

à Jad, mon petit fils
Un enfant n'est pas fait qu'à sa naissance...

Préface de Klaus Schoettker

Connaissez-vous Fredi ? Non, alors vous devriez le rencontrer ici. Un personnage hors limites.

Est-il un personnage de famille ? Oui, un exemple pour son épouse et son fils. Sécurité et vie de famille sont la priorité de ses activités.

Est-ce un être manuel ? Plus que ça, son métier de technicien en orthopédie lui demande précision, créativité et, avant tout compassion et empathie pour ses patients.

Pratique-t-il une activité artistique ? Sa maison est décorée par un grand nombre de ses peintures, souvenirs de voyages merveilleux au loin et au proche. Tout cela est initié par sa passion de cinéaste, d'approcher les hommes avec leurs idéaux et leurs pensées. De nombreuses médailles et distinctions sont les témoins de cette ferveur exigeante.

On pourrait encore continuer ses qualités, cependant il est resté un homme avec toutes ses faiblesses et ses défauts.

Nous nous connaissons depuis plus de 50 ans pendant lesquels notre amitié s'est développée et à laquelle nous ne voudrions pas manquer. Même ses arguments par un langage parfois pointu n'ont pas altéré celui-ci, car un consensus a toujours été trouvé.

Faites connaissance avec cet être inhabituel, issu d'un milieu simple qui s'est élevé par le travail, la rigueur, la volonté à prendre des risques et la joie de vivre.

Bien du plaisir à la lecture de ce livre.

écrit entre 2007 et 2018

Un enfant de plus

«T'as pas l'choix !»



Fredi est né à Bâle en 1935 d'Ida Graber-Matzinger et de Friedrich, Albert Graber, comme premier fils, constitué avec un état physique et mental apparemment normal.

Les petits pas de cet enfant de deux ans et demi essayent de suivre ceux de ses parents. S'il prend du retard, sa Maman le prend par sa main libre. A l'autre bras elle porte un grand sac où dépassent des poireaux et d'autres légumes. Le Papa porte sur son épaule une grosse bêche usée par un gros labeur. Le petit trio se dépêche sur ce chemin caillouteux en légère pente car la journée vient de s'achever et la nuit cherche à entamer son début dans cette pâle banlieue de Bâle. Le coin n'est pas éclairé, mais les yeux se sont habitués à l'obscurité et le petit groupe avance d'un pas énergique, car leur habitat en ville est assez éloigné. Ils viennent d'arracher

les pommes de terre nouvelles et tous sont fatigués de la journée. Tout l'après-midi s'est passé au jardin familial de la «Scholle» qu'ils exploitent depuis peu de temps.



Voilà que tout à coup le petit Fredi perçoit dans l'air comme des vibrations accompagnées d'une mélodie céleste, douce, qui s'arrête dans le temps. Il lève son regard et voit que les yeux de ses parents sont écartelés en regardant dans le ciel qui s'éclaircit comme par magie. Une immense météorite est en train de traverser le ciel dans toute sa largeur. La lumière fait presque renaître le jour et la famille est tétanisée. Est-ce une prémonition, ou un événement naturel car l'enfant voit que ses parents ont stoppé brusquement leurs pas et laissent tomber leurs affaires. Maman

change de main et attrape le bras de l'enfant afin de l'avoir tout près d'elle. Complètement bouleversés par l'énormité de cette boule de feu si exceptionnelle, ils cherchent une explication, car ils n'ont jamais vu une chose pareille. Papa cherche dans sa mémoire des exemples, mais en vain, la petite troupe entièrement déstabilisée attend que la météorite quitte le ciel et que l'obscurité reprenne ses droits. Après un long silence ils ramassent leurs charges et reprennent leur chemin à vive allure vers leur quartier du «Wasgenring».

Le petit Fredi est profondément marqué par la virulence de cet événement qui se passe sans que ses parents, ses seules références, ne puissent l'influencer en quoi que ce soit. Il sent une force supérieure, plus forte qu'eux, qui les guide et ainsi cette scène entre profondément dans son petit esprit. Et il va la conserver pour sa vie future.

La psychologie moderne dit qu'un tel événement laisse des traces profondes et permanentes dans la psyché d'un enfant et il semble que c'est vrai. Sigmund Freud par contre parle de la «mémoire retrouvée» et explique que des traumatismes d'enfance oubliés pendant plusieurs décennies peuvent être retrouvés en thérapie. Où est la vérité ?

Arrivé à la maison, il emporte cette apparition dans son sommeil pour l'interpréter pendant ses rêves qui alimentent cette tendre inconscience juvénile. A sa manière il la développe, la fait grossir en une dimension irréaliste ou il la réduit, selon ses besoins. Par moments il voit des esprits dorés qui l'emportent dans leur bras, ou par moments des spectres noirs le tirent vers des profondeurs inconnues.



C'est la période à laquelle son père, Friedrich, que ses copains appellent communément «Fritz», veut quitter son travail chez Schwitter à Bâle où il est spécialisé en héliographie «Tiefdruckfotograf».

Il trouve un emploi comme photographe de reproduction où un poste de chef d'équipe lui est proposé dans une maison d'édition à Zürich. Cette firme est connue pour sa célèbre revue d'art de grande renommée, le «Du». Il décide donc avec son épouse de changer de canton et trouvent un appartement à Zürich à la Stüssistrasse au «Milchbuck». Habitué à l'accent bâlois, l'enfant découvre que les voisins ont un accent différent et il passe ses jours en grandissant tranquillement, dans une saine inconscience, comme ses parents l'attendent de lui. Ils aiment leur enfant tendrement, sans, cependant le lui exprimer couramment. Il se laisse vivre, ne décidant que de petites choses mais qui sont importantes pour lui. Il apprend à manger correctement tout seul, à tenir une tasse, et s'il reçoit un câlin de sa mère, il est heureux dans son insouciance. Qui lui dicte ses gestes, ses progrès qui font le bonheur de ses parents ? Est-ce

Dieu, est-ce le destin, ou est-ce lui-même au moyen des dons que la génétique lui a transmis ? En tout cas ça ne peut pas être le hasard...

Là déjà, l'appartement est embrasé par un soleil matinal et Fredi voit une vision onirique. Son père qui parle le bernois et sa mère qui s'exprime en bâlois viennent de lui expliquer avec un certain suspense que le lapin de Pâques vient d'apporter des œufs, mais qu'il vient de le manquer de justesse...



Ils ne comptent pas avec la fantaisie du petit garçon, car Fredi voit une grande ombre en forme de lapin, debout, traverser tout le couloir de l'appartement et fuir par-dessus la barrière du balcon pour se fondre avec l'horizon. Pas de doute, le lapin, lui est apparu... en plus il entend de nouveau ce son céleste de clochettes qui habite la scène et s'en rappellera encore en détail jusqu'à l'âge adulte. Le rire incrédule que ses parents affichent n'y change rien du tout.

Bientôt, en mai 1938, un frère, Hans, vient au monde. Dans les gestes et remarques de ses parents et à l'examen du ventre grossissant de Maman il pressent déjà l'importance de cet évènement. Il lui arrive une période mouvementée et quand Maman revient de l'hôpital avec le bébé Hansi,

celui-ci crie, et les parents ne s'occupent par moment que de lui. Fredi n'est plus le seul, le meilleur et le plus beau.

Aussi au jardin d'enfants qu'il commence à fréquenter, il fait ses premières expériences en collectivité avec ses copains et s'aperçoit que là aussi il n'est pas le seul, le meilleur et le plus beau et c'est très bien ainsi. Le processus de l'intégration dans la société de cet enfant, jusqu'à présent seul, a commencé.

Chose nouvelle et hautement bizarre. Avec une certaine émotion il observe ses parents, qui viennent d'acquérir un poste de radio et, remarque que lors qu'il y a des nouvelles du monde ceux-ci échangent des regards inquiets. Ils parlent d'une guerre et Papa, un peu désappointé, devient inhabituellement nerveux, «- Je crois que je devrais peut-être aller au service militaire, dit-il. Et sur la table du salon il commence à rassembler et contrôler ses affaires conservées à la cave. Fredi observe tout cela avec amusement car il n'a jamais vu le casque de Papa, ni son fusil, ni son sac militaire. Maman lave ses chaussettes vertes et brosse son uniforme. Mais heureusement ce n'est pas encore le temps du service actif.

En même temps, âgé de 5 ans, il remarque que la pelouse derrière la maison est transformée en un champ de maïs, et que bientôt ses tiges deviennent si hautes qu'elles forment un toit où il passe facilement dessous. Papa explique à Maman que, selon les idées d'un Conseiller Fédéral, on parle du plan «Wahlen», selon lequel en ville, on cultive toutes les surfaces pour que les gens dans le pays n'aient pas faim. Ils disent que la Suisse achète la moitié de sa nourriture à l'étranger et maintenant où il paraît que les frontières vont peut-être se fermer on sème de nombreuses sortes de céréales et on plante des pommes-de-terre dans les parcs publics et sur toutes les surfaces exploitables. Quand Papa rentre du travail avec son vélo vert, il se met directement devant la radio. Ils ne parlent que de ça et parfois il y a de drôles de tons bizarres qui sortent du haut-parleur avec des mots secrets. Maman sort souvent de son porte-monnaie des cartes de rationnement alimentaires et à la maison, nous avons tout juste assez à manger.

Friesen berg

Peu après, au début de l'année 1940, les Graber déménagent à l'opposé de la ville de Zürich. Ils ont adhéré à l'Association des petites Familles «Familienheim-Genossenschaft» qui vient d'être constituée et ils s'engagent à louer une petite maison au Kleinalbis 75, au-dessous de l'Uetli-berg sitôt qu'elle sera habitable. Pour cela, ils doivent acquérir des actions pour 2000.- Frs. et Papa dit que c'est la dernière limite de leurs économies. Sans qu'il se rende compte, avec ses 5 ans, Fredi est déjà grand et là-bas, au «Kleinalbis» c'est tout un quartier qui est en train de naître.

La construction de cette maison, la leur, l'intrigue. Il paraît qu'elle sera un jour à eux. Ses parents la visitent maintenant régulièrement à l'état brut. Déjà ils ont mis des fenêtres dans cette grande chose qui a l'air d'un immense animal dont les yeux commencent à briller et enfin le grand jour est arrivé. Ils déménagent et ils peuvent entrer dans ces murs où ils posent leurs meubles. Fredi ne comprend pas car le vieil ameublement est transporté dans un gros camion et distribué maintenant dans cette nouvelle maison où il y a là des drôles d'odeurs... Cela ne sent pas comme dans l'ancien appartement car autour de cette bicoque sévit encore le chantier. Les parents sont heureux et rangent tout ce matériel à sa place. Dommage car Fredi aimait bien comme il était habitué, avant.

Ils sont dans une maison à la tête d'un complexe de 4 villas adjacentes. Elle est petite et la table dans la cuisine, où la famille mange avec les 2 et plus tard 3 enfants devient bien petite. Au premier étage avec trois chambrettes se coince une minuscule salle de bain, pas plus longue que la baignoire, et celle-ci est encore masquée à moitié par un petit boiler tout moderne car il fonctionne à l'électricité. La cuisine ne dispose pas d'eau chaude et pour faire la vaisselle il faut aller la chercher au premier dans la salle de bain. Ensuite il faut la porter au bas de l'escalier en colimaçon en bois de chêne, jusque dans la cuisine au rez-de-chaussée. Cette corvée est attribuée à Fredi sitôt qu'il devient un peu plus costaud, et plus tard c'est aussi Hans qui fera ce travail.

Pour laver le linge il faut faire un feu au bois dans la «Waschküche» (buanderie) au sous-sol et c'est souvent la grand-mère qui vaque à cette tâche.

Entre la cuisine et le salon se trouve, encastré, un poêle à bois en faïence qui est sensé de chauffer toute la maison. Mais en hiver on va découvrir que dans les chambres à coucher on est content si la température dépasse un peu les 0 degrés. C'est alors qu'on allume un feu dans un minuscule fourneau dans une des chambres.

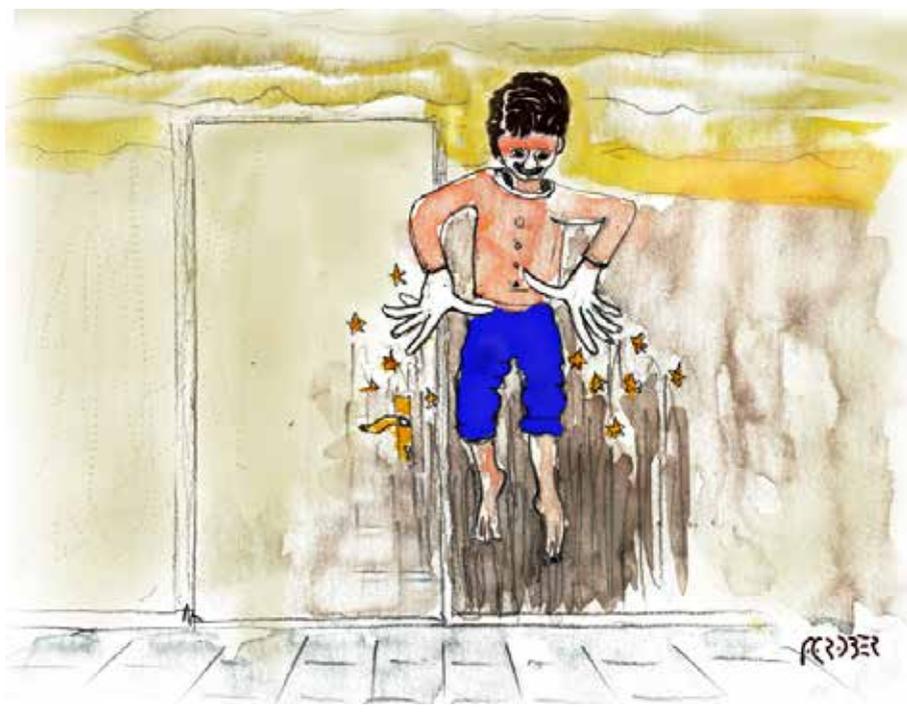
Dès les premiers jours où ils ont pris possession de la maison, le laitier vient déjà dans le quartier. Maman sort tous les matins le pot et le met sur l'escalier à côté de la porte d'entrée. Dans le carnet qui accompagne le pot elle marque la quantité de lait qu'elle désire ce jour. Ainsi le «Milchmann» (laitier) verse au moyen d'une mesure de 1 litre et d'une autre d'un demi-litre la quantité de lait demandée, pour venir ensuite encaisser le tout à la fin du mois. Il fait cette livraison avec un gros chariot électrique qu'il dirige à la main au moyen d'une longue hampe.

L'ambiance dans la famille est sereine. Papa et Maman sont contents, et la nuit il ne faut pas les déranger dans la chambre à coucher. Si un des enfants s'y risque il est reconduit poliment. Les enfants ne savent pas pourquoi, mais cette pièce est taboue.

Chacun vaque à ses occupations, les enfants vont à l'école, la mère travaille en couture pour autant qu'elle trouve des commandes. Vers les fins de mois il y a cependant une atmosphère bizarre, voir indescriptible qui se dégage entre les murs, sans que l'on puisse dire de quoi il s'agit exactement, une pression qui se devine à travers les petites remarques entre les parents, et si Fredi veut poser une question on lui dit qu'il est trop petit pour comprendre. Notre père exerce un bon métier avec une place stable et il est fier de travailler chez Conset et Huber, cette imprimerie de haute réputation. Il raconte que ce n'est pas évident et que beaucoup de gens n'ont pas eu de travail ces dernières années et qu'il y avait des grèves, mais Fredi ne comprend pas très bien. Alors quand il arrive avec sa paye il se retire avec Maman sur le sofa dans le salon, ils s'asseyent côte à côte pour ensuite commencer à discuter secrètement, mais les enfants sentent des divergences dans les regards qu'ils échangent. Chaque fois mon papa saisit la petite boîte rouge de ses cigarettes «Capitol» et sur le revers vierge de ce boîtier il commence à noter des choses. Il trace et recommence et des fois cela dure assez longtemps. Pour finir ils se mettent d'accord sous

la pression des réalités et la scène finit par s'apaiser. Le budget est serré, mais ils ont trouvé un chemin.

Dès le printemps et sitôt que les alentours de la maison sont prêts le père commence à s'occuper de l'environnement de la maison. Il tourne la terre et un jardin potager commence à pousser comme par miracle. Dès l'été apparaissent des légumes, ce qui arrange le budget du ménage, cela compense les restrictions alimentaires de la guerre. Papa plante un arbre et prétend que dans 3-4 ans nous pourrons cueillir des pruneaux.



L'enfant s'instruit

En arrivant dans ce nouveau quartier Fredi est intrigué par la petite route qui monte raide au Kleinalbis et que des ouvriers pavent à la main. Sur le trottoir en construction sont assis en spectateurs d'autres enfants des nouveaux habitants.

Il y a un garçon Dick de la famille Wirz avec son frère, mais notre maman nous dit que ce ne sont pas des gens à fréquenter, car le père n'est «que» manoeuvre-maçon; en plus, Dick marche avec les «pieds en dedans», déjà un peu comme son père.

Puis il y a aussi la famille Heeri avec une ribambelle d'enfants. Des gens originaux, sans soucis apparents, un peu anticonformistes, dont le père est dans les affaires, rarement à la maison, et où la mère se prête parfois à des petits scandales dans le quartier. Dans l'ensemble ce sont des gens très gais, aimant le contact et qui font souvent des fêtes dans leur grand jardin de ce coin de quartier.

Ou alors un autre voisin proche, les Wuhrmanns, des gens discrets, dont le fils Ady, deux ou trois ans plus âgé est un être génial, un véritable inventeur. Il a souvent des idées originales et en ce moment il bricole sur un deux-roues qui ressemble à un vélo. Dans sa roue arrière, il a encasté un moteur à benzine. Je le vois faire ses essais sur son engin, un peu replié sur lui, car il est grand et ne voit pas la nécessité de monter la selle.

A l'autre extrémité de notre petit bloc composé de quatre maisons adjacentes il y a changement de voisins. Les Chapuis qui entrent sont des gens parlant français. Quant à la mère, elle essaie de parler en allemand et on la comprend à peine. Mes parents disent que le père a un emploi très en vue, il est fonctionnaire et travaille à la poste. Leur fils Claude bafouille un allemand bizarre, mais très vite il prend notre accent et devient un enfant comme nous dans ce quartier qui foisonne de gens si divers, mais qui, malgré cela s'entendent très bien. Tout de même, ces Romands, ont un style de vie carrément différent, ce sont des étrangers !

Aussi chez nos voisins directs il y a changement. Dommage il y habitait des gens modestes avec une fille qui par moment m'impressionnait. Vreni, elle avait 8 ans et moi 7, et c'était la première fois que je côtoyais une fille de près, ce sont des êtres différents de nous les garçons. Maintenant arrivent les Stricker, avec une mère très, très maigre qui a un parler très primitif, mais qui semble être une bonne ménagère, avec un mari très grand et ventripotent. Il rentre toujours très tard, souvent ivre-mort, on le sait car avec son vélo il fait toujours du bruit quand il monte le petit

escalier en pierre. Moi cela ne m'a jamais dérangé, mais mes parents rouspètent souvent. Des fois il parle très fort à lui-même et parfois, en arrivant il pousse son vélo car sous l'effet de l'alcool il ne tient plus la route. Cependant, M. Stricker est un bon monsieur, un ouvrier simple, mais travailleur, habillé toujours en noir, coiffé d'un chapeau à larges bords.

Leur fils Hans, un peu plus âgé que nous, donc adolescent, sort souvent et mène une vie apparemment assez scandaleuse. L'autre fils, Karli de mon âge affiche un esprit simple, cherchant cependant à être moderne. Je crois que chez lui, à l'école ça ne doit pas aller très fort. Je l'aime bien, pourtant nous ne voyons pas la vie de la même manière et nos contacts sont assez rares et en plus superficiels. Dans le quartier on dit «qu'il va avec des hommes», une chose que je ne comprends pas véritablement.

D'autres voisins directs habitent à vingt mètres, mais séparé de nous par une clôture. C'est la famille Peter. Bizarre, dans ce quartier qui était pourtant créé d'un bloc, qu'il y ait une villa isolée, celle des Peter qui dégage une identité libérale marquée. Monsieur est architecte et il paraît qu'il a travaillé sur le projet de ce quartier. Ce sont des gens discrets et gentils, aussi clients de ma mère qui va parfois coudre chez eux à domicile (in stör), mais qui affichent un niveau de vie d'une classe supérieure et ne se mêlent pas aux autres habitants. «Herr» Peter est architecte c'est ce qui le distingue dans le quartier, il possède une voiture automobile avec un garage sous leur maison qui par contre est très mal conçu. Il faut y accéder de biais et fort en pente. Ce qui fait que parquer dans le garage devient un tour de génie. Et puis ils ont un vrai gazon et parfois un vrai ouvrier vient s'occuper du jardin qui s'arrête à la barrière où débute le nôtre.

Dans cette nouvelle vie Fredi à l'école enfantine dans la classe de Mlle. Hübsch. C'est dans la classe de M. Hans Keller pour la 4-6è de l'école primaire que commence la vraie école. Il baigne dans une atmosphère d'insouciance, bercé par une famille sans problème majeur. Dans cette classe qui compte jusqu'à 40 élèves Fredi est un élève moyen, discipliné, mais il n'a pas beaucoup de mémoire pour le contenu scolaire, sa mémoire est visuelle et en plus il n'a pas non plus la motivation, chose indispensable pour un élève modèle.

Ses parents sont d'accord qu'il entre aux «Wölflî», (petits loups et stade préliminaire des Scouts). Tous les samedis ils ont leur réunion. Pour les exercices, ils partent du terminal Hönngg du tram et vont dans la nature et dans la forêt. Aujourd'hui il y a la cérémonie d'admission et pour lui on a choisi le nom «Pîps», une métaphore en rapport avec sa voix assez élevée en comparaison avec les autres. Ce surnom va l'accompagner durant quelques années. Il aime les scouts car souvent, par exemple dans les camps, il faut se surpasser physiquement.

Au Kleinalbis tout le quartier se chauffe au bois. C'est la fin de l'été et un fournisseur de bois vient livrer la marchandise commandée et la dépose devant chaque maison. Ce sont des billes d'un mètre et ensuite c'est un grand monsieur à casquette et en habits de travail bleus avec sa grosse machine mobile qui vient scier ce bois à la longueur que chaque locataire désire – 30 – 35 ou 40 cm. Le tout finit sur un gros tas qu'il faut maintenant porter dans la maison et monter dans le grenier. Chaque année et à tour de rôle les enfants du quartier viennent s'entre-aider à faire ce travail pénible. En s'aidant ainsi mutuellement cela permet de mettre les gens en contact et parfois, d'entrer dans les maisons, ce qui passionne Fredi. Aujourd'hui c'est dans la famille des Graber et après ce lourd travail, les quelques enfants qui ont aidé reçoivent un petit sou et Maman leur offre du thé à boire.

Sitôt les maisons terminées, les ouvriers ont goudronné le petit chemin qui relie les maisons entre elles. Ces ruelles sont, non seulement une voie, mais pour le rare cas supposé où une voiture arriverait dans le quartier, il a été prévu de temps en temps un élargissement, une «Cheeri», pour croiser. C'est très pratique pour ces enfants, car, comme dans ce quartier il n'y a que les Peter qui possèdent une voiture qui circule rarement, cet élargissement nous permet de tourner à vélo en rond et ceci parfois pendant des heures. Il faut une grande maîtrise et avec l'habitude les enfants arrivent à tourner sur ce petit espace en lâchant même le guidon des mains, un exploit qui dans un cirque ne déplairait pas. Fredi tourne souvent dans la «Cheeri». Cela lui demande une grande concentration qui chasse les petits soucis quotidiens, une sorte de fuite...

Ce nouveau quartier est un exemple typique de la classe ouvrière moyenne des années 40-50, une classe travailleuse. Ces districts contribuent efficacement au développement de Zürich. Ils s'y trouvent quelques italiens très sérieux, mais peu des gens cherchent à avoir une culture sophistiquée, la majorité est composée d'idéalistes avec un esprit logique et de bon sens.

Des voisins, Mr. et Mme. Kellenberger adoptent a deux reprises et pour quelques mois un enfant de la guerre. La Croix-Rouge a recueilli Edouard à Brno en Tschecho-Slovakie, ville secouée par les bombes. Tout mince, ses yeux noirs enfoncés profondément sont les séquelles de sa maigreur. Ce garçon de deux ans plus âgé que Fredi devient un ami intime. Ensemble ils explorent la forêt de l'Üetliberg et découvrent des grottes. Edouard a déjà une vue très affinée sur la vie avec des idées de jeux qui vont du personnage sage à l'épouvantail caricatural et il stimule beaucoup le petit Fredi. Edouard sera, paraît-il, un jour professeur dans son pays.

Le 2 septembre 1936 est pour nous un jour comme les autres. Sauf que cette fois ça-y-est la mobilisation est déclenchée, les sirènes du bureau communal crient au loin et à la radio ils ne parlent plus que de cela, ça a l'air très sérieux et Papa est soucieux, il cherche à la cave ses affaires militaires y compris sa carabine et sur le coup Maman l'accompagne au bus pour la gare où il peut prendre gratuitement le train pour son lieu de rassemblement.

L'enseignant de Fredi, Herr Keller ne doit pas aller au front et il nous explique qu'une guerre a commencé entre les Allemands et les Polonais et que les conseillers fédéraux vont défendre la neutralité de la Suisse et viennent de nommer le général Guisan, lequel pourra prendre immédiatement toutes les décisions politiques et surtout militaires.

Papa nous manque beaucoup et Maman est triste, elle doit faire en plus du ménage et de la couture, les choses les plus urgentes au jardin. Papa reste au front tout l'hiver et tout l'été et peut venir à la maison qu'une seule fois pour la fête de Noël. Maman va trouver Papa une ou deux fois dans le village où est son unité, il garde la frontière. Heureusement notre grand-mère habite avec la famille, une famille comme bien d'autres, qui a juste le strict minimum à manger et l'argent manque partout.

Aujourd'hui le quartier est tout énervé. Il est juste avant midi quand un drôle de bruit attire l'attention de tous les voisins. Sortis de leur maison ils peuvent observer à l'horizon au-dessus de la ville un bombardier américain à deux gouvernails. Il vole de travers car un de ceux-ci pendouille à moitié. Autour de lui volent 5 ou 6 petits avions de chasse à croix Suisse qui l'accompagnent en lui donnant l'ordre de se poser à Dübendorf. On apprend ensuite par la radio qu'il s'agit d'Américains, dont l'avion a été touché par la «Fliegerabwehr» (défense anti-aérienne) allemande et un des pilotes est mort dans la carlingue. Il paraît que ces aviateurs en détresse font tout pour traverser notre frontière afin d'éviter de devenir prisonniers des Allemands. Ils en parlent encore longtemps à l'école. Cependant, malgré que ces avions des «forces alliés» comme ils disent, font la guerre aux Allemands, en traversant notre frontière, même aérienne, ils deviennent des ennemis et en Suisse nous avons déjà beaucoup de ces soldats internés.

Phénomène surréaliste nocturne

Depuis sa petite enfance et pendant des années, dans ses rêves Fredi est habitué à faire voler son propre corps, chose qui lui semble tout à fait normale et il a même figolé sa technique : s'il laisse pendre les jambes il vole verticalement en écartant légèrement ses bras. En redressant fortement ses mains et ses doigts à angle droit, en poussant l'air vers le bas il rencontre suffisamment d'appui pour pouvoir voler dans la maison tout le temps qu'il veut, et c'est juste pour passer d'une pièce à une autre qu'il doit baisser la tête afin de se faufiler dans l'échancrure de la porte. Les autres gens autour de lui trouvent cela normal, mais eux ne savent pas voler. Quand-même un peu étonné, Fredi se demande toujours pourquoi c'est lui et non les autres. Finalement il trouve une explication.

Le fait que si on veut vraiment quelque chose on y arrive, c'est son cas. Un psychologue futé pourrait lui expliquer que c'est ça la force de l'esprit. Avec la puberté il perdra ce don et ces fréquents rêves Bizarre, non ?

Changement au Kleinalbis

Revenons donc dans notre nouvelle maison à Zürich. Le père est de retour car la guerre est terminée. On leur a dit qu'il paraît que les Allemands ont perdu. Où sont-ils, les Français ou les Russes ? Fredi n'y comprend rien, aussi cela ne l'intéresse pas beaucoup. Mais il paraît que la menace de la guerre s'est apaisée et afin que cela ne recommence plus, le maître d'école M. Keller nous explique que les «Alliés» ont créé en 1945 une association entre les états qui s'appelle ONU. Les adultes, très intéressés par la politique, pensent aussi qu'ils ont raison et leur donnent beaucoup d'importance.

En août 1944 vient au monde un troisième frère Kurt (Maman dit que Papa et elle l'ont fabriqué lors d'un des rares congés militaires.) La petite maison avec ses 3 chambres à coucher minuscules devient encore plus étroite. Pour l'instant le petit Kurtli dort dans un berceau coincé entre lit et fenêtre dans la chambre de Maman et Papa.

Grand-mère Matzinger

Depuis longtemps leur grand-mère Louise Matzinger-Zurverra, née dans l'extrême Haut-Valais habite dans une chambrette de notre maison. Elle fait partie de la famille, et notre papa la tolère parce qu'elle est la mère de son épouse. «Grosmani» aide au ménage car Maman est couturière et va travailler parfois au domicile de ses clients. Grand-mère raconte à ses petits-fils comment, lorsqu'elle était enfant, elle courait à travers champs pour admirer les premières voitures automobiles qui passaient sur les chemins poussiéreux de son Haut-Valais chéri. Louise a été ensuite élevée à Viège où sa mère s'est noyée en tombant d'un char de foin dans le Rhône. Pendant des décennies une plaque commémorative est affichée sur ce pont. Très jeune Louise est venue «servir» à la Cave Valaisanne à Bâle où elle a connu Emile Matzinger, un bâlois de l'entreprise de tapis à Ennenda-Glaris. Cadre-représentant et apparemment vendeur très talentueux. Celui-ci héritait pour son propre usage la voiture chic de son patron qui changeait chaque année de véhicule.

Que faire ? Avec Fredi et Hans ses parents ont maintenant 3 enfants. Pour l'instant Kurtli dort encore dans un berceau, coincé entre le lit et la fenêtre dans la chambre des parents. Mais à terme cela ne pourra plus aller.



Kurtli (au milieu à 3 ans)

Par chance ils trouvent pour Grand-mère une chambre dans le voisinage. Mais elle n'y va que pour dormir, la journée elle reste avec nous. Elle a choisi Hansi comme préféré et s'imagine toujours à tort, que mes parents le négligent. Elle est âgée et perd un peu la tête. Plus tard, lorsqu'elle devra entrer dans un home pour personnes âgées nous trouvons partout dans ses armoires des vieux aliments comme, des provisions, vieilles oranges pourries et du fromage puant, qu'elle a caché. C'est soi-disant pour alimenter mon frère Hans qui ne serait-il pas suffisamment nourri par ses parents !...

Fredi connaît que très peu son grand-père Emil Matzinger. Il a 3 ans lorsque celui-ci, assez jeune, est victime d'un refroidissement à son travail, à l'occasion d'une exposition de tapis à la «Basler Mustermesse» et décède d'une inflammation pulmonaire.

Le frère d'Emil Matzinger est le père de Liselotte et de Werner Matzinger. Ils habitent à Zürich, à la Scheuchzerstrasse dans une villa un peu bourgeoise. La famille de Fredi a une admiration inavouée et un peu critique de cette famille qui représente un milieu social plus élevé qu'elle.



Photo : Friedrich Graber

Quelques fois ils sont invités pour une fête d'anniversaire dans le prestigieux jardin de cette parenté. C'est tante «Anneli», la mère très stylée qui organise cela avec un excellent goût et parfois joint des petits cadeaux à l'invitation. Sous le «gradin» dans ce jardin il semble que le temps est toujours au beau-fixe. Il arrive aussi que notre Maman aille faire de la couture chez Tante Anneli. Les Matzinger ont deux enfants des cousins, Werner et Liselotte. Lilo va devenir plus tard, en sautant une génération, la marraine de Roland, fils de Fredi car bien plus tard, étant marié et habitant déjà à Meyrin, le jeune couple Graber va découvrir que par un hasard extraordinaire Liselotte et son mari Pierre Bezençon auront la «drôle d'idée» et sans que personne le sache, d'emménager dans l'appartement voisin au 4^e étage à la rue de Mategnin 75 de la nouvelle Cité satellite de Meyrin. Les deux couples se lieront d'amitié et s'inviteront régulièrement pour manger et pour discuter, jusqu'à même philosopher parfois jusqu'au lever du jour. Pour rester courtois mais aussi pour faire simple les deux couples créeront une bouteille de vin blanc, qu'ils apporteront toujours en échange lorsqu'ils sont invités, mais sans l'ouvrir. Ils prendront le soin de noter chaque date de leurs rencontres comme dans un livre d'or. Les Bezençon auront deux fils jumeaux dont la future épouse de Fredi deviendra la marraine de l'un, François. Le jour où ils passeront les 2 bébés à leurs amis pour la garde d'un soir, par l'extérieur des deux balcons contigus du 4^e étage et dans le vide, ce jour-là restera profondément marqué dans leur mémoire.

Toujours ces relation sociales...

A l'école primaire Fredi fréquente quelques copains, par exemple Hans Fleig, un garçon très sérieux, un intellectuel, qui connaît beaucoup de choses et qui ne fait jamais l'imbécile avec les autres de la classe. Il a un profil spécial, un menton pointu, légèrement avancé qui fait l'équilibre avec son front légèrement fuyant, il a un regard perçant et il écoute facilement les autres. Plus tard on dirait qu'il fait partie d'un groupe social avec une identité libérale. Fasciné par Hans, Fredi aime attirer son attention, car il est intéressant de discuter avec lui, mais parfois au bout d'un moment Hans détourne la tête avec tact et passe à autre chose comme si le discours n'était pas assez dense pour lui. Plus tard Hans deviendra professeur, paraîtra dans les médias, mais décèdera assez jeune.

Un autre garçon est Hanspeter Biasio, un copain avec lequel il a également des «atomes crochus». Hanspeter est assez réservé, un peu mélancolique, presque triste, en fait ils n'ont pas beaucoup de projets communs mais il l'aime bien, car il est intelligent et aime parler de pêche.

Pendant les pauses on descend dans la cour où se développent les prémices d'une vie sociale. L'évidence veut que déjà à cet âge les élèves choisissent leurs contacts, ceci souvent mais inconsciemment, en fonction de leur groupe social. Des amitiés naissent et se défont, mais aussi des aversions se déclarent, des clans se forment mais heureusement des bagarres éclatent que rarement. Les garçons se distinguent très nettement des filles, Fredi est heureux d'être un garçon. A cet âge l'enfant ne mesure pas encore l'importance d'un évènement ou d'une parole. Ainsi c'est hier dans la cour de l'école qu'une jeune fille, Ursula Haab a vécu un différend avec Hanspeter Biasio, le pote de Fredi, lequel a vu la scène de loin. Apparemment Hampi, pourtant gentil l'a offensée. Ursula se défend, réussit à le coucher sur le dos dans le gravier en s'agenouillant sur son thorax. Là elle ne sait plus quoi faire, jusqu'au moment où son grand frère Otto accourt. Très fâché il donne l'ordre à sa sœur, de 3 ans sa cadette.

«- Laisse-le tranquille, Wurscht (saucisse), comme il l'appelle couramment, Cette Ursula que Fredi connaît que de très loin jouera dans le futur un rôle majeur dans sa vie.

Aujourd'hui est un jour spécial. Nous allons parfois jouer au «Borrweg» sur un chantier en terre argileuse et vallonnée. Pendant longtemps il ne s'y passe rien et sur la glaise des herbes poussent en abondance. Les gens de Zurich appellent d'ailleurs ce quartier avec mépris le «Lehmschlipf» (Toboggan de glaise) ou «Lehmbodenalp» (alpe glaiseuse).

Ce matin pendant la leçon de religion on nous annonce qu'une église va être construite et en effet, tout d'un coup commencent des travaux de terrassement et un immense bâtiment en forme d'église voit progressivement le jour. Les copains catholiques disposent depuis 1933 d'une super-église. Ils le savent car les pauvres doivent souvent aller le matin très tôt à la messe avant l'école.

Et voilà qu'une belle journée d'été de 1947 se lève et les enfants protestants de la classe de Fredi sont convoqués sur place vers la nouvelle église. Ils doivent participer aux travaux finaux et tirer symboliquement les 5 cloches tout en haut dans la tour. Avec un certain désordre on les intègre dans les 8-10 classes qui attendent déjà. Cependant les choses sont bien préparées et, avant que quelqu'un commence à crier des ordres ils peuvent encore admirer de près ces immenses et lourdes merveilles en bronze, toutes neuves et brillantes car pas encore oxydées. On a placé les enfants le long d'une épaisse corde à laquelle ils tirent maintenant lentement, en reculant pas par pas, un bon bout de chemin. Ce n'est même pas très pénible car nous sommes vraiment très nombreux à tirer, si bien que nous pouvons voir la cloche monter majestueusement, avant de disparaître finalement dans le haut de la tour par un trou latéral où elle est prise en charge par des ouvriers. Ainsi ils recommencent pour chaque cloche jusqu'à ce que la dernière aie disparue de leurs yeux et soit amarrée pour des siècles. Leur cher pasteur Mürli (Pfmü), d'habitude si calme, est sérieusement excité pendant toute l'action, mais il se ressaisit et lève son regard vers le haut, cette fois pas vers Dieu, mais vers les cloches. Ils se passent encore bien des jours avant que l'on puisse découvrir et entendre ces sons majestueux et profonds toutes les heures. Les sons des cloches qui sont devenus un peu ceux de la génération montante du quartier du «Friesen berg».

Etudes sérieuses

Ce matin Fredi entre dans la «SEK» (école secondaire-collège en français). Quelles aventures va-t-il vivre dans cette nouvelle phase de sa vie ? Moyennement intelligent il réunit de justesse les notes d'admission pour cet écolage. Cependant la SEK se situe au «Bühl» en bordure de la ville de Zurich tout en dessous de son quartier qui, est déjà au flanc de l'Uetliberg. Ainsi il doit quotidiennement accomplir à pied un trajet de 25 minutes à la descente, et encore à condition qu'il se dépêche. Il doit longer l'ancienne «Marmorfabrik» (marbrerie) et suivre le long de la «Lehmgrube». Là se dégage une vue majestueuse sur le bord supérieur de la ville et devant lui se situe la route qui descend à droite sur l'immense chantier en contre-bas (d'où le terme «Leimbodenalp») d'où l'on extrait de la glaise pour la transporter sur un petit train jusqu'aux tuileries qui se situent devant lui à gauche. L'exploitation a creusé cruellement le terrain pendant des décennies et souvent les clôtures de ce terrain féérique et quelque part irréel en contrebas ne résistent pas aux gamins. Si bien qu'un jour Fredi s'aventure tout en bas et glisse sur une des traverses coupantes des voies du train. Il se blesse sérieusement au talon et c'est pour la première fois qu'il voit le cabinet d'un médecin, car il faut suturer cette coupure profonde. Bientôt une bicyclette facilite ce déplacement biquotidien du chemin de l'école.

L'ambiance de l'école est tout à fait différente, plus sérieuse, réveillant une volonté d'apprendre plus profonde qu'à école primaire. Au collège il existe maintenant une classe parallèle et l'enseignement est assuré par deux maîtres. Un, plutôt pour les langues et la culture et l'autre pour les mathématiques. Mr. Blotzheimer, un quinquagénaire bien en chair, y mène la discipline de son sceptre rigide et se plaît à nous faire remarquer encore et encore qu'il a séjourné à Paris dans sa jeunesse pendant quelques mois. Comme Fredi oublie parfois ses affaires à la maison il devient une proie facile pour ce maître, certes bien qualifié, mais un peu sournois qui le renvoie plusieurs fois pour aller chercher l'objet qui manque.

La svelte professeure de math et de géo, Mlle. Peter, sérieuse et assez effacée dirige la classe parallèle. Fredi sait qu'une de ses élèves s'appelle Ursula Haab, il la connaît mais ne lui a jamais parlé, car les contacts avec

la classe parallèle sont très superficiels, les élèves ont assez à s'occuper des copains et copines de leur propre classe.

D'ailleurs, en ce moment Fredi a des yeux que pour Edith, une fille qui habite tout près du collège du Bühl. Cela ne va pas très loin, elle est assise à l'avant dans la classe à côté d'Hélène Bietenholz, une fille qui gère et amplifie tous les potins de la classe. Mais tout de même, chaque fois que leurs regards se croisent, elle rougit et baisse le regard. Et si Fredi avait un miroir devant son visage, il découvrirait probablement la même teinte sur son propre faciès, car celui-ci est très chaud.

Dans cette classe il se fait un copain, Jacky Baumann, un vrai enfant de la ville, qui lui est assez proche, tout en étant différent. Jacky est un être décontracté avec une facilité artistique étonnante, mais il rigole toujours sur lui-même et croit que ce qu'il fait ne vaut rien. Avec une peau assez foncée, mais pas négroïde, il est admiré par les filles, ce qui le laisse indifférent. Il lui arrive rarement, mais d'un air malheureux, de parler de chez lui, cependant il ne mentionne toujours que son père. Il habite à la Binz et je crois qu'il a une situation familiale très déchirée avec des parents séparés. On est dans les années 1948/50 et on ne connaît pas d'autres couples divorcés - c'est mal vu dans la société.

En ce moment-là, Fredi ne se rend absolument pas compte qu'il est favorisé par le destin, ayant une vie familiale équilibrée avec deux frères, cela lui semble normal. Fredi a 12 ans, c'est maintenant que les cours de français commencent dans le nouveau programme. A priori il n'est que peu intéressé et ne retient pas bien cette langue. Ayant une oreille musicale il n'a pas de problème avec la prononciation, mais toujours cette fragile mémoire... En fait il ne mesure pas l'importance des langues et lorsqu'après deux ans il n'a pas atteint la note de 4 sur 6 il n'a pas le droit d'ajouter encore l'anglais ou l'italien et il continue encore une année de français.

Et pourtant son père, né en 1909 exilé à Paris avec la famille de ses parents bernois, a parlé le français dans sa prime-enfance.



En 1914, lors de la première guerre tous les expatriés suisses ont dû rentrer au pays et là, à Berne ses copains à l'école se sont lourdement fichus de lui, car il ne parlait pas l'allemand. Il en a fait une fixation et plus tard dans la vie il a dénigré le français pour n'en plus parler une seule syllabe.

Ces temps Fredi, comme son père, se passionnent pour la pêche et plus tard, aussi après l'avoir vu chez son père il se met à construire des avions réduits qu'il dessine et calcule par la suite lui-même. Il adhère même au Club de modèles réduits de Zürich et voit par exemple les essais de vols sur l'Allmend d'un pionnier du club, un collègue au nom de Degen qui a construit un modèle à réacteur d'env. 150 cm d'envergure. Cet avion d'une puissance extrême monte verticalement en 10 secondes à une

altitude pas possible, tout ceci dans un fracas épouvantable qui, même pour l'Allmend, touche aux limites sonores du supportable. Cependant les autres membres du club sont tous biens plus âgés avec des possibilités matérielles meilleures et rapidement Fredi quitte à nouveau le club pour aller faire voler ses modèles en solitaire. Un jour sur l'Allmend de Zürich, il perd le contrôle de son avion qui fait 1.20 m d'envergure et dont le moteur contient 2,5 cm cube. L'oiseau va exactement se loger tout en haut d'un immense chêne. Complètement désemparé le gamin trouve un «sauveur» qui alerte les pompiers de Zürich qui viennent récupérer son engin bien-aimé sans lui demander un sou. Fredi est partagé entre un sentiment de Looser et une fierté étrange d'avoir réussi un grand coup. D'ailleurs l'adolescent arrive souvent à s'allier avec des copains en visant un but bien précis, aussi il ne partage jamais les bagarres de son âge.

Jugendhaus – maison de la jeunesse

Dans notre quartier sous l'Uetliberg logent encore d'autres idéalistes, les Steinemann qui habitent assez loin. Ma mère va parfois coudre des vêtements à leur domicile, on appelle ce travail «Stör». Les membres de la famille Steinemann sont des gens spéciaux, libre-penseur, des intellectuels, très attachés à l'école Steiner qui compte pas mal d'adeptes à Zürich. Leurs deux garçons ont droit à une éducation qui remplit parfois Fredi d'envie. Ils ont une petite maison à eux en dehors de notre association d'habitants. En 1951, Fredi, à 16 ans, s'est pris d'amitié avec un de leurs fils, Thyl, qui a une année de plus, un garçon assez génial qui s'exprime d'une manière très soignée, également un esprit libre.

En 1951, Fredi a 16 ans et a eu vent d'une grande fête de la Jeunesse que Zürich s'appête à organiser sur la Bellevueplatz. Le but visé de cet événement de trois jours est de récolter de l'argent pour la construction d'un «Jugendhaus», une maison pour les jeunes. Fredi en parle à Tyl qui est emballé de collaborer et de faire quelque chose. Ils démarrent ensemble dans une aventure digne de leurs âges. Sur place on leur met à disposition des stands de foire, ce qui leur donne l'idée de construire un jeu avec trois canons à air. Une idée farfelue de Fredi. Ils commencent à réfléchir les deux et au fond ne savent pas trop à quoi.

Ça doit marcher, car Fredi fait des essais avec un bidon en tôle d'env. 5 litres de contenance. Il a coupé le fond pour acheter ensuite, avec son argent de poche chez Angst & Pfister une feuille de caoutchouc souple qu'il attache sur le fond du bidon. S'il tape maintenant avec son doigt sur ce fond il crée une compression dans le bidon et provoque ainsi une onde de choc amplifiée par le resserrement de la fermeture qui doit pouvoir, si c'est bien calculé et bien visé, éteindre à distance une flamme. Il creuse l'idée et Thyl le motive et l'aide beaucoup car les deux ont un esprit inventif. Thyl trouve une poignée de frein de vélo, ils construisent une mécanique de déclenchement, actionné par un doigt comme pour un fusil ce qui fait finalement taper sur la membrane un petit bras. Ils font maints essais et voilà que le canon fonctionne. Ne reste plus qu'à créer une flamme. Un récipient allongé, perforé à 20 cm, contenant de l'huile et des mèches dans les trous fera l'affaire pour former la cible au fond du stand. Car utiliser des bougies pourtant plus simples, serait trop cher. Tout cela est bien pensé et organisé, sauf qu'à leurs âges ils n'ont pas une vue générale suffisante pour gérer un tel projet. Ils ont un stand, ils ont un canon qui marche, ils sont soutenus par l'organisation, mais le début de la fête arrive bientôt. Cependant pour pouvoir faire des vrais concours il faut un minimum de 3 canons, dont les deux autres sont loin d'être prêts.

Tyl et lui travaillent de manière acharnée, jour et nuit, et à l'heure de l'ouverture tout fonctionne. Seulement ils doivent maintenant aussi assurer le service au stand pour faire fonctionner le bidule car ils n'ont pas pensé à l'organisation proprement dite. Or ils tombent de fatigue et se rendent à peine compte qu'ils n'ont pas dormi trois nuits et trois jours de suite, chose qui ne devait plus jamais leur arriver de toute leur vie.

L'affaire a du succès et maintenant, après la fête ils démontent le stand et font les comptes. Dommage, la recette financière n'est pas renversante mais de toute manière la maison de la jeunesse ne sera construite que 20 ans plus tard....

La vie arrivant à grandes enjambées

Donc après ses trois années de collège, Fredi les termine avec un succès moyen, il ne sait pas trop quel métier il veut choisir, mais il est attiré par tout ce qui est physique et surtout par la mécanique fine. Récemment il lui est arrivé fréquemment de sentir naître dans son ventre une énergie étrange et indéfinissable qu'il doit satisfaire d'une manière ou d'une autre.

Le père de Fredi connaît quelqu'un, qui connaît quelqu'un, qui possède un atelier de mécanique «Kleinmechaniker» (petite mécanique - pas fine ...) au Seefeld à Zürich. C'est bon, Fredi commence un apprentissage de 4 ans. Il a 15 ans et l'ambiance dans cette «boîte» d'une douzaine d'ouvriers est assez primitive. Les ouvriers et les autres apprentis sont très vulgaires, fument et boivent beaucoup, ne font que de jurer. En plus dans cet atelier on y fabrique des grosses pièces, par exemple des tambours de freins pour véhicules militaires. Déjà seulement cette notion ne lui plaît guère. Fredi aime ce qui est petit, précieux et dans ce milieu lourd il est malheureux et sa motivation disparaît progressivement. On dit que dans la vie pour être efficace on doit se déformer dans un métier, mais dans ces conditions le chemin lui semble trop abrupt. Après 4 mois, d'entente avec son père et avec le patron, il abandonne cet apprentissage.

Lui et ses frères n'ont pas une relation très intime avec leurs parents qui sont très corrects et dévoués et ont pourtant une grande empathie pour leurs gosses, prêt à pas mal de sacrifices, et comme ses deux frères il se sent très aimé. Mais cela ne s'exprime jamais, les bisous sont clairsemés et les caresses aussi. On discute rarement ensemble et en attendant, Fredi cherche une situation passagère. Malgré ses activités dans des violons d'Ingres il ne sait pas où la vie va le pousser. Enfin, il saisit une opportunité et en attendant, va travailler comme manœuvre dans une usine de confection de vêtements. Ici c'est rempli de femmes, beaucoup sont étrangères et l'ambiance dans ce milieu est un peu superficielle et très prolétaire et il découvre les différences des niveaux sociaux et aussi comment les hommes dirigeants traitent les femmes ouvrières de manière ubuesque, ce qui le marque profondément. Pour la première fois il ressent les nuances dans les relations de ces filles, souvent italiennes ou espagnoles, avec la gente masculine, car les positions dirigeantes dans

l'usine sont tenues par les hommes. Il fait un travail de manœuvre et de livreur et se sent relativement à l'aise dans ce milieu ouvrier qu'il étudie en profondeur inconsciemment. On est en pleine période industrielle où la Suisse se développe en profitant de la main d'œuvre étrangère italienne et espagnole.

Ensuite, toujours en attendant le début d'une période de formation professionnelle, il trouve une place chez Radio Mörsch, magasin avec pignon sur rue à l'Uraniaplatz, une minuscule place en plein centre de Zürich où il est engagé comme garçon de course. C'est un petit atelier de réparations tenu par un vieux patron et sa fille plus un technicien. On lui fait confiance. Le technicien, Monsieur Brabant lui montre progressivement quelques astuces et lui apprend à travailler et même à souder sur les récepteurs radios qu'il répare. Entre les courses, il peut aller installer des antennes de radio au domicile des clients. Ces antennes sont des longs fils qu'il faut déployer dans les appartements en les cachant discrètement.

Au magasin, vers midi il entend fréquemment des sifflements qui traversent la fenêtre depuis le trottoir devant le magasin, toujours la même mélodie. Et il se passe que la fille du patron arrête immédiatement le travail, se lève, se coiffe et s'habille pour quitter rapidement le magasin; jusqu'au jour où Fredi s'aperçoit qu'elle rejoint son fiancé qui l'attend dehors. Elle lui explique un jour que c'est le sifflet familial de rassemblement et par lequel ils peuvent s'identifier, même dans une grande foule, un peu comme cela se fait dans le monde animal par les cris acoustiques ou même par l'odorat. Ce sifflet accompagnera Fredi toute sa vie, et lorsque il formera un couple il créera un autre sifflet similaire, celui des Graber.

Il lui semble encore que tous ces événements se passent loin de lui, en dehors, chez un autre. Il est spectateur de ce monde, et il ne se demande même pas ce qui l'attendra quand il sera adulte. Parfois il se questionne et si cette sensation mentale, pas nécessairement désagréable, arrive aussi à ses copains. Cet état se poursuivra encore longtemps. Plus tard, quand il sera avec ses amis de Jazz il sera toujours dans un état second où des discussions de cet ordre ne trouvent pas de place. Dans les nouvelles phases de sa vie il ne fera toujours que des projets, que des actions, pour avancer

et foncer vers la prochaine étape. On peut penser que ce cas pourrait être intéressant pour un psychiatre.

Quoi ? De nouveau un apprentissage ?

Entre-temps Fredi fête ses 16 ans et Papa pense toujours qu'il doit accomplir une formation. Depuis le début de son premier apprentissage une année a défilé, c'est de nouveau la rentrée. Son père l'annonce au service de l'office cantonal des apprentissages. Vu les résultats scolaires qui chez Fredi n'étaient pas impressionnants (il a tout de même terminé le collège), le Monsieur ne voit d'abord pas trop que lui proposer. Il a l'air très rigide, mais, sûrement conscient de cela, cherche à compenser en devenant très aimable. Il a compris que Fredi est un manuel, un peu anticonformiste, un peu «artiste» dans l'âme avec une mémoire loin de celle d'Einstein, mais capable à déployer une volonté déterminée. Finalement il lui propose un petit métier dont deux places seraient disponible : mécanicien en orthopédie. Fredi n'a pas la moindre idée de quoi il s'agit, mais le Monsieur avec son air bienveillant, semble vouloir le meilleur pour lui (à vrai dire il s'en fiche probablement, car étant fonctionnaire il touchera son salaire de toute manière). Mais il voit juste et lui propose un domaine qui va éblouir le jeune-homme. Fredi va se présenter d'abord chez Hausmann, une entreprise réputée à la Bahnhofstrasse qui possède un atelier avec un grand magasin assez prestigieux. Ici il découvre un monde étrange. Le chef qui ne parle pas le zürichoïse mais le bon-allemand, cette entreprise qui dégage un luxe un peu vieillot et qui a un ordre bien établi même un peu figé donne une impression étrange au jeune-homme. Il pourrait probablement avoir cette place mais dans son insouciance prémonitrice il va aussi voir l'autre entreprise qui se trouve à la Stockerstrasse. Est-ce le destin qui le pousse, ou voit-il que c'est là où se prépare son avenir ? Toujours est-il que son père finit par conclure un contrat pour son 2^e apprentissage de 4 ans, chez ce M. Eugen Orsinger. C'est une petite entreprise avec un atelier et un magasin d'articles sanitaires car le métier de prothésiste ne paye apparemment pas très bien. Le patron est habitué à bien parler et bien qu'il soit à Zurich, il s'exprime en un St. Gallois très pointu. L'avenir montrera qu'il sera souvent absent et qu'il ne s'occupera guère de ses deux apprentis.

C'est en tram que le jeune-homme se déplacera pour cette nouvelle phase de sa vie. Tout au début, à l'atelier se trouve encore un technicien, Mr. Roth, un homme assez discret mais c'est surtout Werner Hägeli, apprenti en 3^e année qui lui transmet les bases du métier avec le peu de savoir-faire que celui-ci a déjà emmagasiné. C'est avec lui, dans la cave épouvantablement enfumée, qu'il apprend par exemple à forger des articulations de prothèses et orthèses en acier et de les fraiser, limer et ajuster ensuite aux dixième de millimètre. En Suisse, les apprentis ne sont rémunérés que depuis quelques années et Fredi «gagne» 25 Frs par mois. Chaque année il sera augmenté de 20 Frs. Certaines fins de mois le patron ne réunissant pas ce montant lui donne un chèque postal qu'il doit aller encaisser à la Fraumünster Poste, assez éloignée. Il arrive parfois que le compte du patron n'est pas couvert et Fredi revient vers Mr. Orsinger qui affiche un air préoccupé et doit pas mal jongler pour que le petit apprenti obtienne son salaire minuscule.

Werner Hägeli vient d'une famille pauvre de 13 enfants et il est habitué à se débrouiller. Enfant il habitait au quartier du «Friesen berg», tout près de Fredi mais ils ne se sont jamais rencontrés. Pour son âge Werner est très compétent et en plus très tolérant. En dehors de ses cours à l'école professionnelle d'un jour par semaine il a la volonté de suivre encore des cours d'anatomie du soir. Werner a choisi cette profession car il l'a découverte en s'occupant parfois de sa petite sœur paralysée, atteinte par la poliomyélite. La polio est assez fréquente dans la population et Werner a trouvé ce job par cette voie.

Tout d'abord on apprend à Fredi à balayer minutieusement le magasin, qui a une surface respectable. Il balayera tous les matins pendant les quatre années de son apprentissage et cela lui servira toute la vie, il saura mieux tenir un balai que sa future épouse, et tous les apprentis qu'il va former dans sa carrière y compris ses employées futures, qui n'auront qu'à bien se tenir.

Un autre aspect de son travail. Heureusement, il lui arrive rarement de se trouver seul dans l'entreprise où il doit garder le magasin et jouer au vendeur d'articles sanitaires. Il déteste cela car il ne sait pas où se trouvent les choses, ce qui le fait passer pour un crétin. Souvent l'assortiment n'est

pas complet et les articles comme les dentifrices ou les crèmes pour la peau ne sont plus en stock. Alors il doit jongler, être gentil avec les clients et les renvoyer à demain. Le pire est quand quelqu'un vient lui demander des préservatifs qui viennent d'être inventés. Il sait à quoi cela sert mais d'en parler... Quelle honte. Certains clients, surtout des dames, ne prononcent pas le mot et disent que «10 pièces avec» ou «10 pièces sans».

En même temps il suit l'école professionnelle, mais dans ce petit métier il n'existe même pas une classe complète spécifique pour toute la Suisse. Or les 5-6 élèves orthopédistes venant de Bâle, Lucerne, même St. Gall sont ainsi concentrés à Zürich dans des classes d'apprentis d'autres métiers : une heure avec les mécaniciens, 2 heures avec les selliers, une heure de mathématiques avec un autre corps de métier, etc. Ce qui le passionne surtout c'est qu'une matinée entière est consacrée à l'école des beaux-arts avec comme enseignant un artiste, Herr Schmid. Du modelage anatomique ils passent à des créations artistiques, aux moulages en positif/négatif et acquièrent ainsi une bonne sensibilité des trois dimensions, essentielles pour le travail sur le corps humain. Cet aspect artistique est d'importance capitale pour Fredi qui y trouve une grande satisfaction et s'étoffe pour le futur d'un sens plastique développé. C'est juste dommage que les autres élèves rendent la vie difficile au maître Schmid, un artiste sans formation pédagogique et qui dans sa bonté, n'a pas les capacités de tenir ces jeunes adolescents. C'est ainsi que par exemple Amin Bühler, un bon gars de Bâle et qui apprend le métier de bandagiste, un petit métier voisin du mécanicien orthopédiste, fait parfois les pires frasques à ce malheureux enseignant.

Fredi, un garçon un peu «à côté de la plaque», est intéressé d'avantage par ses Violons d'Ingres que par sa formation. Sa relation avec son apprenti-supérieur Werner est bonne, même un peu trop intime car il le considère comme un copain, des fois il lui manque presque un peu de respect, et évidemment ils se tutoient. Après trois semaines le patron Orsinger prend les deux à part et ordonne formellement à Fredi «- Je veux que tu dises VOUS à Monsieur Hägeli». Fredi ne peut pas faire autrement, mais sitôt qu'ils sont de nouveau ensemble il déraile et dit à son apprenti-chef : «Herr Hägeli, Sie sind en Löli» (Monsieur Hägeli, Vous êtes un imbécile) !

Au catéchisme Ursula et Fredi sont dans la même classe et ils font la promesse d'abstinence d'alcool qui va tenir jusqu'à leurs 24 ans et qui, peut-être va leur éviter bien des bêtises.

Pour aller au travail il s'arrange souvent de prendre le même tram qu'Ursula, lui pour aller travailler à son lieu d'apprentissage, et elle pour suivre ses études au séminaire de jardinière d'enfants au centre de la ville.

Le jour de leur confirmation Fredi s'arrête à vélo vers la maison de Ursula qui est dans son voisinage et c'est là que sa mère l'invite de venir admirer les cadeaux que sa fille a reçus, geste qu'elle va regretter amèrement par la suite, car à cette occasion le contact entre les deux s'est manifesté. L'étincelle a passé et les a rapproché quelque peu et à partir de ce moment Ursula se rend de temps en temps dans la famille Graber et il arrive qu'ils vont danser ensemble. Cependant ils se passent des mois sans qu'ils se rencontrent.

Avec la musique tout va mieux

Le petit Fredi a grandi et sans qu'il le demande il commence à se faire vouvoyer dans la rue.

Comme de nombreux autres enfants de l'école, il apprend à jouer de la flûte à bec. Il a l'oreille assez fine mais n'a pas suivi d'étude de base dans cette discipline.

Plus tard il est intrigué par les deux accordéons qui se trouvent rangés au pied d'une armoire dans la chambre à coucher de Papa et Maman. Il paraît qu'auparavant ils ont parfois joué ensembles et il donnerait cher pour les entendre serait-ce qu'une seule fois, mais Papa ne sait plus jouer et Maman non-plus.

C'est ainsi, peut-être par un sentiment de rattrapage que Papa avec son dialecte bernois propose aujourd'hui que lui, «le fils premier-né» apprenne à jouer de l'accordéon diatonique. Maman avec son dialecte bâlois est tout feu, tout flamme et elle lui cède son instrument. Il prend des cours, chose qui lui rendra plus tard service pour gagner les faveurs

de la mère d'Ursula. Il entre dans un ensemble d'accordéonistes et ils donnent quelques concerts très modestes, mais très vite l'accordéon diatonique n'arrive plus à le satisfaire.

En devenant un peu plus âgé, il adhère à la fanfare du Friesen berg. Ils ont besoin de trompettistes et surtout il dispose d'un instrument qui n'est pas utilisé. Un professeur lui donne des cours de trompette en particulier. Une chance de grande opportunité. Mr. Nicolier est un homme merveilleux, un peu rondet et très drôle mais aussi sérieux et il parle avec un accent romand si bien qu'il arrive que Fredi l'aide pour un mot quand il ne trouve pas un terme. Il est un ancien trompettiste professionnel de la «Tonhalle-Orchester» et Fredi a droit à des leçons particulières, sauf qu'il doit se rendre de l'autre côté de Zürich où Monsieur Nicolier habite dans une petite maison particulière. Fredi ne se pose pas de questions, de toute façon c'est la fanfare qui paye les leçons. De nouveau il ne se rend pas bien compte de la chance qui lui sourit. C'est magnifique la peine que Monsieur Nicolier se donne pour lui faire découvrir la musique classique en lui donnant de bonnes bases. C'est un super exemple.

Déjà il quitte la fanfare et entre dans un petit orchestre symphonique du quartier de Friesen berg (Directeur et animateur : Mr. Scherrer). Mais cela ne dure pas très longtemps car aujourd'hui il fait la connaissance de Tabis, un clarinettiste plus jeune, qui lui fait écouter du Jazz New-Orléans. Curieusement Mr. Nicolier voit cela d'un bon œil et tout de suite, du haut de ses 15 ans, il se sent d'avantage animé par cette musique chaude et mélodieuse qui déclenche un mouvement inconnu d'excitation et d'apaisement simultané dans son corps. Et c'est comme ça qu'il se trouve un jour tout seul assis dans sa chambre. Devant lui un tourne-disque sur son lit, trompette à la main, il se met à imiter le jeu de Louis, encore et encore. Avec une ferveur sainte et une énergie inconnue, qui l'étonne, il n'arrête pas de répéter les phrases musicales de «A can give you any things» ou de «Royal garden blues... jusqu'à ce que cela sonne à peu près comme si c'était joué par Armstrong. Dans son cerveau il voit défiler des petites étoiles qui se mettent petit à petit en place, et il n'arrête pas son jeu bien que ses lèvres soient complètement écrasées, avec des cloques et prêtes à saigner. Sa mère vient dans sa chambre et essaye de le calmer et

de l'arrêter, mais rien n'y fait il faut qu'il arrive à jouer ces phrases comme Louis.

Entre-temps son frère Hans qui a dormi avec lui jusqu'à présent dans le même lit, peut maintenant disposer de la petite chambre de Grosmani, et ainsi Fredi hérite à son tour d'une chambre pour lui tout seul. Enfin il peut peindre en grand sur la tapisserie de sa chambre 4 scènes de Jazz avec, évidemment Armstrong, qui tient la vedette. Il y met autant de soin et de ferveur qu'il déploie pour jouer les thèmes et les phrases de ce Jazzman. Heureusement sa mère trouve ces fresques belles, car il n'avait pas pensé de demander l'autorisation à ses parents.

Pendant ce temps des poils poussent sur son menton et il laisse faire, juste pour voir. Il n'y a pas beaucoup de jeunes qui se laissent pousser la barbe, mais il pense que l'aspect extérieur d'un être n'est pas important, au contraire. Donc, il laisse faire, bien que cela ne plaise ni à son patron, ni à l'enseignante du jardin d'enfant de son quartier. Car Ursula qu'il voit de nouveau de temps en temps fait un stage dans cette école enfantine. Cette enseignante fait pression sur Ursula car, paraît-il, elle fréquente un «Stänzer» (Existentialise) ! Cette situation lui plaît, car puisqu'il se refuse de fumer et ne participe pas aux beuveries de certains éléments du milieu du Jazz il se fait estimer par cette petite barbe....

Ainsi ils commencent donc à faire du Jazz en orchestre. Ils répètent à domicile, il y a Tabis Bachmann, très jeune clarinettiste très doué, et musicien professionnel plus tard, il y a Claude Wunderli au tuba, puis Buda au Washboard, qui veut devenir éducateur plus tard, et Claude Grässli, un bon banjoïste qui bizarrement, parle français à la maison, et lui, Fredi à la trompette. Plus tard viendront encore un trombone et un pianiste Charles Joly. Une relation ambiguë s'installe car les deux Claudes, au banjo et à la basse, présentaient jusqu'à présent le seul élément harmonique, ce qui marquait le style «Dixieland» de l'orchestre. L'arrivée d'un pianiste enrichi le bloc harmonique et fait dévier l'orchestre vers le style «Hot-seven» d'Armstrong. Mais ils s'accordent bien et tout cela s'arrange progressivement.

Ils s'entraînent de manière assidue et petit à petit cet ensemble «The Wax Tapers» commence à swinguer et peut se laisser voir et surtout entendre. Ils copient des disques, inventent des arrangements, mais tout se fait par l'oreille, car en dehors de Tabis (un produit de la Fanfare de Wiedikon) la majorité des copains ne sait pas lire la musique.

Ils n'ont aucune idée de l'avenir de leur futur «Hot-Seven». Ces jeunes, non structurés formellement, mais néanmoins très assidus, évoluent gaiement dans le monde de rêve de leur Jazz et jouent parfois dans les cafés. Ils commencent à bien maîtriser cet art, adoré par certains, malfamé par les autres comme «musique de nègre»; ceci les valorise, ce qu'ils ne trouvent pas toujours dans leur vie quotidienne ou professionnelle.

Ce weekend ils sont engagés à Anden dans une station de ski, sans être payé (ou si peu). Devant cette opportunité personne ne se soucie de nourriture ou de logement etc. Les choses s'arrangent toutes seules avec gîte et nourriture rudimentaire inclus. C'est une opportunité, donc on y va, «quand on veut... on peut». De nouveau Fredi voit passer la vie en dehors de lui, il y assiste en quelque sorte sans la diriger consciemment. Ils sont jeunes, inexpérimentés, certains sont encore plus jeunes que lui. Curieusement les fléaux qui guettent souvent le milieu du Jazz (alcool, drogues, tabac) ne les atteignent pas. Pour

Anden ils se déplacent avec la formation réduite, Tabis (clarinette), Fredi (trompette), Wunderli (basse), Claude (banjo) et Buddha (Washboard). A l'improviste ils doivent jouer sur une terrasse et Fredi, tout à coup, a tellement soif et n'a rien à boire. Il n'arrive plus à fermer la pince avec ses lèvres sur son embouchure, et une formation de Dixieland sans trompette... vous voyez un peu ! C'est une illusion.

A côté de lui est assis un couple très distingué, environs trente ans (pour eux ce sont des vieux !). Ils ont l'air d'aimer ce concert improvisé. Fredi n'en peut plus, ses lèvres refusent du service et un moment il croit que ce Monsieur a le regard ailleurs. Pendant une seconde et évidemment sans demander il attrape le verre du Monsieur et prends une gorgée. Sauf que celui l'a vu du coin de l'œil, choqué d'abord, mais comprenant cependant tout de suite ce qui se passe, car Fredi a déjà repris le chorus. Donc c'était

une urgence pas une impolitesse et dans l'urgence une impolitesse est tolérée, donc surprise : le Monsieur très comme il faut, lui commande une bière avec le sourire... Cependant pas de chance, Fredi, étant abstinente, ne boit pas d'alcool, mais cette fois, pour se racheter et par politesse il en prend tout de même une ou deux gorgées. Cette promesse envers la Croix bleue va tenir jusqu'à l'âge de 24 ans et ce seront bien plus tard les romands qui lui feront rattraper ce handicap.

Mais l'apogée de leur succès les attend encore. Cela s'appelle «Zürich wohin ?». (Zürich-où vas-tu?). L'église protestante de la ville organise un immense rassemblement de jeunes et demande au Wax Tapers de faire un petit concert. On a dit à Fredi que c'est à Oerlikon, un quartier externe de Zürich; il arrive ce jour-là en tram au rendez-vous. En retard il l'a attrapé de justesse en sautant sur le marchepied, sa valise de trompette sous le bras, bien que cela soit interdit.

Cette immense salle ovale s'appelle Hallenstadion à l'air très, très grande. On lui a dit qu'ils s'y déroulent des courses de vélo, mais cela ne l'a jamais intéressé. En haut de la piste en bois sur une des extrémités, dans le vide, ils ont monté une scène. Le stade est plein à craquer et on ne donne pas à ces jeunes loups inexpérimentés l'occasion de faire des essais (Sound-check, comme on appellera cela plus tard) et de toute manière ils n'ont pas été habitués. Tabis rouspète de nouveau, il manque à boire... l'anche de sa clarinette est sèche, vite un jeune chrétien lui apporte un verre d'eau.

Le stade est rempli de ses 12'000 spectateurs. Ils sont déjà dans une ambiance folle, et les Wax Tapers devraient encore les chauffer un peu plus. Sur scène ne se trouve qu'un seul micro pour les solistes et un autre pour l'harmonie (banjo - piano - washboard - basse). Pas de temps pour s'installer, on les «propulse» carrément sur la scène et ça fait déjà un moment que Fredi a remarqué que le jeune organisateur de «Zürich Wohin ?» manque visiblement d'expérience. Les voilà présentés comme des vedettes, un sentiment enivrant, Fredi a les chaussettes dans les talons, mais il est le leader, il doit assumer. D'habitude c'est sans importance, mais ce rôle devient tout à coup primordial, car tout le monde a les «Chtons» et alors il donne le tempo avec son pied. «One two three» Leur Jingle démarre, mais catastrophe ! Ils risquent de tomber dans les pommes et

Tabis, le clarinettiste toujours sans complexe lui jette un coup d'œil désespéré! Cette immense scène ne dispose pas de retours et ils n'entendent qu'eux-mêmes. D'un seul saut ils se rapprochent à s'écraser les épaules tout en se reculant vers la section harmonique et d'un coup ils commencent à s'entendre quelque peu, ce qui est tout de même la base de toute musique en orchestre. Et le «Swing» commence à naître. Même Buddha au Washboard est légèrement audible. C'est d'ailleurs étonnant comme les sons peuvent s'échapper dans une grande salle comme ça et ne pas retourner vers leurs émetteurs, ne serait-ce qu'avec du retard. Bon, ça à l'air de fonctionner et en plus de tout cela, on leur demande d'être géniaux ?

Mais tout de même: 12'000 spectateurs les écoutent ! Ce jour, nos sept gaillards qui ont entre 15 et 18 ans, dotés d'optimisme à revendre, ont appris sur cette scène une montagne de choses, cela d'un seul coup et pour toute leur vie. Le concert, bien que de courte durée devient vite un beau succès qui va souder ce groupe de manière magique.

Il s'ensuit une courte phase en 1945 où le groupe prend en main une cave de Jazz, la «Naphtaly Keller» en plein «Niederdorf. La cave chargée d'un passé jazzistique mythique ne leur est pas louée. Cela aurait été juste bien pour qu'ils puissent répéter quelques mois et aussi pour fêter, lors d'une soirée mémorable, les 20 ans d'Ursula.



Ils y trouvent un beau piano à queue, et leur pianiste Urs Ramspeck est en extase de pouvoir jouer sur un instrument d'une telle classe. Sont présents l'ami de Fredi, Werner Boll et aussi Auguste Vescoli mon copain de l'école de recrues et frère d'une future star de la chanson Suisse.

Bientôt c'est la fin des «The Wax Tapers» Fredi doit se rendre à «Genf» pour payer ses galons militaires, ce qui met un terme à sa vie zurichoise et aussi un peu à sa jeunesse. Sur le moment cela lui semble inopportun car encore une fois : à cet âge il a le regard tourné vers l'avant et le contexte passé et même actuel qui l'entoure ne revêt que peu importance.

Pour Tabis commence aussi une nouvelle vie. Il va entrer dans un Band professionnel et peut faire une longue tournée en Allemagne. Fredi perd le contact avec les autres copains, chacun suit sa trace prévue par la vie. Cette trace se dessine en gras sur son parcours et pour lui elle mobilisera toutes ses forces et sa concentration sur son métier, vu que bientôt il entamera le changement de culture germano - latine.

Dans leur jeunesse ils ont appris que c'est Dieu qui leur a donné la faculté de discerner entre les opportunités positives et négatives que la vie leur

offre sans cesse. S'ils en attrapent une au passage et que c'est la bonne, on l'appelle «chance», et il faut avancer avec elle.

Pourquoi ne pas participer activement au modelage du monde en tant qu'homme moderne pendant ces quelques décennies qui nous sont encore offertes, afin de contribuer à ce «truc» que l'on nomme communément évolution ou pire, progrès. Même si avec du recul nous devons constater que tout ce que nous produisons est, à terme, néfaste pour le globe terrestre et contribue à la destruction progressive des conditions de vie de notre espèce. Sans aucun doute le moment viendra, progressivement ou de manière brutale, où la nature va reprendre ses droits en organisant sa destruction. Des signes avant-coureurs sont omniprésents et nombreux pour ceux qui sont assez ouverts pour les apercevoir.

Un Toto devient un «tantinet» antimilitariste

et un peu Suisse romand...

C'est vrai. Lors du recrutement militaire au stade sportif de Wiedikon ZH il a couru assez vite et ses tests sportifs sont maintenant considérés comme suffisants pour que Fredi puisse être recruté pour l'armée Suisse. Il a 19 ans.



Mais il lui manque un centimètre de tour de thorax ce qui pose presque un problème. Après les tests sportifs et la visite sanitaire il fait pour la Xème fois la queue, lorsqu'on le présente à ce Colonel, homme d'opérette du genre « Général ».

Hautement autosatisfait, avec son uniforme rigide, richement décoré, l'œil perçant, et qui affiche visiblement de grosses compétences surtout militaires. Probablement que dans ce domaine Fredi perd un peu ses moyens.

«- Que faites-vous dans la vie ? «- Je suis en fin de 3ème année d'apprentissage de mécanicien en Orthopédie bégaye-t-il de manière peu audible et sans grande assurance. «- Dans quelle arme voudriez-vous servir ?

«- Peut-être sanitaire, mon Major, je n'aime pas porter d'arme. «- Etes-vous objecteur de conscience ? «- Que veut dire cela exactement ?

C'est vrai, il n'est pas contestataire, peut-être un peu libre-penseur. Nous sommes en 1954 et mai 68 est encore loin de l'esprit de la jeunesse zurichoise. Sans vouloir se défilier devant cette action patriotique pour son pays il ne veut cependant pas s'associer à un acte d'agression et tirer et détruire autrui. Il est donc déterminé et décidé de refuser le port d'un fusil. D'un autre côté il n'est pas assez déterminé pour une abnégation et il sert tout de même cette cause. En fait, comme de nombreux jeunes, il n'a jamais réfléchi à fond à cette question. Toutefois il sait que les soldats sanitaires portent des brancards et non des fusils, en tout cas certains. Les copains autour de lui et surtout les musiciens du milieu du Jazz ont des idées semblables. Mais beaucoup ne cogitent rien et suivent aveuglément les préceptes qui sont perpétués autour d'eux, un peu à la façon des moutons.

Pourtant Fredi pourrait avoir un peu d'«estime de soi», lui qui est un bricoleur hors-pair qui a déjà calculé, dessiné et construit 17 modèles d'avions et qui est « leader » d'un orchestre Dixieland. De toute manière la vie se passe pour lui un peu comme dans une pièce de théâtre, qu'il subit en tant que spectateur au déroulement d'un spectacle ou d'un show, entouré d'une lumière qui n'éclaire que l'avenir. Il est loin d'être conscient de traverser en plein cette époque dorée de la Suisse d'après-guerre. Donc il peut avoir une certaine «estime de soi «

«- Troupes sanitaires, recrue Graber, le tour du thorax n'est pas si important ! Et le verdict du colonel sonne irrévocablement. Mais là, Fredi ne connaît pas encore la « Truppensanität » et les « Sanitätstruppen ». Les premiers sont les gars qui lors d'une bataille sont intégrés aux troupes combattantes, sauvent les soldats blessés et les rendent transportables pour les acheminer vers les deuxièmes, qui sont des unités formées en compagnies qui installent les hôpitaux de campagne en retrait des lignes de combat où l'on traite, soigne et opère les blessés.

Pour le major-sélectionneur ceci est clair et il doit savoir qu'un soldat peut avoir que deux fonctions : celle de tuer et celle d'être tué.

«- Zu Befehl. «- A vos ordres, mon Colonel.

C'est ainsi qu'après quelques mois, l'ordre de marche pour l'école de recrues va arriver dans la famille des Graber avec un tampon « Savatan-St. Maurice », ceci pour une durée de 14 semaines.

C'est à 250 m dans la roche valaisanne que la recrue Graber passe ses 14 semaines de formation militaire sanitaire.



Cette expérience est assez physique car la plus part du temps il doit grimper dans la montagne du bas-valais, porter des charges, des brancards, monter des «Verwundetennest» (Nids pour blessés) et exercer les premiers secours etc. Lors de la 12^e semaine de l'école où il trouve sa meilleure forme physique de toute sa vie, un exercice de marche d'endurance dure 1 jour et demi, sans répit, monter descendre la montagne, construire des nids. Rentré épuisé. En entrant sous la douche il découvre que même ses pieds sont écrasés, l'empreinte couvre tout le pourtour du pied, plus aucune voûte, une masse d'os et de chairs écrasées. Il paraît que c'est comme ça que l'on devient un homme et apparemment que cela vient de commencer chez ce jeune homme. Une faiblesse peut devenir une force.

Aujourd'hui on approche la fin de cette école de recrues, en haut dans l'Alpe, dans une écurie noire, il est 5 heures d'un petit matin pluvieux,

lors d'un bivouac où il fait très froid. C'est là que la recrue Graber ose poser une question à son lieutenant sanitaire. C'est un honnête étudiant en médecine, transformé en militaire, qui paye ses galons de lieutenant en jouant au chef de groupe. «- Ne serait-il pas possible que je devienne aussi caporal ? Car plusieurs de ses camarades ont reçus discrètement cette proposition.



Il faut savoir également que Friedrich Albert Graber, le papa de cette recrue en faisant du service pendant la guerre, a contribué pendant au moins une année à «sauver la Suisse» des griffes de M. Hitler. Et il faut avouer: la Maman Ida Graber-Matzinger est assez fière d'avoir un mari sous-officier, même qu'appointé, il est au moins gradé.

A cette époque un autre élément opérait probablement dans la tête de Friedrich Albert. Le fait que pendant cette année où il était stationné le long de la frontière, loin de sa famille, un sous-officier avait droit à une chambre et ne couchait pas sur la paille avec la troupe ...

Donc, le lieutenant dans l'étable à 5h du matin, très poli, s'excuse presque de ne pas y avoir pensé et c'est ainsi qu'arrivera chez les Graber à Zürich

un nouvel ordre de marche pour l'école de sous-officiers, ce qui représente donc 4 semaines de drill, à la caserne de Bâle «Lange Eerlen». Ici l'ambiance affiche un degré supérieur, on nous traite comme aspirants-cadre et il se demande s'ils ne mettent pas une couche de trop.

Il lui manque encore les 17 semaines pour mériter ce grade, un service appelé couramment « payer ses galons » et c'est après l'école de sous-off que la poste livre encore un autre ordre de marche avec le Stempel « Genf ». Les parents de Fredi sont comblés. Fredi, obligé d'interrompre son apprentissage, attend prudemment pour voir venir.

Devenir adulte en Suisse ?

C'est donc ce jeune homme encore un peu naïf qui prend aujourd'hui le train pour une destinée inconnue. Il ignore jusqu'à l'existence de la Suisse romande et sait seulement que «Genf» est un peu comme Paris, en « moins pire » et d'ailleurs, cela fait longtemps qu'il a oublié son petit peu de français scolaire.

C'est ainsi qu'il est admis avec les recrues PA (Ecole de Protection Aérienne) dans cette caserne très vétuste sur le quai Ernest Ansermet qui fut, il n'y a pas si longtemps des écuries pour les chevaux et qui deviendra plus tard, pendant une période, le célèbre Salon de l'Auto. Donc à la différence de ces recrues PA, il a déjà «humé» du soldat, à l'école de cadre de Bâle on les a endoctriné en leur disant que les sous-officiers sont les meilleurs, carrément les piliers de l'armée suisse, et on le leur a dit si souvent qu'ils le croient évidemment.

Il ne doit donc pas trop se mêler aux recrues et c'est un militaire professionnel qui le reçoit à l'infirmerie de cette école de recrues « Protection Aérienne », où il devra accomplir son service. Ce militaire de carrière, sûr de ses valeurs, l'adjudant Tété, lui aussi Suisse allemand, est un homme en uniforme cartonné impeccable, décoré avec plein de galons et distinctions. Il se sent dans son royaume à l'infirmerie comme un petit général, et c'est vrai, sur place il n'a personne au-dessus de lui. En tant que spécialiste il conduit en maître cette infirmerie de PA d'année en année en appliquant un règlement de l'armée Suisse après l'autre. Donc, un Suisse

allemand, hyper-rigide et de plus, qui se prend à tort pour un romand, même que le caporal Graber ne se rend pas encore compte à quel point cet adjudant est en train de saborder la langue française.

Zürich est loin et le caporal Graber ne voit pas souvent son Ursula. Aussi, il a dû laisser à Zürich ses parents, ses copains et tout son réseau et surtout son orchestre de Jazz.



Donc le Jazz lui manque, il s'ennuie et l'idée lui vient de chercher à former un orchestre dans cette école de recrues PA de Genève. Un appel réunit quelques musiciens et on commence les répétitions dans une arrière-salle d'un bistrot à côté de la caserne. Il est toujours imprégné par le style «All Star», un style que Louis a élevé en partant du Dixieland. Sauf, pas de trombone dans toute l'école. Que faire ? Pas loin il y a un magasin de musique, Wicky, qui a fermé pour cause de vacances. Culotté, encore peu sûr de lui mais gonflé d'initiative, le caporal Graber affiche une annonce sur la porte et ... trouve un étudiant de l'école d'horticulture de Châtelaine, Joe Kretschi, un vaillant tromboniste de Jazz en renfort et qui veut bien se joindre à nous.

Ils répètent donc beaucoup et c'est le bonheur. Si bien que l'idée vient à Fredi d'annoncer ce groupe au Festival de Jazz de Zürich et surprise ils sont admis et programmés comme il faut dans ce Gala déjà très renommé. Par contre c'est sans compter avec le commandant Mata de cette école de recrue PA. Cet officier avec son air aristocratique autosuffisant, son expression figée d'ordonnance et sa dent en or, ce défenseur de la patrie ne voit pas cela d'un bon œil : «- Comment ? S'exclame-t-il, cette musique de nègre ? Ce n'est pas digne de la réputation de notre armée. Et le congé, pourtant que de quelques heures à la fin d'un weekend, est refusé. A cette heure-là, terrés à Genève pendant qu'ils devraient se produire glorieusement sur scène lors de ce merveilleux festival à Zürich. Dieu créa six nouveaux antimilitaristes, en plus du caporal Graber.

Notre orchestre de Jazz PA suit son petit chemin. Ce mercredi soir ils peuvent, occasion rare, se produire devant un public. Jo Kretschi, le tromboniste, décroche dans son école d'horticulture de Châtelaine cet engagement pour un concert dans la grande salle de l'institut. Ils présentent un vrai spectacle dans des conditions optimales. Le petit caporal sait maintenant (après l'expérience du Hallenstadion) comment préparer une prestation en publique. Le public est enthousiaste, le groupe a du succès et ils en sont fiers.

Cependant la durée limitée de leur orchestre qui va finir avec l'école PA, ne leur donne pas ce sentiment d'être lié pour toujours, comme cela se passe dans les orchestres de la vie civile. Ils savent que le temps de leur rencontre est compté et ils vivent d'avantage les moments présents.

Il n'y a «que» 6 ans que la seconde guerre mondiale a pris fin et la motivation de notre population pour notre armée est encore assez vive. On a dit à nos pères que la Suisse fut épargnée grâce à la vigilance de notre armée qui tenait la frontière. En cas d'invasion de la «Reichsarmee» qui entourait complètement notre petit pays, notre armée était appelée à se retirer immédiatement dans cette gigantesque forteresse du Gothard que le général Guisan avait nommé le «Plan du

Réduit». Déjà on sait que la Suisse n'est habitable que sur un tiers de sa surface, les deux autres tiers sont montagneux et inhabitables.

Ce plan cruel prévoyait que notre armée abandonnerait dans la plaine toutes nos familles, femmes et enfants ainsi que les personnes âgées, pour se concentrer dans ce vaste complexe militaire du St. Gothard. Ici, la montagne est creusée et bourrée d'équipement et de provisions pour accueillir toute l'armée Suisse sur une longue durée. Aussi celle-ci avait un avantage certain par rapport aux armées allemandes, et il était planifié que nous pouvions leur tenir tête assez longtemps. Il faut admettre que ce plan cruel, mais idéaliste, correspondait à une logique, créée par des cerveaux militaires à la vue compacte et stimulés par un patriotisme débordant, continuellement martelé par la presse et les lobbys de l'armement.

Ce régime garde les soldats entraînés, trois semaines par année, jusqu'à leurs 50 ans, avec un équipement de base qu'ils détiennent à domicile, donc mobilisables immédiatement. Ceci fournit un gigantesque potentiel de défense d'environ 1 Mio de soldats, mobilisables en 24 heures.

C'est ainsi, comme nous ont dit nos pères, que notre pays fut épargné par la guerre. Hitler dans son calcul aurait dû accepter de perdre un million de soldats pour briser cette forteresse. Car, franchir le St. Gothard, cette voie stratégiquement si importante pour relier le Nord au Sud lui aurait coûté cher en hommes et en matériel. Il renvoya à plus tard.

On a aussi simplement oublié de dire à nos pères qui ont gardé nos frontières pendant des années, «que probablement les intérêts financiers jouaient un grand rôle, car Hitler ne voulait tout de même pas détruire sa banque et le fournisseur génial d'armement qu'était la Suisse ».

Donc dix ans après la guerre, les braves citoyens font leur devoir d'accomplir leurs trois semaines de cours de répétition et se trouvent, entre autre, dans cette infirmerie de la PA à Genève. Ces soldats sanitaires sont en principe des Suisse allemands ils parlent tous des dialectes différents. Les Romands sont en général moins motivés et le petit caporal Graber est là pour leur trouver une occupation. Ce sont également ses premiers contacts avec cette langue, apprise et oubliée des trois ans de collège.

Ils assistent aux visites du médecin, font des pansements, soignent les malades fiévreux qui passent parfois deux-trois jours à l'infirmierie. Fredi apprend ainsi pas mal de trucs, par exemple à force de prendre la température sous le bras des recrues il a développé un étonnant sens tactile. Il arrive à mesurer juste au moyen de sa main la température du corps au 10e degré près sans se tromper.

Aujourd'hui les recrues PA vont en campagne pour un exercice dans la campagne genevoise, à Bellevue - direction Lausanne. Le caporal sanitaire Graber, accompagné de deux soldats sanitaires doit les suivre dans une ambulance avec un chauffeur. Ils ont mission d'installer un poste de premier secours. Le jeune soldat sanitaire Waber, chauffeur de l'ambulance, est Suisse allemand, juste marié. Il ne veut pas que cela se sache et s'ennuie terriblement de sa dulcinée. Sous la douche, il embrasse tendrement le médaillon qu'il porte autour du cou où est écrit le nom de sa bien-aimée. Le deuxième, Peretti, est bâlois, fils d'immigrés, parle l'allemand sans accent est naturalisé Suisse. Le troisième, Champagne, un appointé qui fait son 4ème cours de répétition et qui a de la peine à soigner sa tenue. Lors du recrutement on lui a donné des chaussures trop grandes, ce qui ne semble pas lui poser de problème; le reste de son équipement est dans un état lamentable. Le sergent-major le punit et au lieu du congé du soir il lui impose un service de cuisine.

Normalement une école de recrues de 17 semaines fait du bien à un jeune homme, car ici on ne lui demande pas son avis. Il doit apprendre à faire avec ce qu'il a, car notre société de confort, parfois même de luxe, empêche souvent un jeune de connaître ses limites aussi bien sur le plan mental que physique. Durant une telle école de vie il est poussé à ses extrêmes limites afin de se surpasser, ce qui plus tard lui donne une assurance innée. Bien des jeunes, durant toute leur vie civile ne pousseront plus jamais les performances auxquelles on les habitue ici. D'autres en tirent un profit, en prenant ces performances de l'école de recrues comme nouvelle limite, pour ainsi réussir avec brio dans notre société. Quant au soldat Champagne il semble qu'il n'ait encore rien compris et on se demande où il conserve son équipement militaire à son domicile durant l'année.

La troupe est disséminée dans la campagne genevoise près d'une immense cheminée d'une ancienne briqueterie. Cette dernière va être abattue par les recrues de la protection aérienne, guidées par leurs cadres. En ce moment passe justement le commandant de cette école de recrues PA qui est en mission d'inspection. Il juge indispensable de visiter le poste de secours. Ce colonel de carrière, toujours si prétentieux, ne se souvient pas d'avoir refusé à ce petit caporal le concert de Zürich. En plus, on voit qu'il n'y connaît rien en troupes sanitaires et qu'il ne peut pas s'empêcher de commenter et d'énoncer des critiques stupides sur leur travail. Une chance que les soldats soient sous régime militaire...

Depuis plusieurs jours ils ont préparé le dynamitage de cette cheminée massive en briques et aujourd'hui c'est le jour H.

Fredi observe une recrue qui lui paraît excitée et comment elle se prépare pour abaisser la poignée du détonateur. Ça l'étonne, mais au bout d'un moment il s'aperçoit qu'il s'agit d'un sous-officier camouflé qui prend cette haute et dangereuse responsabilité. Maintenant, un officier crie : Achtung - Bereit - Sprengung -. Une détonation infernale éclate et déclenche un immense éclair qui sort à la base de la cheminée. C'est comme si celle-ci voulait encore respirer une dernière fois avant de perdre son équilibre et de s'incliner, d'abord lentement, dans la direction calculée par les spécialistes; puis elle éclate sur le sol en mille morceaux dans un fracas démentiel.

Les sanitaires sont venus pour rien à Bellevue, pas de blessé, pas de malade en dehors d'une écorchure au coude de la recrue PA Tecon (Naturellement ça doit tomber sur un romand). Un pansement dans les règles de l'art fait l'affaire. Heureusement cette opération s'est déroulée comme programmée.

Toute la troupe rejoint la caserne et son infirmerie chérie, les Suisses allemands savent maintenant où se trouve Bellevue.

Et le bon Dieu change l'aiguillage d'une vie

Aujourd'hui un médecin militaire de la place de Genève examine toutes les recrues PA et décèle une douzaine de paires de pieds plats (déséquilibre plantaire). Il ordonne que ces personnes reçoivent des supports plantaires. Le bouillant adjudant Tété veut organiser cela et cherche quelqu'un à l'infirmierie pour conduire ce groupe chez un orthopédiste privé de la place de Genève. Il ne pense pas au caporal Graber, mais celui-ci s'y intéresse vivement et vainquant sa timidité, suggère à l'adjudant de conduire ce groupe en ville. Mais mal lui en prend. Hautain comme d'habitude, l'adjudant lui répond : «- Was fallt ihne ii. (Qu'est-ce qui vous prend) ? Quelle impertinence ! Il nous faut quelqu'un avec un minimum d'intelligence, parlant bien le français et connaissant bien la ville, donc certainement pas vous, caporal Graber.

Ceci va trop loin pour le petit sous-officier, et pour la première fois dans sa vie il sent une force profonde qui se dégage tout au fond de sa poitrine, il apprendra plus tard qu'on appelle cela «conscience de sa propre valeur». Et comme s'il mesurait l'importance vitale de ce moment, insiste, implore même ce militaire d'opérette. «- Mon adjudant, c'est l'occasion pour moi de voir une autre entreprise dans mon métier. Surpris, le petit général, dans un étrange accès de bonté, se gratte la gauche de son cou, comme il a l'habitude, perd pied et cède. «- Bon alors, prenez-moi ce groupe et foutez-moi le camp.

Aujourd'hui, une semaine plus tard, tout ce petit monde conduit par le caporal Graber, entre dans le magasin de la maison Egg et Huguenin, orthopédistes à la rue du Stand 35, où il perçoit d'emblée une organisation particulière, bien à la romande. «- Nos fenons bur le rentez-fous tes subor blantäre. La réceptionniste réagit par un reflex et appelle un des patrons. C'est Robert Huguenin, un biennois parlant un espèce de bernois qui les accueille. «- Grüess-ech, aha tir chömme vo de chasäärne. Tout de suite il prend le groupe en main et l'adresse à son associé M. Pierre EGG, un vrai romand, beau parleur et souriant, qui les amène dans son département de podologie, de l'autre côté de la rue, au deuxième étage. Et sitôt que Monsieur Huguenin apprend le métier du petit caporal (métier assez rare), il le salue presque amicalement, comme un collègue : «- Aouso,

bienvenue, cher collègue, venez voir nos ateliers et tout et tout. Il le prend et lui fait visiter l'atelier qui est au deuxième étage et lui présente les deux techniciens.

Une fois, les recrues examinées, les empreintes plantaires faites et un nouveau rendez-vous fixé, arrive ce moment monstrueusement monumental : «- Losid Herr Kaoporauw, ... ne cherchiez-vous pas un emploi, nous aurions besoin de quelqu'un comme vous.

Le petit gars de 20 ans est effrayé, quelle idée, Graber en Suisse française ! Quelle supercherie saugrenue, impossible. En plus il lui manque encore 2 mois pour terminer sa formation de ses 4 années d'apprentissage chez Orsinger à Zurich et aussi il n'a même pas encore passé son certificat fédéral de capacité.

«- Macht nüüt - ça ne fait rien, Mi chöii waarte, On vous attend. Terrassé, carrément anéanti, le caporal hoche latéralement la tête et... accepte.

On convient d'un salaire : 1.20 Frs de l'heure pour débiter et l'aiguillage pour la vie est changé. Graber devient Graber et une amorce infiniment discrète vers un citoyen romand vient de voir le jour pour ce jeune et innocent caporal. Une véritable émigration débute, comme pour ces nombreux jeunes qui s'expatrient de la Suisse allemande vers la Suisse romande. Un mauvais bon-mot dit même : «Les meilleurs Romands sont les Suisses allemands».

Car beaucoup de gens ne se rendent pas compte de la problématique, bien que l'on reste en Suisse, dans le même pays, avec le même gouvernement, avec à peu près les mêmes lois (l'autonomie politique des 22 cantons est assez marquée), la même nationalité et la même monnaie... On transite de manière abrupte de la culture germanique vers la culture latine, il n'y a donc pas que le langage qui change, mais une façon fondamentale de réfléchir, de penser, une façon différente, de voir certaines choses diamétralement opposées.

Fredi finira donc son apprentissage, passe correctement ses examens et ne retournera plus jamais en Suisse allemande, trouvant tout d'un coup les

rues là-bas trop plates et trop droites. Il se fera dorénavant appeler Fred, car Fredi fait un peu «accordéoniste» et avec son métier qui est quand-même très complet et plein de responsabilités pour ses patients, cela ne fait pas très sérieux.

Ainsi il entamera son chemin grâce à l'adjudant Tété et surtout grâce à Robert Huguenin, il créera plus tard une entreprise, créera une classe romande d'Orthopédistes à l'école professionnelle romande EPSIC à Lausanne, créera une mission d'appareillage pour la polio dans le désert algérien avec 20 séjours sur place, 1700 enfants soignés, ira aux USA et deviendra spécialiste pour le traitement par compression pour des grands brûlés et réalisera plein de choses qui sonnent bien dans une chronique comme que celle-ci.

Etant devenu conscient et pour être agréable au lecteur je parlerai maintenant à la première personne....

Le service militaire au boulevard de l'Arve à Genève va prendre fin. Comme déjà mentionné, depuis qu'il nous a été interdit d'aller jouer au Festival de Jazz à Zürich, quelque chose concernant l'enthousiasme pour l'armée s'est brisé en nous, les 6 jeunes soldats provenant de toute la Suisse se voient maintenant 2 fois par semaine au café de l'Arve, pour donner un peu de sens à leur vie. Bien que ça swingue pas mal et que nous avons acquis un bon petit répertoire cela devient édifiant : il s'est installé dans la nuque de chacun de nous, que la fin proche et impitoyable de cette période, y compris mon service dans cette infirmerie est devant la porte. Une page va se tourner. Vive la Suisse romande.

L'arrivé à Genève

L'apprentissage et l'examen pratique et théorique est accompli, même que l'expert examinateur Mr. Baumgartner, chef de l'atelier orthopédique à la clinique du Balgrist à Zürich deviendra plus tard pour moi un pote.

Maintenant, je dois dire adieu à ma famille. Mes parents ont 46 ans et mes deux frères Hans et Kurt sont encore jeunes. Mes rapports avec Hans étaient toujours chaleureux, mais avec Kurt la différence d'âge est plus marquée, je l'ai quitté à l'âge de 11 ans.

L'intégration chez Egg et Huguenin à Genève commence sur le champ et j'aide à réaliser prothèses et orthèses. A l'atelier je travaille avec le nouveau chef, un nommé Kurt Meyer, Suisse allemand également, avec lequel je noue rapidement de très bons contacts. Pour le logement, la protection divine me prend encore dans ses bras ; je suis devenu ami intime de Joe Kretsch, le tromboniste connu lors de l'école de recrues et maintenant je m'appuie un peu sur lui pour trouver un logement. Absolument inexpérimenté, absolument sans le sous je ne connais même pas le terme «budget». Je peux compter sur un salaire mais il est tellement modeste que je ne peux m'engager à rien. Joe, venant de Zürich, baragouine déjà pas mal le français. Normalement les élèves de l'école horticole de Châtelaine logent dans l'institution comme internes, lui, a réussi à faire exception. Ne me demandez pas pourquoi. Et c'est lui qui m'invite dans sa chambre sous les combles d'une petite maisonnette à Châtelaine. Les propriétaires sont M. et Mme. Nogues, des Français, des personnes âgées, (50 ans étant très vieux pour moi). Dans sa «crèche» minuscule sous le toit, il a découvert une petite porte qui donne sous les tuiles. C'est le grenier des Nogues. J'empile leurs affaires quelque peu et trouve la place pour poser sur le plancher le matelas qu'on m'a donné. Il faudra bien que ça aille et ça va. Mme Nogues la logeuse de Joe, a un peu de peine à cette idée mais, vu que cela lui rapporte un petit plus pour la chambre qu'elle loue déjà, elle accepte. S'il y a la volonté ...

Je ne suis pas encore habitué à gérer un budget. Tellement insouciant, qu'à la fin du mois je n'ai plus de quoi croquer, ce qui illustre amèrement mon inexpérience des premiers jours à Genève. C'est Kurt Meyer qui me fait découvrir la Maison de la Jeunesse où un repas est servi midi et soir. Sauf que, au milieu du mois je n'ai plus d'argent. J'apprends vite que si l'on achète au moment du salaire les coupons-repas pour tout le mois, on peut ensuite oublier tout souci pour son alimentation. Cette maison n'est pas loin dans le quartier des banques et j'y prends dorénavant mes repas, midi et soir.

Dans cette institution foisonnent beaucoup de jeunes dans l'insouciance de cette époque, et les contacts sont faciles. C'est aussi là que je rencontre Hans Hauser, un dessinateur architecte de mon âge, également de Zürich, qui ne s'adaptera pas du tout à la langue et ni à l'esprit romand. Il ne supporte plus la légèreté latine et retourne à Zürich après une petite année. Le destin a déjà marqué notre avenir d'un jeton et l'a mis sur notre route. En effet bien plus tard il deviendra l'architecte qui nous rendra grandement service.

Joe a fini sa formation à l'école d'horticulture de Châtelaine et va bientôt retourner chez ses parents maraîchers près de Zürich. Il me raconte que ceux-ci ont commencé à livrer toute leur récolte à une nouvelle entreprise qui vient de naître. Elle s'appelle «Migros», elle a été créée par un conseiller national, Gottlieb Duttweiler. Il faudra faire attention, car c'est finalement Migros qui cherche à étendre son monopole sur les entreprises maraîchères. Aussi son père lutte pour ne pas être englouti par cette entreprise naissante. Je peux donc reprendre la chambre minuscule de Joe, qui est assez misérable, mais j'y trouve un toit et un lit et le reste ne m'importe peu.

A l'atelier cela se passe sans trop de vagues. Je fais partie d'une jeunesse qui ne sait pas trop où elle va aboutir. La vie est facile, le reste du monde ainsi que sa politique ne m'intéresse que très peu. Des événements internationaux comme par exemple le décès du saxophoniste fabuleux, Charlie Parker ou la réélection en 1956 du Président Dwight D. Eisenhower aux USA et ses efforts pour restituer l'état suprême militaire mondial me laissent froid. Je ne suis pas conscient que mon bagage professionnel est assez léger, il correspond à la moyenne des jeunes apprentis. J'ai surtout à faire avec le patron Robert Huguenin, âgé d'environ 40 ans, père de deux filles et associé à Pierre Egg. Bilingue, M. Huguenin est pour moi un appui important.

Mon guide et exemple au quotidien. Kurt Meyer, nommé chef d'atelier à mon arrivée, devient un ami et se marie plus tard avec Hilde, une gentille fille autrichienne, toute fluette et discrète. Kurt m'aide à entrer un peu dans la société genevoise, bien qu'il ne côtoie pas trop les gens en dehors du cercle de l'entreprise. Une exception : il fréquente avec

dévotion la société sanitaire militaire de Genève. Il est également caporal sanitaire dans l'armée Suisse. Vite j'attrape quelques notions du langage de Voltaire, version «français de la rue», mais pour débiter cela suffit. Kurt, provenant aussi de Zürich, n'est pas un grand intellectuel mais il est gentil, connaît bien son métier et je le respecte.

Pour manger, il m'emmène maintenant dans le quartier de Châtelaine chez les Kissling, une famille très simple avec deux rejetons. Madame fait une cuisine à la française et ajoute juste deux couverts à sa table. Elle se fait ainsi quelques sous de plus. Le repas est à 4.- Frs et si l'on veut du vin il faut ajouter 50 centimes. Monsieur Kissling, le vrai ouvrier français déjà un peu bedonnant, sympa et bon vivant, se fiche pas mal de ce manège et fait bonne mine à ce jeu, pourvu qu'il ait son repas avec son verre de rouge. Etant abstinent, je ne bois pas de vin, ce qui est pour des français comme eux, inconcevable.

Donc je mange tous les jours avec Kurt chez les Kissling et lors de ces repas je fais de gros progrès en français, car si je veux comprendre les questions parfois complexes dans notre travail et si je veux pouvoir répondre correctement aux médecins qui sont des universitaires et qui souvent aiment le faire remarquer, il faut que je m'accroche à cette nouvelle langue. Ma chance, les Kissling, français d'origine ont l'avantage de parler un français impeccable et je soupçonne même Madame Kissling de se donner intentionnellement beaucoup de peine pour m'éduquer un peu, linguistiquement parlant. Ceci m'est très utile car je commence déjà à remarquer que Kurt, s'il ne me parle pas en schwyzerdütsch, pratique un français plutôt rudimentaire.

Kurt et Hilde seront plus tard les témoins de notre mariage.

Nous sommes en été et les fêtes de Genève battent leur plein. Ce soir nos deux couples assaillent les rues basses, déguisés comme cela se fait et nous nous amusons comme des enfants. Nous finissons sur le

Quai du Mont-Blanc où des manèges nous attendent. Ici beaucoup de personnes parlent arabe et les boissons sont plus chères qu'ailleurs. Les

fêtes de Genève sont un évènement populaire et demain nous irons voir le grand cortège où les genevois se retrouvent en masse.

Intégration

Au travail, avec les patrons Egg et Huguenin tout va bien, Aujourd'hui je peux même accompagner Mr. Huguenin à l'hôpital de Vevey pour l'aider à y faire une empreinte en plâtre sur le corps d'une dame, (base pour un modèle sur lequel sera confectionné un corset). Cet hôpital est très ouvert et nous facilite le travail. Je fais des progrès dans mon métier et pendant l'adaptation et les essais je vois souvent les patients pour lesquels je travaille à l'atelier.

J'apprends que Kurt, mon chef se marie très discrètement avec sa mignonne Autrichienne.

Entre-temps je vois Ursula le plus souvent possible. D'abord c'est compliqué, car ses études la retiennent à Zürich. Une ou deux fois nous nous voyons à l'auberge de Jeunesse à Berne où, un jour nous cuisinons ensemble un repas; c'est l'unique endroit où nous sommes seuls et aujourd'hui c'est arrivé qu'un bisou dans la cuisine n'ait pas mal rallongé le temps de cuisson... Pour son diplôme elle doit faire un stage pratique dans un home pour enfants à Hunibach. Elle doit s'occuper des enfants de criminels internés et c'est à la prison de Zürich qu'elle a dû se présenter pour ce poste. C'est à Thoune que je vais lui rendre visite quelques fois, juste une journée.

Enfin elle termine ses études et passe son diplôme et peut envisager de venir travailler à Genève.

Elle vient de fêter ses 22 ans, mais ses hautes études pédagogiques ne sont pas reconnues à Genève, bien qu'ici elles durent 2 ans de moins. Elle devrait, après un examen d'admission, étudier encore une année et passer encore une fois le brevet cantonal genevois de jardinière d'enfants. C'est trop et, malgré le fait d'être largement surdiplômée pour cette place elle accepte finalement un poste dans le home pour enfants «Le Gazouillis» dans la grande propriété du parc Geisendorf aux Charmilles. Elle s'y

trouve vite à l'aise dans ce jardin d'enfants appartenant à une fondation qui accueille, anime, et garde des enfants en âge préscolaire. Elle est logée, nourrie, mais mal rétribuée. Heureusement nous nous voyons souvent et tout va bien. Ursula s'est offerte pendant 6 ans des leçons de français, dans le séminaire de jardinières d'enfants au Grossmünster de Zürich et possède les bases de cette langue bien mieux que moi. Sauf que le premier jour au Gazouillis, où on l'a lâchée avec une classe de petits enfants, elle qui a la bouche pleine de mots savants est incapable de leur dire : « Taisez-vous maintenant et écoutez-moi. Mais cette période ne dure que quelques jours et ce job la remplit de bonheur. Aussi, elle s'entend bien avec la directrice, Mlle Guillemet.

Ce dimanche Kurt Meyer et sa femme, nous invitent pour un pique-nique au bord de l'Allondon et nous découvrons avec bonheur cette petite rivière genevoise avec sa si riche nature.

En cette période j'achète une moto « Gilera » 125cc d'occasion et aujourd'hui je passe mon permis de circulation. Je n'ai pas pris de cours et lors de l'examen pratique un moniteur-expert-examineur, lui aussi à moto dit à notre dizaine de candidats de le suivre à travers les rues de Genève. Lui-même regarde de temps en temps en arrière et lorsqu'à la fin du parcours nous arrivons tous ensemble vers le bureau des autos il se met devant chaque motard, prend la roue avant entre ses jambes et nous pose une ou deux questions simplettes et théoriques sur les règles de la circulation. C'est tout. Nous pouvons aller payer l'examen et chercher nos permis. Je crois qu'aucun candidat n'a raté son examen...

La moto facilite mes déplacements, sauf que dans mon ignorance je ne sais pas encore qu'une moto consomme de l'huile et j'apprends aussi douloureusement qu'on doit changer les pneus avant de découvrir le tissu. Une méconnaissance qui aura de lourdes conséquences.

L'amour nous tient - Fiançailles

Dans deux semaines nous allons nous fiancer à Zurich lors d'un weekend au Rossweidli 55 à Zürich. Les parents d'Ursula sont des gens très correctes et ont un profond sens de la famille. Vu que leurs deux enfants ont fait des études sérieuses, (le frère Ötti est enseignant), ils voyaient pour leur fille un meilleur parti que moi, un universitaire par exemple.



Néanmoins ils nous invitent pour un dîner de fiançailles à Zurich dans le petit salon de leur maison. Juste nos parents sont invités, le mot fiançailles est tabou. La fête manque d'ambiance et mes parents n'ont pas la présence d'esprit ni le courage « d'emballer » cela. J'avais déjà entendu que dans des situations pareilles on trinque à la santé des fiancés. Mais lorsque nous avons levé nos verres (sans alcool), personne n'a même qu'un tout petit peu fait allusion au caractère de notre réunion. Un peu déçus nous entreprenons les 280 km pour rentrer chez nous à Genève. Par contre un voyage de fiançailles digne de ce nom nous semble maintenant indispensable et il sera «Rock and Roll» !

Les préparations vont bon train et étant déjà pas mal à l'aise avec le français nous décidons d'aller pour Pentecôte à Bétranger - en France - direction Marseille. Nous sommes en 1957 et la France ça fait chic, même sans aller à Paris. Nos deux parents, qui sont des motards, nous prêtent casque, habits de moto, ainsi qu'une tente, outils de cuisine et tout ce qu'il faut. Le voyage ne doit pas coûter trop cher, car nos moyens ne nous permettent pas de payer beaucoup plus que l'essence mais, ça suffit pour nos 22 ans.

Départ à 06.00 h du matin. Ursula sur le siège arrière avec la carte et encore derrière elle une valise que j'ai attachée.

Tout va bien dans cette terre inconnue, la vallée du Rhône est enivrante et vers le soir nous arrivons dans un ravissant terrain vague vers les Calanques près de Marseille. Fantastique, nous sommes comblés, mais malgré toutes ces nouvelles impressions, tellement excitantes, je tombe malade. C'est donc avec de la fièvre au propre et au figuré, que je partage pour la première fois le lit (matelas) avec mon élue. Mais halte-là, la morale est sauve, maintenant nous sommes fiancés !

C'est sur le retour que cela se gâte. Nous venons de quitter le sud quand tout à coup en pleine campagne notre pneu arrière éclate. Chargé comme nous le sommes, j'ai de la peine à tenir la route. L'arrière de ma Gilera affiche une tendance pernicieuse à vouloir dépasser l'avant. Effrayé je compense avec toutes mes forces, mais à chaque mouvement la moto se met d'avantage de travers. Ursula, tient admirablement bien l'équilibre mais à la fin la chute est inévitable et nous embrassons la route en douceur. Après une glissade tout de même respectable nous nous relevons sans blessure majeure, les habits de nos parents nous ayant évité des éraflures sérieuses. Mais la moto est inutilisable et nous ne savons que faire, plantés là en pleine campagne. Un bistrot pas trop loin nous sauve. Pour nous remettre de nos émotions nous buvons un café. A côté de notre table est assis un jeune couple qui compatit à notre drame. Ce sont des Lyonnais, lui est graphiste. Ils nous proposent de nous prendre dans leur 2 Chevaux jusqu'à Lyon.

Arrivé à Lyon nous sommes obligés de leur avouer que nous avons fait ce voyage de fiançailles sans argent. «- Ahhh ! Très généreux ils nous déposent à un petit hôtel pour passer la nuit. Il est déjà tard et après avoir pris congé, lorsque nous voulons nous coucher, nous trouvons sur l'oreiller la quittance pour la nuit d'hôtel ainsi qu'un peu d'argent pour le train via Genève. Une situation inimaginable, heureusement les Barbiers nous ont donné leur adresse afin que nous les remboursions.

Arrivé à Genève nous arrivons trop tard au travail et pour la moto, (dont le pneu arrière est usé jusqu'à la toile !) elle sera rapatriée par le Touring-Club. Comme voyage de fiançailles on peut imaginer mieux.

La vie à Genève continue et dans cette ville bouillonnante je vois mon Ursula pratiquement tous les jours. Si nous avons de petits problèmes ils sont financiers, car mon salaire est encore mince. Après mon diplôme à Zürich et mon début chez Egg et Huguenin, mes 1.20 Frs/heure qui n'ont pas encore augmenté, et le salaire misérable d'Ursula, même qu'elle est nourrie et logée, font que nos revenus sont bien maigres. Une bonne étoile : mes déplacements à mon travail vont être facilités car Mr. Egg m'a prêté aujourd'hui une bicyclette.

Malgré cela, pour se marier et pour créer un foyer ce n'est pas facile.

Mariage

Il s'est passé une petite année et voilà que la cuisinière du Gazouillis nous annonce une grande nouvelle. Déjà âgée et afin d'augmenter son confort, elle va quitter son logement primitif dans la maison du jardinier, pour habiter dans son petit appartement qu'elle a gardé aux Eau-vives. Donc subitement une possibilité de logement s'ouvre pour nous, mais nous devons nous marier, c'est une condition car ce ne serait pas sérieux de vivre «à la colle».

C'est donc le moment où nous avouons à notre entourage que nous sommes «obligés» de nous marier, ce qui fait baisser subitement le regard de chaque interlocuteur vers le ventre d'Ursula, lequel évidemment est ultraplat...

Sauf que, si l'on veut fonder un foyer c'est en principe que l'on en a les moyens, ce qui est loin d'être notre cas. Alors nous commençons à projeter notre avenir avec des meubles de rêve, mais en plus simple. C'est dans la chambre d'Ursula que je construis d'abord un lit de 1.20 m, ensuite une table couverte de catelles artistiques faites maison et tout cela, dans un style de design vintage moderne.

Le mariage se profile, au désespoir de ma belle-mère qui « voit » toujours pour sa fille, un gendre au moins universitaire. Enfin, voyant que nos intentions ne sont plus négociables elle abandonne et se fait finalement à cette situation. Pour organiser cette fête à Zürich on devrait inviter toute une ribambelle de parents et amis, or nous ne disposons pas des finances nécessaires et ainsi nous décidons de la faire à Genève avec juste nos parents et nos frères et leurs épouses. Mr. Reymond le gérant du restaurant à la maison de la Jeunesse où j'ai été longtemps client, nous propose un dîner dans la petite salle. Encore une opportunité que le destin nous offre, ou est-ce seulement parce que le petit Fredi était toujours réglo et correct ?



La cérémonie religieuse protestante va se dérouler avec le pasteur Fritsch. Sauf que dans sa paroisse à Genève il ne trouve pas de date libre et nous dirige vers la chapelle protestante de Cornillon à Pregny-Chambésy. Il paraît que ma Grand-mère Matzinger s'était mariée avec son Emil à Genève dans l'église anglaise, en plein milieu de Genève et je prends la résolution de chercher un jour plus de renseignements à leurs sujets dans les archives de la ville, car ces choses-là me tiennent à cœur.

La cérémonie est attendrissante bien que je ne comprenne pas tout ce que le pasteur dit. Pour cela j'ai anticipé et pris la peine d'aller tôt le matin à la petite l'église de Cornillon pour y installer mon enregistreur Revox en cachant le micro vers la table sainte.

Je l'avais acheté à tempérament, tout au début de mon arrivée à Genève. Cet achat était d'ailleurs une expérience douloureuse qui m'a servi pour toute la vie. Ne plus jamais acheter quelque chose à crédit.

Le repas de fête est prévu pour midi, la salle du repas n'étant pas ouverte le soir, car Mr. Reymond ferme trop tôt pour un souper de fête. L'ambiance est joyeuse, pour compenser un peu le faible nombre de participants nous avons invité mon orchestre, mais seulement après le repas (cela nous aurait coûté trop cher) et ainsi nos invités profitent d'un concert de Jazz particulier et très chaleureux.

Mes parents nous ont gratifiés avec un grand geste de 100.- Frs pour le repas de fête, ce qui suffit juste à boucler les frais pour tous les invités ! Les parents d'Ursula, nettement plus généreux, nous ont adressé par la poste dans une simple enveloppe un billet de 1000.-Fr. !

Avant notre mariage nous avons acquis une vieille Lambretta, mais pour financer la fête nous sommes obligés de la vendre à un copain pour 250.-Fr. Par chance nous pouvons la racheter au même prix deux mois plus tard.

Après la nuit de noces que nous passons aux Eaux-vives dans l'appartement que la cuisinière du Gazouillis nous prête généreusement, nous désirons partir en voyage de noces et c'est de nouveau la France qui nous attire. Je veux prendre contact avec les Barbiers à Lyon, qui m'avaient dit qu'ils pourront nous accueillir. Cependant je n'arrive jamais à les atteindre par téléphone et finalement je leur annonce notre arrivée par courrier.

Nos invités sont retournés en Suisse allemande et nous prenons le train pour Lyon où nous arrivons vers la fin de l'après-midi. N'ayant pas eu de confirmation des Barbier, je m'inquiète tout de même un peu. Quand nous arrivons à l'adresse indiquée, nous constatons que c'est celle de son bureau d'architecte ! Nous nous mettons en marche à travers la ville vers leur lointaine habitation, Ursula avec ses hauts talons. Mais là aussi il n'y a personne. Je comprends enfin que je me suis profondément gouré et que nous n'allons pas réussir à voir les Barbiers.

Reste encore l'hôtel, mais pas de chance, c'est le moment de la foire de Lyon et à moins de 40 km à la ronde il n'y a plus aucun hôtel de libre. Ursula est inconsolable, ses pieds n'en peuvent plus et nous décidons de prendre le dernier train, tard dans la nuit, pour Genève.

Inutile que nous dormons bien et le lendemain je veux réparer la situation. J'invite Ursula pour un deuxième voyage de noces sur le Salève. Arrivé sur place la gondole vient de partir, alors nous décidons de monter à pied, pour nous perdre méchamment dans les parois rocheuses de cette montagne. Suivra un bon dîner. Pour descendre ce sera la même chose. En arrivant vers la gondole elle se met à descendre, ce qui fait qu'au lieu d'attendre nous prenons le chemin du retour sous nos semelles.

Quel est ce mauvais esprit qui a gâché nos deux voyages et quelle est la bonne fée qui a fait qu'Ursula n'ait pas désespéré avec son nouveau mari ?

Après ces deux voyages de noces en France assez tumultueux nous pouvons entrer dans notre maison, l'ex-maison du jardinier, située à côté du jardin d'enfants où travaille Ursula.

C'est une bâtisse rudimentaire. Au rez-de-chaussée se situait auparavant des écuries et au premier étage se trouvent une chambre, une espèce de cuisine et une toilette rudimentaire. Tout cela est vieux et branlant, mais très poétique et les chambres au premier étage sont reliées par un long balcon extérieur. Entouré d'un parc fleuri et sentant très bon nous sommes comblés, car le confort ne nous importe peu. Notre lit et la table de salon self-made de la chambre d'Ursula se prêtent très bien dans le décor. Pour me laver il faut chauffer de l'eau sur la cuisinière et la verser ensuite dans une bassine posée par terre. Tout ceci dans la pièce qui fait cuisine et salle de séjour. Debout, j'arrive à me laver tout le corps. Heureusement Ursula profite des installations sanitaires confortables au Gazouillis, à côté.

Revenons au travail

Egg et Huguenin

J'aime mon travail où tout va bien. Je fais des progrès en français. Le chef d'atelier, est Suisse allemand et un jour le patron lui dit avec raison de ne pas toujours parler cette langue dans les ateliers, mais de parler français. Ceci m'arrange, me complique un peu la vie mais favorise mon intégration. C'est aussi une façon de comprendre le rôle important que joue l'apprentissage de la langue parlée. Car les Suisses allemands sont ici des immigrés, que ça plaise ou non, même que certains ne le comprennent pas.

Les ateliers et le magasin Egg et Huguenin sont à la rue du stand, une artère importante de Genève. En face, les patrons ont ouvert à l'étage un cabinet de podologie. Cette terminologie moderne est toute récente. Elle comporte les règles et la science sur l'équilibre du pied et son influence sur le corps humain. Pour améliorer cet équilibre on fabrique des supports plantaires. J'ai fait cela depuis ma formation à Zürich, mais Mr. Egg les appelle maintenant des «semelles orthopédiques », cela sonne mieux. Sans formation d'orthopédiste il a fait un stage chez Ledos à Paris et fabrique ici ces semelles en licence, un domaine de l'orthopédie technique d'un très bon apport financier. Mr. Egg est secondé par un ou deux collaborateurs qu'il a formé à son tour, Daniel et un certain Yvan Thuillard, un lausannois. Ces employés viennent souvent à la pause de notre côté, pour le café. C'est là que le contact entre Yvan et moi prend ses racines. Il est lausannois, après une enfance très malheureuse et difficile il est formé à Lausanne «sur le tas» par un certain M. Pluss orthopédiste/podologue déjà un peu âgé qui ne fabrique que des supports plantaires.

Yvan, très doué, a pris du grade. Pendant les absences de maladie de son patron il se charge aussi de la consultation des patients. Ayant un bon bagout il se fait apprécier des clients, si bien que maintenant ces derniers réclament M. Thuillard. Ce qui, à l'évidence empoisonne la situation quand le patron revient au travail et provoque le licenciement d'Yvan.

C'est pour cette raison qu'Yvan travaille aujourd'hui chez Pierre Egg et Robert Huguenin à Genève.

Il règne donc une bonne ambiance, à cause des couturières. Ces ateliers comprennent deux à trois dames : Renée, une «secundo», comme on dit, italienne de deuxième génération et aussi une apprentie très jeune et sympathique, Charlotte (nom d'emprunt).

Succursale et «saut» à Lausanne

Hier s'est passé une tragédie qui va changer notre vie. Mr. Vial, le gérant de la succursale de Lausanne, s'est noyé dans le lac Léman. Difficile à comprendre, car avant de faire son stage de podologie chez Ledos à Paris il fut un maître-nageur et moniteur professionnel ! Je ne l'ai connu que superficiellement, il est venu à Genève une ou deux fois lors de festivités.

L'habitude veut que nos patrons Egg et Huguenin aillent à tour de rôle deux fois par semaine dans leur succursale à la rue de la Paix 4, à Lausanne et maintenant avec ce deuil ils doivent assurer le travail toute la semaine. De manière urgente ils cherchent quelqu'un pour prendre le poste de Mr. Vial.

Personne ne pense à moi, alors, un peu culotté, comme avec l'adjudant à l'époque, je leur donne l'idée que je ferai peut-être l'affaire.

N'ayant pas fait le stage LEDOS à Paris je n'ai pas vraiment le profil, mais mon français a joliment envahi ma gorge et finalement ils acceptent de me donner ce poste. Sans être au bénéfice du titre de gérant il faut réorganiser rapidement cette nouvelle phase de ma vie, de notre vie.

Entre-temps Yvan Thuillard est également licencié chez Mr. Egg, car faisant les consultations, c'est de nouveau le même scénario, comme à son emploi précédent à Lausanne. N'étant pas formé par la maison parisienne LEDOS, il fait part aux clients de ses propres déductions et théories du métier et non de celles de l'entreprise. Son intention ferme était de travailler chez Egg et Huguenin et d'économiser de l'argent pour pouvoir rouler sa bosse et partir une année en Allemagne et ensuite une autre

aux Etats-Unis. Mais pris de court financièrement par ce licenciement, il décide de se mettre directement à son compte en ouvrant un cabinet à la place de la gare de Genève au 2ème étage. Son business marche rapidement et à merveille.

N'ayant ni formation ni diplômes il me propose un emploi chez lui en tant qu'employé pour que nous montions ensemble une boîte d'orthopédie. Nous discutons cette variante avec Ursula, mais la situation d'Yvan ne nous inspire pas assez confiance et nous décidons donc de partir à Lausanne pour que je reprenne la succursale d'Egg et Huguenin.

Ursula est d'accord de quitter son emploi au Gazouillis et à Lausanne nous trouvons un appartement à côté de l'aéroport civil avec sa longue piste engazonnée. Nos biens matériels sont «limite» et tous les jours je prends deux grosses valises dans le train et dépose leur contenu dans notre nouvelle chambre à coucher à la Blécherette. Mais le chemin jusqu'à ce nouvel appartement est long, car le bus va seulement jusqu'au stand de tir, où l'on trouve aussi le premier magasin d'alimentation dans cette périphérie lausannoise.

Enfin à Lausanne nous occupons pour la première fois un vrai appartement. Il se situe au premier étage et dispose d'un petit balcon où nous comptons planter des fleurs et des légumes. Mais d'abord je fabrique pour Ursula un sac en tissu sur mesures avec un cadre métallique et deux roulettes, pour faire ses commissions.

Au travail ça va bien. Je fais surtout de la podologie. Avec l'accord de Mr. Egg j'augmente le prix global d'une paire de supports orthopédiques sur mesures selon LEDOS de 45.- à 48.- Frs. et je m'implique très sérieusement dans ce travail. Pour la grande orthopédie (prothèses, orthèses, corsets etc.) je prends tous les rendez-vous le mercredi quand le patron, Mr. Huguenin vient à la succursale. C'est aussi à ces occasions que nous allons ensemble voir des patients dans les hôpitaux du canton de Vaud. Pour moi Mr. Huguenin fait figure de mentor, car j'ai énormément de choses à apprendre.

Les patrons ont déplacé à Lausanne la couturière Renée, qui confectionne les corsets dans un petit atelier crée pour elle. Elle est appelée à me servir lors des consultations des patients et nous nous entendons très bien.

Ce jour-là, je reçois vers 14.30 h un patient qui parle français, mais avec un fort accent anglais. Ce Monsieur m'est adressé pour un déséquilibre plantaire, une éversion en valgus du médio tarse qui provoque une action malsaine sur son genou – un cas courant – qui peut être amélioré par le port d'une semelle orthopédique. Comme d'habitude pendant la consultation, je commence par une empreinte à l'encre qui me servira à construire les supports. L'individu m'apparaît un peu mal dans sa peau, comme s'il était habitué à beaucoup plus de luxe dans cette intimité artificielle. Tout de même, ma démarche nécessite un contact proche avec le patient, malgré que le confort du cabinet soit très moyen.

Ce patient un peu étrange avec son regard lumineux bleu-clair a quelque chose de particulier. Comme d'habitude et pour compléter le dossier je lui demande à la fin son nom exact. Là il me regarde de travers et me dit après avoir avalé sec : «- Holden. Alors je lui demande encore : «- et votre prénom svp. Cette fois il me lance carrément un « - William... Merde. Etant concentré sur ses pieds et son genou je n'ai pas remarqué que j'ai à faire à l'acteur américain si célèbre : William Holden, une des plus grandes stars d'Hollywood. Il s'est fait un nom, entre beaucoup d'autres, avec le film, «Le pont de la rivière Kwai», en 1957 à Hollywood avec John Wayne, dont le succès est tel qu'il paraît qu'il a assuré ainsi ses revenus jusqu'à la fin de ses jours.



Et dire que le petit Fredi a ici dans son petit cabinet cet homme avec ses pieds et ses genoux qui ont fait trembler un moment la Paramount et toute l'Amérique. Des pieds et des genoux qui ont plu à X femmes (il en consommait beaucoup), dont Grace Kelly, Sofia Loren et Audrey Hepburn. Après-demain il reviendra pour un essai et je peux vous promettre que je vais m'en occuper avec un soin tout particulier. Drôle que Renée, ma chère couturière et réceptionniste, ne soit même pas impressionnée par ce patient tout de même un peu extraordinaire...

Ursula ayant quitté son emploi à Genève espère que ses diplômes soient cette fois reconnus dans le canton de Vaud. Mais c'est sans espoir. La pauvre ne peut pas entrer dans l'école publique d'un jardin d'enfants si elle n'a pas obtenu le diplôme vaudois.

Elle cherche donc une occupation. Je lui propose de créer une activité artistique en faisant des empreintes faciales sur les gens. Nous créons le «Studio Graber». Pour la technique de l'empreinte j'utilise l'expérience avec le plâtre de mon métier. Douée comme elle est je lui construis une

table etc. mais l'affaire ne prend pas, la technique est assez exigeante et nous ne disposons pas encore d'un réseau de connaissances suffisant pour nous faire une clientèle. En plus je me rends compte qu'Ursula possède un don artistique, mais elle est née pour travailler avec des enfants. Basta. Si bien qu'elle accepte un emploi d'éducatrice de confiance chez des gens de la haute société, les De Candolle qui habitent un bel appartement en face de la cathédrale de Lausanne.

Elle s'occupe avec bonheur dans ce nouveau travail. Avec son sens inné pour les enfants cela se passe à merveille.

Une petite révolution commence dans le domaine technique : les résines synthétiques arrivent. Cette nouvelle matière révolutionnaire s'appelle Polyester et peu avant mon départ de Genève nous avons fait quelques essais pour l'introduire éventuellement en technique prothétique. Cela m'intéresse au plus haut point et je bricole pour notre jardinet sur le balcon une boîte en carton que je stratifie ensuite avec du polyester. Encore, je ne réalise pas que c'est le départ pour un nouveau chapitre professionnel dans ma vie. En 1956, lors de mon apprentissage j'avais d'abord appris à faire des prothèses en cuir à mouler. Ensuite avec les Allemands, les amputés de guerre sont nombreux. On appelle cela «Krankengut» (matière de malades). Ils viennent avec la technique des emboîtements en bois de peuplier. Actuellement a commencé l'époque des plastiques, comme le polyester. Ensuite ce sera l'Araldite pour les amputés américains de la guerre du Vietnam, et plus tard, les thermoplastiques et les Silicones avec soft-socket.

Sans Musique la vie est une erreur (Eisenstein)

Nous sommes en 1957, cette année a lieu la rencontre des deux adolescents John Lennon et Paul McCartney. Ils forment le point de départ et la création du groupe des Beatles.

Après notre déménagement il ne reste plus rien de notre orchestre PA à Genève, mais moi, j'aime toujours le Jazz et maintenant, à Lausanne, je ne peux m'empêcher de ressortir ma trompette et une nouvelle Band

est née. Avec Claude Jaunin au trombone, Roger Secrétan à la clarinette, Max Stutzmann piano, Hubert Binggeli, banjo et Claude Micheler, drums nous réveillons «La Tour», vers le Comptoir lausannois, un ancien local de Jazz oublié et fermé depuis des années. Notre pianiste travaille comme accordeur chez Piano-Burger à la rue de la Paix, ruelle où je travaille aussi, et ils ont un grand stock de vieux pianos. Notre groupe finit par en louer un et nous l'installons dans le local. Nous répétons le mercredi et le samedi soir. Au concert-bal les spectateurs se retrouvent rapidement, dont une équipe de danseurs du Hot Club Lausanne, une clientèle fidèle. Ils aiment notre style et il arrive que nous adaptions nos morceaux et même notre répertoire à leurs goûts. A tour de rôle Ursula et Mme Jaunin tiennent la caisse à l'entrée. Nous observons, que si les spectateurs n'arrivent pas en début de soirée, le caveau de jazz est difficile à remplir. Les spectateurs viennent, jettent un coup d'œil sur la salle et si elle est vide, repartent.

Déjà à Genève, je me suis essayé pour rire de composer 4 morceaux dans le style All Star. Au caveau de la Tour ces mélodies font maintenant parties de notre répertoire et nous les jouons régulièrement. Le meilleur morceau se nomme comme par hasard «J play for You Ursula». Et puisque nous devons annoncer le répertoire de nos morceaux à la Suisa (Société suisse d'auteurs) pour les droits d'auteurs, j'inscris mes 4 morceaux au prochain relevé, si bien que je reçois de la Suisa 16.- Frs de droits d'auteur !!! – Qui l'aurait cru, moi compositeur ? J'aurais tout vu !!! Une telle chose fait-elle partie du ma génétique de naissance ou l'ai-je créé par moi-même ? Je suis de moins en moins sûr.

Carénages de course

Certains weekends nous rendons visite à notre famille de Zürich. A cette occasion je tombe sur un copain de mon ancien quartier, Werner Maltry, également copain occasionnel de mon frère Hans. On discute de nos chemins de vie et par hasard je lui parle de mon travail et de mon

enthousiasme pour cette nouvelle matière plastique, le polyester. Cela l'intéresse fortement.

Il a ouvert un magasin de motos et vend des «Gilera». Il voudrait équiper ses modèles de course d'un carénage. Pour l'instant ceux-ci sont fabriqués un à un en aluminium, un procédé très onéreux. Je n'ai aucune expérience, seul le feu sacré. Je remarque que peut-être je pourrais fabriquer ceux-ci en polyester. Evidemment il faudrait construire un moule pour être rentable en série. Werner, un gars un peu léger et enthousiaste me commande rapidement une dizaine de carénages. Fantastique, mais comment faire, car ce sont des grosses pièces. Il me donne un modèle pour que je puisse prendre une empreinte et fabriquer un moule. Je l'embarque directement dans ma «2 chevaux».

Le hasard me fait connaître un Monsieur assez aisé, qui possède à Mont-sur-Lausanne une vieille ferme, une espèce d'écurie prête à la démolition, située en pleine campagne et pas trop loin de notre appartement de la Blécherette, à Lausanne.

Ce Monsieur qui est le copain d'un copain, s'intéresse à mon projet et me dit qu'en attendant je peux utiliser les lieux à bien plaisir et gratuitement. De fil en aiguille j'arrange un peu les lieux et réinstalle l'électricité. Il est clair qu'en dehors de mon boulot d'orthopédiste je devrais souvent travailler le soir et la nuit si nécessaire et là il faut de la lumière. Je me documente donc sur la technique du polyester stratifié avec des fibres de verre. Pas facile d'appliquer d'abord la couche teintée, ensuite les fibres de verre, ensuite la résine et pour finir il faut démouler le tout sans abîmer le moule, ni la pièce qui mesure quand-même 1.20 m de long. D'échec en succès j'arrive à sortir des pièces magnifiques à la satisfaction de mon client Werner Maltry.

Il ne faut pas le nier, mais sans m'en apercevoir, je fais un boulot de précurseur. Une fois livré les dix pièces, Maltry me commande encore 2 x 10 carénages. Progressivement naît une bonne expérience technique et je commence à savoir de quoi on parle dans le monde de la résine synthétique.

Sauf que, Maltry a de la peine à me payer. Je n'ai pas le sens du commerce et nous n'avons pas conclu les affaires administratives correctement. Ce business, venant de nulle part, est né progressivement. En difficulté financière et au lieu de me payer la dernière tranche et le solde de ma facture, il m'offre un vélomoteur tout neuf d'une marque respectable. Je n'ai pas le choix et je l'accepte; de toute manière ce gros boulot que j'ai fourni durant tous ces mois passés va surtout me profiter pour mon expérience. Pas de chance, car ce vélomoteur de prix me sera volé à l'état neuf dans notre garage.

Nous sommes en 1960 et entre-temps Ursula et moi passons le permis de conduire. Maintenant nous possédons une voiture. L'examen de conduite est pour moi une plaisanterie car l'expert me fait juste faire quelques mètres et me dit ensuite que c'est bon car il a encore beaucoup d'élèves à examiner. Pour Ursula c'est plus dur et elle «plante» au-dessus de la rue de la Paix à la montée au milieu de la rue, mais elle affiche des nerfs solides pour continuer et... passe. J'ai pu acheter une vieille « 2 chevaux jardinière » à un copain mécanicien de chez Alfa-Roméo. Il a monté sur cette «2 chevaux» des cylindres Alfa-Romeo, ce qui donne de la force à la montée, mais pas plus de vitesse. Je pense naïvement que c'est une super occasion mais je ne peux pas savoir qu'évidemment, les cardans ne supportent pas cette trop forte charge est c'est bientôt la fin de la jardinière. Dommage car j'ai imaginé et construit tout un aménagement pour y dormir, table-armoire, compensation de niveau pour un lit double qui nous aurait permis de l'utiliser pour le camping.

Bientôt nous serons donc obligés d'acheter une vieille « 2 chevaux » rouge et ce sera le bonheur, bien qu'il faille lever les vitres avant avec les mains et qu'elle nous pose des problèmes mécaniques lors de nos déplacements fréquents pour des weekends dans notre famille à Zurich.

Histoire de corsets

Après une année, mon patron m'annonce que Charlie (nom fictif), qui a fini son apprentissage de corsetière, arrivera de Genève. J'apprends aussi que Mr. Huguenin et Charlie ont tissé une relation amoureuse et que le sol genevois est devenu trop chaud pour elle car Mme Huguenin avec ses deux filles n'accepte pas la situation. D'avoir pris Charlie à Lausanne est une solution élégante pour Mr. Huguenin et, chose magnifique il en sortira plus tard un mariage avec deux fils, qui tiendra jusqu'à leur grand âge.

Sauf que cela posera maintenant un petit problème de hiérarchie, car elle est mon assistante durant toute la semaine jusqu'au moment où son Robert arrive, et là, c'est moi qui deviens son assistant, le patron n'étant plus tout à fait neutre. Pourtant nos relations restent bonnes, par exemple aujourd'hui Ursula fait le dîner à la Blécherette pour 4, Robert et Charlie sont invités chez nous pour manger un «morceau».

Nous découvrons un nouveau petit problème à table : Etant abstinents, nous ne buvons pas d'alcool et constatons qu'avec nos invités nous sommes «à côté de la plaque» en Suisse romande, où un petit verre de vin fait partie des coutumes du repas. Alors, bien intentionnés de nous intégrer, nous levons le pied sur cette discipline et devenons un peu plus romand et un peu moins abstinents.

Mon ami Yves

Hier j'ai rencontré par hasard Yvan Thuillard. L'idée d'une association ne l'a pas quitté. Il revient à la charge et veut toujours m'engager, cela fait maintenant 3 ans que je travaille à Lausanne. Yvan semble s'être solidement établi dans ses affaires et dans ses locaux vers la gare de Genève.

Il m'offre un salaire «honnête» et me propose pour la deuxième fois de venir collaborer avec lui pour créer à Genève un service d'orthopédie technique. Tous les deux nous avons 25 ans et bien que l'entreprise soit à son nom, il veut tenir compte de mon diplôme fédéral, faire un apprentissage de 4 ans. Pour la bonne forme, Jacqueline son épouse,

Secrétaire de direction très qualifiée, devra nous établir un contrat de prohibition de concurrence, ce qui me semble correct, car je serais appelé à traiter également avec les médecins.

J'en conviens avec Ursula et pensons que ce serait une bonne occasion de faire le saut. En même temps cela solutionnerait la situation avec Charlie en bonne harmonie.

Je donne mon congé chez Egg et Huguenin et deviens sous la houlette d'Yvan, un (petit) concurrent et en même temps avec Ursula de nouveaux citoyens genevois.

Pour le travail chez Yvan tout est à créer, ce qui m'enchant. D'abord il s'agit de transformer son cabinet situé vers la gare. Jour et nuit nous érigons une paroi de séparation en panneaux délicats qui doivent donner du style à l'ensemble, mais nous nous rendons vite compte qu'il n'y aura jamais assez de place.

Nos relations humaines sont originales. Lui patron, mais dépendant de moi, spécialiste. Lui très orienté vers le succès commercial, moi naïf, satisfait d'un bon résultat technique avec les patients. Yvan et moi ne discutons peut-être pas assez de cette relation, mentalement, je n'ose pas faire de projets, on verra bien comment cela finira.

A Genève nous pouvons de nouveau louer un appartement chez M. et Mme. Noguès, là où en tant que célibataire j'étais en chambre. C'est un petit appartement d'une pièce avec une cuisine et une toilette. Nous arrivons même à coincer le piano dans un coin. C'est une solution provisoire car c'est vraiment minuscule. Nous n'avons pas de grosses exigences. Ursula commence à fabriquer des poupées de décoration. Elle est très douée et crée un style particulier, avec des grosses poitrines en Polyester. Je lui fabrique des moules et coule ensuite en séries les squelettes et avec ces structures elle fait de la série «individuelle». Elle a du succès et peut fournir 50 pièces au Grand Passage.

Démarrage au quart de tour

Yvan a établi des contacts avec le service d'ergothérapie du nouvel hôpital Beau-Séjour. Cette spécialité est née très récemment pour les traitements post-opératoires, post-traumatiques ou gériatriques, un peu parallèles à la physiothérapie qui, elle aussi, est naissante. Au début ce sont surtout des filles de bonne famille qui se spécialisent dans ce domaine mais maintenant ce métier s'est démocratisé.

Ce matin de bonne heure Yvan et moi avons rendez-vous avec Mlle Cornelia Hamburger, responsable de l'Ergothérapie à l'hôpital Beau-Séjour. Cette demoiselle, St. Galloise dans l'âme, est fluette, passionnée et très énergique. Nous nous présentons afin d'offrir nos compétences et nos services, en espérant trouver une clientèle pour notre atelier naissant. Mais Yvan me semble un peu bizarre. Nous sommes reçus avec chaleur, Yvan, très pâle ne dit presque rien. Alors c'est moi qui dois mener la discussion bien qu'Yvan ait un meilleur bagout. Mlle Hamburger me parle en suisse-allemand, bien qu'elle remarque qu'Yvan ne comprend pas un mot. Ça m'énerve, mais je fais semblant de rien.

Tout à coup Yvan explose, tout pâle il cherche furieusement les toilettes et disparaît en courant pour ne plus revenir pendant un puissant moment. Apparemment il a trop bu hier soir et fait maintenant un malaise en vomissant ses entrailles. Pour nous profiler commercialement, on aurait pu faire mieux.

Bon. Je cherche à sauver la situation et arrive effectivement à enthousiasmer Mlle. Hamburger, qui par la suite, va bizarrement me porter une grande vénération, elle deviendra une amie, ce qui fait mousser Ursula. Elle est la fille d'un transporteur St. Gallois qu'elle adore de manière presque pathologique. Aussi veut-elle absolument me présenter au Professeur Taillard, le patron de la chirurgie orthopédique ainsi qu'aux autres médecins. Une grande chance. Nous avons gagné leur confiance et pourrons prouver nos capacités. Un bon départ pour notre entreprise qui aura besoin d'une clientèle et de patients à appareiller.

Pour que je puisse faire connaissance, Yvan a déjà quelques adresses de deux ou trois médecins qui sont intéressés par ma spécialité pour leurs patients.

A Cornavin la disposition des locaux est peu satisfaisante pour les prothèses et orthèses, mais la situation ne dure pas longtemps. Bientôt nous quittons Cornavin et nous entrons au deuxième étage d'un immeuble, au 5, avenue du Mail à Plainpalais. Les locaux sont situés juste au-dessus du bistrot de «Picoche» qui, après un grand succès en tant que comédien et acteur radiophonique (énigmes et aventures) a ouvert ce restaurant.

Pour l'installation de l'atelier orthopédique une assez grande pièce est prévue. Je commence par monter un établi confortable avec quelques machines encore un peu rudimentaires et nous installons un four tout neuf pour les thermoplastiques. Tout va bien, nous commençons à atteindre un bon niveau professionnel.

Ayant quitté Lausanne, nous devons malheureusement dissoudre notre orchestre de Jazz y compris les soirées dansantes au Club de la Tour. Ursula et moi, prenons en charge le contrat de location du piano qui dure encore une année. Nous transportons ce lourd instrument dans le minibus avec de gros efforts et Ursula n'arrêtera pas d'en jouer de Lausanne à Genève. Heureusement qu'il n'y a pas trop de virages. Nous sommes en 1964, l'année de l'Exposition nationale et il paraît qu'une autoroute va relier les deux villes. On verra ce qu'on verra...

Le miracle SKI-BOAT

Une nouvelle aventure commence. Je me pose à nouveau cette question : est-ce le destin ou ma perspicacité innée qui est à la base de cette idée saugrenue ?

Pendant ma période lausannoise j'ai connu le frère d'Ursula, Otto, un type extraordinaire et fondamentalement gentil, tout d'abord dans l'enseignement puis un temps pilote militaire, il est maintenant co-pilote chez Swissair, intégré dans la «chasse» de l'Armée suisse où il dirige une patrouille de Venom dérivé du Vampire. Lors d'une visite à Zürich nous

parlons entre autres de sport d'hiver et je ne sais pas pourquoi, de luges. Otto est marié et habite à Rikon. Là il a enseigné et compte parmi ses relations le patron d'une usine d'appareils ménagers très innovatrice, Herr KUHN. Il le connaît bien et me raconte que cette usine fabrique outre les batteries de cuisine, des luges rondes en forme de couvercle renversé et que c'est assez drôle de descendre les pentes enneigées avec ces engins, sauf que l'on tourne en rond sans pouvoir se diriger d'aucune manière.

Je n'ai jamais compris pourquoi, mais, illuminé comme je suis, l'idée me vient sur le champ de faire quelque chose de plus efficace et je commence à dessiner, ensuite à bricoler une luge profilée en carton selon les lois mécaniques du ski. Je cherche à définir ce qui donne cette poussée latérale aussitôt que le profil est incliné en provoquant un virage qui donne un contrôle sur l'intensité de l'effet. Certainement d'autres ont déjà pensé à ça, mais si cela amenait à quelque chose de concluant ce pourrait peut-être devenir concurrentiel au ski, car cet outil ancestral des chasseurs et des montagnards est en train de devenir une mode avec un avenir commercial énorme. Le ski ? Si l'on pouvait faire plus simple et plus rationnel, sans tout cet équipement supplémentaire créé par le commerce.

Progressivement, possédé par cette idée je ne pense pas plus loin et je fais d'abord des essais sur du velours, en modifiant X fois les données sur de minuscules modèles en carton, jusqu'à ce que j'en comprenne les lois fonctionnelles et le pourquoi et le comment des choses. Il faut une surface portante bombée et latéralement une surface inclinée, mais plate. Lors de l'inclinaison une poussée se développe et c'est la face droite qui commence à porter. Des ailerons peuvent encore augmenter cet effet, ce qui permet de contrôler l'engin sans mettre les pieds sur la piste.

Finalement je m'aventure à fabriquer un modèle grandeur 1:1 en bois, mais cette matière n'est pas très indiquée pour un prototype. Tout de même je peux faire des tests en glissant pour de vrai sur la neige. Dans mon atelier de polyester de carénages de motos au Mont

s/Lausanne, j'élabore un premier moule pour couler un modèle d'étude en Araldite. Cette nouvelle résine remplace le polyester pour la fabrication de prothèses. L'Araldite est plus noble, bien plus cher, mais plus résistante et une fois la polymérisation terminée, mieux tolérée par la peau.

L'hiver je teste ce prototype dans la neige, l'été sur des glaciers dans la neige éternelle à 2'500 m. au-dessus de Verbier. Ça promet pas mal en sensations. On est assis sur un siège un peu amorti, les pieds dans la luge et par pure inclinaison du corps, la luge réagit et entame un virage exactement comme le ski, sauf que le pilote est assis, donc plus près du sol.

En ce moment, je suis trop occupé par le changement de ma situation professionnelle ainsi que par mon déménagement à Genève, ce qui fait que pas mal de temps passe.

A l'avenue du Mail ça marche bien. Yvan me laisse faire, ne s'intéressant pas spécialement aux côtés techniques de mon métier, bien qu'il le doive vu qu'il est en statut d'apprentissage. Par contre il préfère le travail sur le patient et cela se révèle souvent très utile. Malheureusement dans son enfance le manque de chance l'a marqué, car avec son intelligence il aurait pu devenir un très bon médecin. Pour la réception des patients nous avons une jeune dame un peu légère, une petite Française fraîchement mariée à un autre Français qui est au contraire très sérieux, Henry Nappey un ex»parigot». Lors d'un apéritif dans le cadre de l'entreprise je fais sa connaissance. Il parle bien, accent marqué, il me semble très convaincant. Encore très jeune il est vendeur à la «Boutique danoise», un magasin de meubles réputé de Genève, et je remarque qu'il a la faculté de prendre les gens très au sérieux. Il me semble aussi avoir la fibre commerciale, chose qui me manque totalement. Comme s'il le faisait exprès il affiche, malgré sa jeunesse de grosses lunettes ce qui booste son apparence de manager. On discute de tout et de rien et par hasard je lui raconte un peu la saga avec ma luge. Du coup, il croche sur l'idée et l'affaire entame un méchant et nouveau tournant.

On se voit, je lui explique l'idée, je lui montre les différents modèles etc. Il est enthousiasmé à mort et arrive à me convaincre du sérieux promotionnel de cette invention, bien que je sois évidemment déjà acquis à

l'idée. Quoi faire ? Lui et moi sommes incapables d'investir les fonds nécessaires. Les essais ont déjà pas mal chargé mon budget. Heureusement Ursula me soutient, l'idée lui plaît aussi, en plus son frère Otto joue un rôle fondamental dans cette histoire. Car c'est lui, (Ötti) que je vois justement ce weekend dans notre famille à Zürich. Il prend des nouvelles, se souvient de mon idée de luge et il est enflammé lui aussi. Il pense qu'il faudrait faire breveter l'affaire car ce serait dommage que quelqu'un me vole l'idée de ce «Schalenschlitten» (luge en coque).

Mais comment faire ? Pas d'argent ! Un véritable brevet coûte une fortune, car il faut un juriste spécialisé qui fait des recherches sur l'originalité et l'exclusivité de l'idée avant de penser à un quelconque brevet. Mais Ötti plaisante et me raconte en rigolant que s'il avait connu la fortune de sa femme Marianne, petite-fille d'un Conseiller fédéral, il n'aurait peut-être jamais osé la demander en mariage ! Bref, il me propose spontanément de financer mon brevet et de prendre en main la protection de ce brevet.



Forcément je ne peux qu'être d'accord et je reprends mes essais, fabrique d'autres modèles, les teste dans la neige etc. Henry jubile, car il flaire l'affaire.

Le verdict arrive bientôt. Le meilleur avocat spécialisé en brevets de la «Bahnhofstrasse» de Zürich certifiant que l'idée n'existe nulle part au monde nous informe que le brevet coûterait environs 10'000 Frs. Une fortune qui me fait tomber des nues.

Ötti m'encourage de continuer, en m'assurant qu'il pouvait financer ce brevet à fond perdu. Si l'affaire produit un bénéfice, tant mieux, je pourrai lui rendre l'enjeu, sinon je ne lui devrais rien. Henry, en apprenant

l'évolution des choses crie «Hourra» et on décide de continuer, lui sur le plan gestionnaire et moi sur le plan technique. Nous avançons sans prendre la précaution de conclure un contrat entre nous, tout est basé sur la confiance tous azimuts pour une fabrication en série par injection, un moule coûterait 60'000 Frs !

Pour envisager une fabrication rationnelle nous faisons la connaissance de Mr. Stämpfli, un homme aussi déterminé que nous et prêt à des concessions irrationnelles. Il possède un chantier naval à Grandson et dispose déjà d'une certaine expérience avec cette nouvelle matière Polyester qu'il utilise pour la fabrication et surtout la réparation des coques de bateaux.

Il est jeune et un peu «foireur». Nous vivons avec lui et Henry, de bons moments lors d'une exposition navale et passons une fête mémorable pendant toute une nuit ... Mr. Stämpfli, maintenant Antoine pour Henry, veut nous fabriquer une vingtaine d'exemplaires en résine synthétique Polyester «à l'essai» (c'est-à-dire à l'œil). Car pour des petites séries cette matière est d'un prix supportable. J'ai maintenant une certaine expérience dans le domaine mais j'aurai préféré une fabrication en Araldite. Comme c'est M. Stämpfli qui finance, c'est lui qui tient le couteau par le manche.

Tout cela donne lieu à de nombreux déplacements avec ma voiture 2 chevaux. Toujours après le travail je rejoins ce chantier à Grandson, afin de mettre la fabrication dans les voies, ce qui me semble indispensable. Mais en confiant le projet dans les mains de Mr. Stämpfli je perds un peu la maîtrise sur l'exécution technique ainsi que sur des détails qui me semblent importants, comme par exemple les nervures métalliques du profil qui font partie intégrante de mes prototypes. Ce sont elles qui tiennent l'adhérence de cette luge dans les virages et qui résistent au dérapage sur la neige dure ou sur de la glace. Cependant l'engin trouve ici une meilleure esthétique et paraît plus professionnel.

Le succès est en vue ! A la demande de l'avocat nous décidons de nommer enfin «la bête». Ce sera «SKI-BOAT» et c'est à Interlaken que nous participons à une exposition de revendeurs en articles de sport avec notre première série de modèles encore améliorables. Ces trois

jours de stand, autant qu'ils nous gonflent avec les connaissances et les relations, autant qu'ils nous mettent financièrement à plat. Mais l'idée plaît : Le SKI-BOAT apparaît dans la presse, il figure en première page de plusieurs journaux à la mode, par exemple l'Illustré, en page de couverture et sur plein d'autres.

Nos copains sont enthousiastes et participent à l'organisation d'un championnat suisse en deux manches, un à la Vue des Alpes et le deuxième à Verbier (aux Rouges), car l'engin, à l'exemple du ski se comporte bien sur les téléskis et sur les pistes, avec le gros avantage que l'équipement peut être très sobre au contraire de l'équipement pour le ski.

La composition du siège est importante et je réalise et teste diverses solutions. Un copain «fait» (descend) avec le SKI-BOAT la vallée blanche, ce qui n'est pas de première facilité et cela renforce ma conviction qu'il faut un amortissement correct pour ménager le dos.

Jelmoli à Zürich nous commande une première série. Nous sommes sûrs que nous pouvons éviter le rôle du grossiste, ce qui serait avantageux pour obtenir un prix populaire. Nous comprenons seulement plus tard que ceci est une illusion, les lois commerciales du marché étant plus fortes que nous.

La grande question devient toujours plus importante : comment financer une fabrication en grande série pour alimenter le marché apparemment existant. Les 60'000.- Frs pour un moule à injection sont aussi essentiels qu'introuvables. Nous ne sommes pas assez «gonflés» pour intéresser des gros financiers.

Après de longs efforts nous trouvons une entreprise en France à Voiron dans l'Isère (Mr. Blanc) qui nous propose de fabriquer une certaine quantité de pièces, aussi en polyester. Pendant des mois Henry et moi descendons deux soirs par semaine dans ce village dans le Rhône-Alpes, loin de Genève. Ceci, après notre travail quotidien avec retour au foyer vers 01 ou 02.00h du matin pour reprendre le travail à 07.00h chez Thuillard ou à la Boutique Danoise. Heureusement nous avons une santé de fer car nous comptons beaucoup sur notre bon physique.

Cette expérience n'aboutissant pas sérieusement, nous trouvons enfin une entreprise italienne avec laquelle nous entrons en affaires et qui nous fabrique et vend 10'000 pièces. «Made in Switzerland.» Un montant de 1.00 Frs par pièce pour le brevet nous revient.

Mais la bienfaisance du SKI-BOAT souffre, car comme chez Stämpfli, les solutions sont orientées vers l'économie, le produit n'est pas ce qu'il devrait être pour fonctionner de manière parfaite. Par exemple les nervures métalliques ne sont pas intégrées et la résistance à la torsion qui est d'importance n'est pas optimale pour le bon fonctionnement du ski-Boat. Elle aurait dû être comme je l'ai établi par mes mille essais.

Nous encaissons cependant les 10'000.- Frs et je peux rembourser mon beau-frère Ötti.

L'aventure a duré environs 3 ans. Autant Henry que moi avons donné le maximum de notre énergie, nous n'avons rien gagné matériellement, mais nous avons appris mille choses dans ce monde rude qu'est le commerce...

Barack Obama va dire un jour : « Je n'ai jamais perdu. Où j'ai gagné, où j'ai appris quelque chose »

Une entreprise de plus ?

Yvan et Jacqueline sont devenus nos amis, elle l'appelle tendrement «Tutu» et il arrive que nous allions skier ensemble ou passer du temps à la montagne dans un chalet. Il leur revient une grande part de notre intégration romande, assez différente du modèle que nous avons reçu pendant notre jeunesse en Suisse allemande. Certaines fêtes passées ensemble nous permettent à nous aussi, d'élargir notre réseau de copains et de connaissances.

Déjà plus de 4 années que dure notre relation de travail. Pendant ce temps nous avons ouvert un véritable atelier avec 2 grandes pièces dans un demi-sous-sol au boulevard de la Cluse. La fabrication et la modification des prothèses est plus facile, car ici nous avons de la place pour installer les machines nécessaires. A vrai dire je manque toujours un tantinet de

maturité, j'aurais dû d'abord évoluer un peu plus dans d'autres entreprises en Suisse ou à l'étranger pour élargir mes connaissances professionnelles, avant d'être livré à moi-même, seul. Par contre je cherche toujours à me perfectionner à travers des revues spécialisées allemandes et je participe maintes fois à des cours à la Bundesfachschule für Orthopädie (école fédérale allemande d'orthopédie) à Francfort. Aussi j'essaie d'apprendre de mes échecs, dans tous les domaines. La fédération suisse des techniciens orthopédistes (organisation patronale) est dans ses premiers balbutiements et nous suivons parfois des cours organisés par celle-ci. Plus tard je ferai partie pendant 4 ans du Comité central avec ses réunions au Balgrist à Zurich. Paradoxalement, Mr. Baumgartner chef du département de la technique orthopédique est moi-même faisons tous les 2 parties de ce Comité. Il a été l'expert qui m'a fait passer mon examen de fin d'apprentissage et qui m'a attribué mon brevet fédéral. Maintenant nous sommes au même niveau et devenus des «potes».

Très rapidement Ursula et moi quittons le logement provisoire chez les Nogues et nous trouvons un grand appartement en construction dans un des tout premiers immeubles de la Cité Satellite à Meyrin où sont envisagés encore d'autres bâtiments pour environ 12.000 habitants. Pour le moment autour de nos trois immeubles tout neufs nous voyons que des champs de culture agricole et un chantier pour de nouveaux bâtiments.

Ursula éclate d'énergie, elle ne peut pas vivre sans enfant. Malgré nos gros efforts la nature ne veut pas nous gratifier d'une descendance (nous rêvons de 3-4 enfants) et puisque c'est comme ça nous décidons de diviser notre grand appartement en deux et de créer dans une des moitié un jardin d'enfants, (chose qui manque dans ce nouveau quartier qui vit encore sans structure sociale élémentaire.)

Dès le début cette garderie marche du tonnerre et Ursula touche à ses limites. Elle a une clientèle fournie, des petit bouts de choux, qui tout compte fait, parlent simultanément jusqu'à 22 langues, beaucoup de leurs parents travaillent au CERN. Un hasard nous donne l'idée d'engager une jeune fille au pair, ce qui nous oblige à parler français aussi en privé, car cette jeune fille vient comme beaucoup d'autres de Suisse alémanique pour s'initier pendant une année dans la langue de Rousseau.

Une super occasion pour une jeune fille de 15 ans de ne pas seulement travailler dans un ménage et passer l'aspirateur, mais d'évoluer aussi avec des enfants. Ursula entretient avec Ruth Werren un contact qui relèvera plus d'une amitié que d'une relation patronne-employée.

Ce jardin d'enfants nous donne beaucoup de satisfactions, bien qu'Ursula soit très absorbée par cette tâche. Je l'assiste dans la limite de mes possibilités, par exemple je lui construis des meubles sur mesures à la taille «Jardin d'enfants». Cette période dure 5 années pendant lesquels nous voyons naître la cité de Meyrin-Satellite. Un tas de structures sont en formation, j'assiste et participe par exemple à la création d'une société de gymnastique.

Ursula, malgré qu'elle ait fait beaucoup d'études, doit encore apprendre plein de choses, ou aussi par exemple ce qu'il ne faut pas faire ou dire. Une dame italienne vient avec son petit Fabio et explique à la maîtresse toutes les peines et problèmes qu'elle a avec son fiston. Un autre jour Ursula fait allusion de ces mêmes problèmes à la maman, et tac...la mère se fâche et ne peut pas admettre ces faiblesses chez son enfant.

Parallèlement, ce jardin d'enfants nous procure de nombreux contacts avec les parents des enfants et pour quelques-uns évoluent vers de vraies amitiés. Par exemple les Hesener Suisses allemands, le mari est un inventeur avec lequel nous partageons un voisinage intellectuel et très riche, les Rhyner, aussi des Suisses allemands de Bernex, des gens admirables avec leurs trois enfants, auxquels ils donnent une éducation très stricte. Nous commençons à nous inviter régulièrement et finissons par nous tutoyer. Eva est une cuisinière de grande classe et entretient un jardin modèle. Son mari, directeur aux Charmilles possède un piano mécanique très ancien, il sait aussi en jouer brillamment. Les Sissener nous font cadeau d'un jeune chiot, un Collie-berger, qui se développe magnifiquement et devient un chien élégant, brillant et tout noir. Juliano Bianchini technicien au CERN ainsi que son épouse sont des communistes convaincus, ils nous amènent leurs 2 enfants Marco et sa sœur. Avec leur énergie débordante ils nous entraînent à deux reprises avec leur groupe d'amis chez un vigneron anarchiste, en France dans le Juliéna. Là nous travaillons aux vendanges et passons des nuits folles dans une cave mystique. Sur le

plafond sont gravés plein de noms, et si on est dans un état où il faut nous porter pour sortir de la cave, notre nom va figurer à côté des autres. Un jour les Bianchini nous quittent pour aller assister Fidel Castro, leur Dieu à Cuba, où ils s'établissent définitivement avec leur progéniture.

Des frimeurs ?

En été 1965 Yvan, mon patron, me demande si je ne voudrai pas construire une maison. Je me dis : «- il est devenu fou. Car bien que j'aie un petit salaire, que nous vivons modestement et que le jardin d'enfant de mon épouse tourne bien, nous n'avons que 4'000.- Frs sur notre compte en banque. Pas mal, mais pas suffisant pour construire une maison ! Yvan insiste : «- vous n'avez pas besoin de payer le terrain, c'est un droit de superficie alloué par une commune. Je lui demande : «- un droit de superficie est-ce que c'est quelque chose à manger ? Je veux tout de même savoir où cela se trouve. «- A Gingins ! Il paraît que c'est en Europe. Pour visiter l'endroit, nous partons avec Yvan dans sa voiture de course et prenons l'autoroute du Léman. Créée tout récemment elle est encore peu fréquentée. Les seules voitures que nous dépassons sont de grosses américaines avec des plaques étrangères, toujours occupées par deux personnes à casquettes et parfois groupées par deux ou trois. Elles «rampent» à 80 km/h. L'autoroute du Léman est la première en Suisse, une aubaine car pour le moment elle est exempte de voiture. Pas encore de limitation de vitesse, le parcours supporte aisément 180-200 km/h. Par conséquent, c'est le moteur qui décide de la vitesse maximale.

Incrédule, en 16 minutes nous sommes arrivés de Plainpalais Genève, dans un village vaudois agricole de 480 habitants. Nous trouvons le coin de forêt au-dessus du village, où Yvan a déjà signé un contrat de 30 ans avec la commune pour bâtir une maison. Il m'explique qu'il dispose de 3 ans pour construire et il va la faire lui-même. Environs 30 terrains sont encore à disposition. Pour le terrain il paye une location annuelle par m². Il pense proposer à son vieil oncle Charlie qui est maçon de devenir patron pour qu'il puisse encore avant sa retraite l'aider à construire sa maison au milieu des grands pins. Il me le répète : «- nous pouvons construire la maison nous-mêmes. Ça fait tout de même envie, non ? Faudrait cependant retrouver les manches !

Longue période de réflexion avec Ursula. Veux-tu quitter la ville pour la campagne ? Elle est tout de suite enthousiaste et nous prenons rendez-vous avec le secrétaire communal de Gingins, le vieux et gentil M. Humbert (appelé «le long Alfred»), qui nous apprend en premier qu'il faut passer chez le notaire. Nous convenons tout de suite d'une date pour le jeudi suivant à 09.00h, au cabinet du notaire Alfred Michaud à Nyon. Le syndic Edmond Chabloz doit être présent pour la signature des documents. En attendant il va préparer les papiers du contrat.

Nous sommes parmi les premiers intéressés pour le lot de ces 30 terrains et nous choisissons le coin derrière les Thuillard, une parcelle de 1000 m2 en légère pente sud côté Léman, elle est en bordure de forêt couverte de gros pins, et traversée à sa limite par un petit ruisseau.

Ce soir Ursula et moi, nous sommes revenus à Gingins pour visiter ce terrain. C'est un endroit calme, divin. La vue sur le lac et le Mont Blanc est majestueuse. Il paraît qu'il y aura un chemin goudronné depuis la route de la Dôle mais là je dois traverser tout le champ de pâturage à pied. Sur place je découvre de vieux barbelés qui témoignent du passage des vaches qui pâturent jusque dans la forêt. Avec une grosse craie je marque les arbres qu'il faudra abattre pour construire notre maison et dégager la vue devant celle-ci.

Ce matin chez le notaire Alfred Michaud il y a comme un problème. L'ingénieur forestier a paraît-il passé et a vu mes marques sur les arbres. Il n'accepte en aucune manière l'abattage de tous ces magnifiques pins (il faut l'admettre). Pour cela il formule une opposition totale.

Pourtant c'est la commune qui a démarqué la parcelle et je ne vois pas comment planter une maison au-dessus des pins, aussi beau qu'ils soient.

Nous sommes gênés (enniôlés, comme on dit dans le canton de Vaud). Le Syndic et le long Alfred, avec le notaire sont bredouilles, car nous ne signons pas dans ces conditions, on les a dérangés pour rien. On ne sait plus quoi faire, d'autant plus que nous avons commencé à projeter «cte choose».

Avec 4'000.- Frs d'économies, en nous serrant bien la ceinture (plus jamais de cinéma, sortie, ni de restaurant) et grâce au jardin d'enfants d'Ursula, nous pouvons économiser 1'000.- Frs de plus par mois. Donc pour payer un architecte ce n'est de loin pas assez. Pourquoi n'ai-je pas marié une femme riche !

Là, me vient une idée lumineuse : je me souviens tout à coup que lorsqu'à mes 20 ans je mangeais à la maison de la jeunesse à Genève, j'ai fréquenté un copain de mon âge qui s'appelait Hans Hauser. Celui-ci est resté «Suisse Toto» parce qu'il ne supportait pas l'esprit latin. Réflexion faite, nous pourrions peut-être lui demander ce qu'il en pense.

Nous avons projeté, et même dessiné notre maison de rêve mais évidemment il faut encore la griffe d'un architecte pour que l'affaire devienne constructible.

Avec beaucoup de chance je retrouve ce Hans et, même flatté, il est d'accord de nous faire ça à un prix qui correspond à notre situation financière. L'affaire l'excite, car il est dessinateur-architecte dans un bureau à Zurich où il peut œuvrer de manière indépendante. Avec tous ces diplômes et sa compétence il peut construire un gratte-ciel s'il le veut. Or, dans le canton de Vaud il n'a même pas le droit de construire un chalet. En Suisse on appelle cela «Kantönligeist» (lois cantonales).

Ce n'est pas grave, Hans a de superbes idées et ce sera notre homme. Pour les formalités nous trouvons une doublure, ici à Nyon, un architecte de deuxième rang, du même nom que le nôtre, et il nous signe les plans contre monnaie trébuchante.

Entre-temps, à la Commune la situation s'est aussi décantée et ils se sont mis d'accord pour les croix sur les pins. Nous allons faire une deuxième visite avec le Syndic et le « long Alfred » et cette fois ça colle, nous obtenons le contrat du droit de superficie avec permis d'abattre les arbres indispensables. Il faut juste encore le permis de construire. Pour l'obtenir, cela coince aussi. Hans, notre jeune architecte avec ses concepts modernes n'a pas prévu d'avant-toit et cela jure cruellement. Car, dans le règlement

de cette « zone chalets », ainsi voulu par la commune, la bâtisse doit avoir un avant-toit. «- N'avez-vous même pas compris ça ?

Le deuxième projet passe enfin la rampe et nous pouvons démarrer la construction. A Meyrin nous trouvons vite une dame intéressée de reprendre le jardin d'enfants, sauf que rapidement, mais trop tard, nous devons constater avec amertume qu'elle était intéressée surtout par l'appartement et que quelques mois plus tard il n'y aura plus de jardin d'enfants. C'est la fin de notre époque genevoise et du jardin d'enfants créé avec tant d'amour par Ursula, et aussi celle de Meyrin-Satellite.

Nous, bâtisseurs !

Sans connaissance aucune dans le bâtiment, juste avec du bon sens, nous voulons construire une maison ?

Comme il nous faudra tout de même un peu plus de pognon que pour celui où nous vivons encore, je prends contact avec la Société de Banque Suisse. Un crédit doit être facile à obtenir si l'on veut construire une maison. Dans notre famille on n'a jamais discuté immobilier et nos parents et beaux-parents nous traitent de fous furieux. Ils forment les arguments en chœur : «- peut-être que dans le temps une chose pareille était encore possible, mais aujourd'hui il faut être crétin ou méchamment ignorant pour faire ça.

Mr. Robert Benoit, le directeur de la SBS, nous reçoit dans le cadre riche et magistral de cette banque à la Place Bel-Air à Nyon. Avec style et bienveillance il nous écoute. «- Donc vous souhaitez obtenir un crédit de construction. OK. Combien avez-vous payé le terrain et combien pouvez-vous mettre en capital propre ? Surpris nous ne comprenons pas exactement de quoi il parle et lui expliquons qu'il s'agit d'un droit de superficie communal, que nous avons 4'000.-Frs d'économies et que nous comptons construire notre maison nous-même. Poliment il fronce le sourcil gauche : «- alors, est-ce que votre père peut garantir la contre-valeur du crédit ? Naïvement je ne vois pas du tout à quoi Mr. Benoit fait allusion, mais je réponds par la négative : «- mes parents sont des gens très sérieux et honnêtes, mais je ne crois pas qu'ils ont de fortune.

Mr. Benoit fronce le sourcil droit et s'adressant à mon épouse : «- et vos beaux-parents ? «- C'est pareil, Monsieur Benoit. Là il sourit un peu, et fronce les deux sourcils : «- très bien, on vous écrira.

Dans notre naïveté nous croyons sérieusement qu'il y a une chance, il a tout de même un peu souri, mais évidemment ce sera NON. Tant pis, nous construirons lentement au rythme de nos finances et de nos bras. Quand on veut on peut.

Nous commençons lentement à comprendre le fonctionnement du monde financier et celui de l'immobilier, et nous sommes loin d'être désespérés. Nos parents, effarés, nous répètent en chœur toujours la même chose : «- on ne peut pas bâtir une maison sans argent, c'est impossible. Or, sans bien nous en rendre compte, et on le comprendra plus tard. La Suisse vit dans une période d'expansion saine avec plein de possibilités pour des citoyens sérieux et déterminés.

J'ai déjà mentionné ma tendance caractérielle de ne pas prévoir les choses dans la vie, et pour une fois je transmets cette attitude sur ma chère Ursula. Des fois c'est cette insouciance qui nous permet de nous lancer et parfois ça fait bingo et si cela suffisait cette fois ?

L'hiver arrive et nous avons juste le temps de faire excaver le sous-sol en investissant tout ce que nous possédons. Nous finissons de creuser à la pioche et à la pelle le niveau exact du gabarit. Mon frère Hans, vendeur de machines de chantier à Zürich, nous prête une petite bétonneuse à main et c'est parti pour les fondations. Lui et sa famille viennent même nous aider un ou deux weekends.

Pour les murs du sous-sol c'est une autre chanson car notre Hans, l'architecte, n'a pas mentionné l'épaisseur des semelles et des murs sur ses plans. Il me dit qu'il ne connaît pas bien ce domaine car cela relève de la statique.

Nous nous informons donc à gauche et à droite et tombons sur toutes les contradictions du monde. Un copain me dit : «- pour un chalet tu mets des plots en ciment de 13 cm, ça suffit. Par précaution je pose la même

question au mari de ma cousine, qui est ingénieur en statique. «- Ecoute, si tu ne veux pas avoir de surprises il te faut du béton armé de 35 cm.

Deux mondes et deux budgets ! Ce sera du 25 cm béton armé, avec des coffrages faits maison. Nous ne mesurons pas, une fois de plus, les risques que nous sommes en train de prendre et sans un soupçon d'expérience j'invente un système de coffrage au feeling muni de ma logique, mais catastrophe ! Le coffrage gonfle. Hans, mon frère nous prête un vibreur de béton. Evidemment, j'ai sous-estimé les forces énormes qui se développent dans un coffrage, cependant j'ai appris une foule de combines et de nouveau nous sommes un peu moins ignorants. Pendant que je vibre Ursula fait le guet en bas du coffrage et sitôt qu'elle voit un soupçon de gonflage elle crie comme un putois et moi j'arrête de vibrer. Ainsi ça marche et tous les mois nous pouvons investir 1000.- Frs. Au printemps la dalle est coulée. Un copain de Meyrin, Rickenbacher et sa famille sont venus nous donner un coup de main et je suis étonné comment Ursula met la main à la pâte, une vraie héroïne, être si belle et aussi si costaud !

Les mulots sortent de terre !

Chaque weekend nous accourons sur le chantier, Genève-Gingins par une autoroute déserte. En été nous travaillons aussi le mercredi soir jusque dans la nuit, et pour faciliter j'ai construit, avec du bois provenant de vieilles palettes, une petite bicoque de 2m x 2m apte à contenir nos deux corps pour dormir sur place. Pas mal, ça nous rapproche royalement.

N'ayant toujours pas de progéniture, et même les spécialistes ne peuvent pas nous aider, nous avons pris des gamins en pension et même plus. Depuis peu de temps nous accueillons Babette, même pas 2 ans, fille d'Aranka, une très jeune hongroise. On appelle les femmes célibataires des filles mères, car elle a fréquenté un italien un peu trop près. Aranka travaille dans la cuisine d'un restaurant à Lausanne. Le futur père, apprenant cette grossesse, a pris les jambes à son cou et a disparu en Italie.

Babette arrive chez nous à l'âge de 2 ans et elle nous sera enlevée 5 ans plus tard. Avant nous elle a déjà été placée à deux endroits différents. Elle mettra du temps à nous faire confiance. Il lui faudra deux ans avant

de relever la tête en marchant, ce qui veut dire beaucoup de choses. Elle voit sa mère hongroise tous les 15 jours durant un après-midi, et elle nous appelle oncle et tante, mais à l'école elle parlera de ses parents ! Tragiquement elle verra son père qu'une seule fois à l'âge de deux ans. Babette vit avec nous et puisque la langue intime entre mon épouse et moi est restée le suisse-allemand elle a intégré celle-ci tout naturellement. Mais sitôt qu'elle sort de la maison, c'est le français et elle communique avec sa mère dans cette langue. Nous sommes très heureux d'avoir cette enfant et nous la considérons presque comme notre propre fille tout en respectant les relations qu'elle a avec sa mère.

Comme petit enfant elle nous accompagne sur le chantier et se fait un malin plaisir de trouver encore une place pour dormir dans ces 2x2 mètres de la cabane.

Lors d'un séjour chez sa mère qui habite dans un appartement 1 pièce, l'enfant nous raconte d'avoir vu des choses entre sa mère et des bonshommes qui ne sont pas de son âge et le signalons à l'autorité de placement. La seule mesure stupide dont ce bureau est capable, est de nous enlever brutalement la gosse.



Babette est ensuite accueillie quelques mois chez sa marraine à Châteaux d'Oex pour s'expatrier finalement avec sa mère en Australie. Nous gardons le contact et plus tard lors de voyages nous lui rendrons visite 4 fois à Melbourne.

Des fortunés ?

Printemps 1966. La dalle de notre «château» est coulée et à force de me tromper je comprends progressivement qu'au bâtiment comme dans la vie courante le feeling ne suffit pas toujours pour réussir. Par chance, Giovanni, un maçon italien vient nous aider le samedi et une ou deux fois même le dimanche. Tout maçon qu'il est, il porte plusieurs chapeaux : il est l'ouvrier, notre expert, mais aussi conseiller technique, mais surtout notre chef quand il s'agit de faire les manœuvres pour lui. Il est content de venir, car cela ne lui arrondi pas seulement les fins de mois mais il adore venir avec une grosse gourde et la remplir chaque fois avec l'eau de la source qui jaillit sur notre terrain. La fiancée de Hans l'architecte est laborantine. Lors d'une de ses visites elle a analysé notre eau - qualité excellente - notre source est encore meilleure que l'eau fournie par la commune.

Il faut que je vous parle de M. Huber, un autre citoyen Suisse allemand, que nous avons rencontré lors d'une promenade à St. Cergue. Il est charpentier de métier, un peu bohème. Il a travaillé en Europe et pendant quelques années a suivi les fameux «Compagnons charpentiers». Maintenant il travaille à son compte quand il trouve du boulot. C'est un gars génial et sérieux, comme s'il était venu au monde juste pour nous. Dans tous les domaines il a plein de conseils et veut bien nous aider à faire la charpente, ainsi que le toit. De nouveau, les manœuvres ce sont Ursula et moi. Etonnant comme elle arrive à jongler entre éducatrice pour enfants et ce boulot franchement très lourd.

Mais tout cela a un coût et me voilà de nouveau chez Mr. Benoit, à la SBS à Nyon. Seulement ce directeur de la banque qui m'a apparemment «à la bonne», n'a plus devant lui le petit Fredi naïf qui ne connaît strictement rien en affaires, mais un gars qui a compris une ou deux choses dans ce domaine. Nous avons maintenant comme atouts : un chantier, des semelles, l'infrastructure des fondations. La première dalle qui est sortie de terre, «chose» qui vaut tranquillement ses 30 à 40'000 Frs. Tout est payé. J'ai préparé un plan financier magistralement bichonné, mais qui n'est pas de du bluff, c'est une valeur sûre.

Je crois que Mr. Benoit a compris qu'il a à faire à des gens sérieux et surtout déterminés et je suis même sûr qu'il a légèrement outrepassé les compétences de son mandat bancaire. Toujours est-il qu'il nous accorde les 65'000.- Frs de crédit hypothécaire pour terminer l'œuvre.

La construction de la maison suit son chemin, néanmoins il nous faudra globalement trois ans de travail fourni par les bras de mon épouse et de moi-même jusqu'à ce que nous puissions l'habiter et pour faire court nous lui donnons le nom de : «La Bohème».

C'est quoi, KIWANIS ?

Pendant ce temps il me semble que les relations entre Mr. Benoit, notre directeur de la SBS, et moi se sont un peu resserrées. Peut-être est-ce une illusion, car c'est un homme très fin qui fréquente tous ses clients avec diplomatie. Toujours est-il qu'il me parle régulièrement d'un club-service qu'il vient de fonder. La chose s'appelle KIWANIS-Club et il me verrait bien comme membre. Je ne suis pas contre, mais je lui demande un peu plus de détails. Et là, le Robert Benoit, si intelligent qu'il est, n'arrive pas à m'expliquer clairement de quoi il s'agit. Si bien que, diplomatiquement moi aussi, je repousse régulièrement sa proposition. Après deux ans, je trouve comme prétexte, qu'en dehors de mon travail je m'investis corps et âme au Club des Cinéastes Amateurs de Nyon où je suis Président et qu'il ne me reste pas beaucoup de temps libre pour autre chose. C'est là que Robert Benoit sort son argument de poids qui devient décisif.

«DANS UN CLUB IL FAUT AUSSI DES MEMBRES SPECATEURS».

Si bien que je me sens obligé d'adhérer à cette chose «Kiwani» et il m'accorde avec joie son parrainage. Pour les lecteurs : KIWANIS est une organisation mondiale formée de bénévoles qui s'engagent activement au service de la collectivité et particulièrement des enfants.

Plus tard il se découvrira même une passion secrète pour ma belle épouse, si bien que lors des réunions avec les épouses et comme par hasard, il s'arrangera d'être placé à côté d'Ursula. Mes nouveaux amis du Kiwanis-Club me certifient que jamais cela n'a été plus loin...

Le travail d'abord...

Yvan m'avait demandé au début de notre collaboration d'accomplir un apprentissage sous mon égide et depuis il s'est effectivement inscrit dans les règles et suit les cours hebdomadaires à l'EPSIC de Lausanne. Forcément plus âgé que les autres apprentis qui débutent à 15-16 ans c'est peut-être la raison pour laquelle il les prend un peu de haut. Il me semble aussi qu'étant patron, il ne s'intègre pas véritablement dans une classe où il côtoie des apprentis inexpérimentés de toute la Suisse romande, y compris le Valais. D'autre part il est intelligent et connaît déjà bien des choses, par exemple certains aspects de l'anatomie. Dans notre entreprise il s'intéresse peu au travail technique et ceci d'autant moins que l'atelier est maintenant assez éloigné du cabinet de consultation où il travaille la majorité de son temps. En plus il est passionné par les voitures de sport et pense, certainement à tort, que ses connaissances en mécanique automobile lui suffiront en orthopédie. Après quatre ans, convoqué pour l'examen du brevet fédéral qui dure 3 jours dans le grand atelier du collègue lausannois Amrein, il est flanqué de deux experts. Sûr de lui, il pense que ce n'est qu'une pure formalité et prend ses collègues un peu de haut. Mais eux prennent la chose autrement et se fichent carrément de lui. Si bien qu'il abandonne l'examen après deux jours, donc pas de brevet fédéral.

Inutile de préciser que cet échec ternit un peu nos relations et il a tout à coup peur que je veuille m'établir à mon compte. Notre contrat de prohibition de concurrence spécifique comme limite la ville de Genève et subitement il voudrait l'étendre jusqu'à Lausanne. Ignorant en droit, je consulte un homme de loi qui m'affirme que je peux mettre ce contrat à la poubelle et m'établir impunément à côté du cabinet d'Yvan.

Sauf que, il y a 5 ans j'ai donné ma parole et signé ce papier et je tiens à respecter ma parole, par contre je ne peux pas signer un engagement plus restreignant. En quelque sorte, Yvan me pousse à le quitter, ce que je finis par décider d'entente avec Ursula. Encore une fois je sens deux cœurs dans ma poitrine, mais il ne me reste plus qu'à m'établir à mon compte et le mieux ce sera à Nyon. Ainsi je tiens ma promesse envers Yvan et en

plus je me rapproche de notre logement. Sauf, et c'est toujours la même mélodie : nos moyens sont limités, nous avons de petites économies, mais pour se lancer dans une affaire

J'en parle un jour à une de mes anciennes patientes, Mme Voirier, ex-articulée de la hanche et pour laquelle j'ai toujours trouvé des solutions prothétiques valables. Par exemple, j'avais développé une articulation de hanche rien que pour son cas.

C'est une dame très distinguée et elle est inquiète de me voir partir de Genève, aussi lui dis-je que ce n'est pas encore fait car cette décision dépend encore de mes finances. Et si cela se fait je compte continuer ma collaboration avec les hôpitaux genevois, tout en mettant le handicap de la distance de côté à cause de ma promesse de concurrence envers Thuillard.

Spontanément elle propose de m'aider si je lui promets de m'occuper d'elle à Genève au cas où elle en aurait besoin. On s'arrange et elle me prête 9'000.- Frs, sans aucune quittance, ce qui ne me semble même pas anormal ? Cela me permet de me lancer. Mme Voirier récupèrera le montant entier une année plus tard, elle n'acceptera pas d'intérêts.

La séparation avec Yvan Thuillard se fait sans tarder et sous plus ou moins bonne entente. Il a compris que pour la technique orthopédique il n'a pas véritablement le feu sacré et cette séparation l'arrange presque.

Alors, pour une nouvelle entreprise il faut 3 choses :

1. Un lieu de consultation pour faire des essais, prendre des mesures, faire des empreintes en plâtre etc.
2. Un atelier mécanique, pour travailler des plastiques sous vide.
3. Un endroit pour faire à l'occasion des retouches lors des essayages.

Ce sera : Technique Orthopédique Moderne

Avec Ursula nous discutons de toutes ces choses, mais elle me laisse décider. Comment puis-je faire ? Je décide que tenant compte de nos finances limitées et de ma volonté de faire abstraction d'un emprunt bancaire, en dehors du prêt de Madame Voirier, notre nouvelle habitation pourrait faire atelier et pour le lieu de consultation je peux éventuellement louer une cabine de consultation pour 3 demi-jours par semaine chez un physiothérapeute, en profitant de son personnel de réception. J'ai eu l'occasion de faire connaissance avec Raymond Schwab, physiothérapeute, installé au premier étage en face de la Placette, en plein centre, rue de la Gare à Nyon.

Mr. Schwab, ne parle pas beaucoup, mais est un homme efficace. Il est d'accord d'essayer cette formule et ça marche.

Cet après-midi à 14.00 h je reçois ma première patiente qui m'est adressée par l'un des 4 médecins établis à Nyon, pour « un déséquilibre des pieds ». Je prends une empreinte pour confectionner des supports plantaires et ça fonctionne. J'ai à peu près tout ce qu'il me faut.

Il y a évidemment le fauteuil de consultation qui ne fait pas tout à fait l'affaire, mais : Si l'on veut ...

A 14.30 h je reçois Monsieur Piguet pour prendre les mesures d'un nouvel emboîtement de sa prothèse tibiale suite à une atrophie importante de la musculature de son moignon. C'est un problème courant pour des nouveaux amputés. La musculature s'atrophie et ne se stabilise qu'après quelques mois post-opératoires. D'une part la musculature est sous pression, ensuite elle n'exerce plus de contraction vu qu'elle n'a plus d'antagonistes. La chirurgie moderne ne fait pas qu'amputer un membre, elle crée une nouvelle fonction en constituant des antagonistes musculaires. J'ai tout prévu pour lui faire une empreinte parfaite en plâtre et tenant compte des circonstances cela ne réussit pas trop mal.

Par contre mon atelier à Gingins au demi-sous-sol ne mesure que 12-15 m² avec une seule fenêtre. Forcément je suis habitué à bien plus d'espace et ici j'ai dû disposer les machines en calculant jusqu'au centimètre près mais, toujours pareil : Si l'on veut... Je peux travailler correctement.

Assez vite il me faut de l'aide, car je suis souvent sur les routes pour des consultations entre Genève, Lausanne, La Sarraz (Pompaples) et en Valais. Un copain de la Gym me parle d'un nommé Gilbert Duss, qui est sans travail. Gilbert a une vingtaine d'années et se trouve accablé d'ennuis de dos qui l'empêchent d'exercer son métier de maçon. Je pense l'engager pour travailler dans mes quelques m² et il est d'accord. Avec lui j'engage le fils aîné du berger du groupement paysan de la Dôle, qui vient de se marier. Il comprend vite les petits secrets de la mécanique et après la pause de midi il vient toujours travailler un quart d'heure plus tôt, car il adore notre chien «Bonzo» et s'amuse chaque jour un moment avec lui.

Bientôt il faut un deuxième employé. Ce sera Jean Lenoir, un orthopédiste diplômé, qui est nommé «chef d'atelier». Nous nous battons toujours dans nos 12-15 m². Il faut avouer que tous les deux sont de bonne volonté car c'est vraiment étroit, mais pour un début. Cependant le travail afflue. Jean a une bonne formation, il est marié avec deux enfants. Pour débiter cela va, mais après 6 mois de location chez le physiothérapeute je loue à Nyon une surface à mon nom au 2^{me} étage de la rue Juste Olivier. J'engage pour la réception 3 jours par semaine Mme Mermoud comme réceptionniste, Elle a été vendeuse depuis toute jeune chez l'orthopédiste Egg, à Genève, (l'oncle de Pierre Egg, un de mes deux anciens patrons). Une professionnelle, elle est le modèle d'une personne qui vit que pour son travail, un modèle de déformation professionnelle positive dans son cas. Son mari, vendeur au Grand passage, vient d'être déplacé de force depuis le Grand Passage à Genève dans la succursale de Nyon. Ils viennent d'emménager, et la pauvre Madame Mermoud s'ennuie à mourir dans cette petite ville où rien ne se passe de particulier. Femme sans enfant, elle travaillait comme employée dans ce magasin d'orthopédie qu'elle a dû quitter et qu'elle adorait. Il remplissait toute sa vie.

Toujours cette paperasse...

Il est évident que chez Thuillard l'administration fonctionnait toute seule. Je ne m'en occupais pas. Jacqueline Thuillard réglait cela à la perfection, mais dans ma nouvelle entreprise ce problème surgit d'un coup. D'autant plus qu'une votation populaire en 1969 donne le feu vert à une institution qui s'appelle ASSURANCE INVALIDITE FEDERALE (AI). Cette assurance prend en charge les handicapés et avec eux leurs soins y compris les prothèses. Pour une toute nouvelle entreprise en développement, les débuts sont un peu désordonnés au point de vue administration. Comme je cherche une secrétaire, un copain de la gym Jean-Pierre Böegli me dit que son épouse pourrait peut-être s'en occuper. Il paraît qu'elle est plus que compétente et s'ennuie dans leur nouvelle maison de notre quartier.

A 9 h00 ce matin, c'est donc Françoise qui vient me voir à la Bohême. Françoise sera responsable de ce travail et c'est elle qui dira ce qu'il y a à faire, car en comptabilité je n'ai aucune idée et en plus je déteste tout ce qui est administratif, et de ce fait moins créatif. Sa première question est : «- est-ce que je peux prendre mon petit chien avec moi au travail ? Ce petit bout de chou blanc est bienvenu pour autant qu'il ne se bagarre pas avec notre chat. On se met d'accord et déjà ma «boîte» a une secrétaire. Au début elle ne vient qu'une fois par semaine, mais tout de même mon entreprise compte déjà 3 employés. Je lui installe un petit bureau à côté de notre chambre marocaine.

C'est encore un copain qui me donne une idée. Il me montre sur sa machine à écrire un lecteur à cassette dans lequel on peut stocker des fichiers pour factures et autres. Ils appellent ce dispositif «Informatique» et je l'installe directement dans notre bureau, ce qui va déjà faciliter beaucoup le travail administratif.

L'entreprise prend du poil de la bête et plus tard ce sera Mme. Grand, ma nouvelle secrétaire, qui travaillera à mi-temps.

Nous sommes en 1970 et ce sont les médecins, mais aussi les hôpitaux de la région qui m'adressent leurs patients. J'ai même des amputés du Valais, du Jura et jusqu'à Fribourg.

Les dents de la mer

Cette année marque le petit Fredi d'une manière particulière et un peu douloureuse. Le voyage d'études APO se fait du Canada à la Californie. Bien des suisses y participent, accompagnés de quelques épouses, dont Ursula. Le focus principal qui nous intéresse est un congrès international qui a lieu dans un Hôtel à Santa Monica (Los Angeles). Situé tout au bord de la mer, celle-ci nous attire de manière magique et lorsqu'un thème du congrès nous intéresse un peu moins nous nous accordons une heure de détente. Et hop ! Werner Hägeli, mon formateur d'apprentissage et ami, et moi sommes déjà dans notre chambre en train d'enfiler nos caleçons de bain. La houle régulière mais vigoureuse d'un mètre de haut nous enivre et avec Werner nous nous efforçons de sauter régulièrement dans les vagues et de nous laisser rebondir le plus haut possible. Tout ceci, en étudiant scientifiquement l'effet et en cherchant la performance maximale. Et encore et encore jusqu'à l'épuisement. Cette fois je bois la tasse de manière grave et en crachant l'eau elle entraîne ma prothèse dentaire supérieure.

Il faut que vous sachiez que lorsque j'avais 15 ans on m'avait signalé à la clinique dentaire scolaire que mes dents étaient de mauvaise qualité et qu'elles ne tiendraient pas jusqu'à mes 20 ans. Et peu après m'être marié on me les avait arraché en totalité à 23 ans, mais à cet âge on peut encore intégrer des prothèses qui finiront par faire partie entièrement du schéma corporel. C'est juste Ursula, toute jeune mariée, en venant me trouver à l'hôpital après l'extraction sous narcose, qui s'est demandé, désespérée «Quel machin j'ai marié là».

Ayant craché l'eau de la mer je plonge donc dans la mer très agitée pour récupérer mes dents. Werner, tout excité veut m'aider mais c'est peine perdue, la catastrophe est déclarée. Que l'on se rende compte : un technicien sans dents dans une ambiance professionnelle assez huppée (les américains font bien les choses). Pour le soir est programmé le repas de gala, pour 1000 personnes. Werner raconte tout à son épouse Sylvia, mais elle doit promettre de ne rien dire en face de moi. Seulement, en sortant de l'ascenseur et en me voyant elle attrape un fou rire interminable. Ursula s'est déjà faite à la situation. Que puis-je faire ? Me retirer dans

la chambre, me cacher jusqu'au départ du lendemain ou faire face en semblant de rien. J'opte pour la deuxième variante et me prépare pour cette grande réception.

Dans la délégation suisse ça va encore, tout le monde compatit à mon malheur et se tourne discrètement pour rire un bon coup, mais en arrivant à la salle des festivités la nouvelle se diffuse et se répand comme un feu de paille. Assis à la longue table des Suisses je demande à une serveuse dans mon mauvais anglais, s'il y avait quelque chose de mou à manger. Elle ne peut non-plus se tenir de rire un bon coup et m'apporte du pouding. Mais ce qui est pire : sans arrêt ce sont plein de collègues du monde entier qui cherchent la table suisse et veulent voir le phénomène, le petit Fredi sans dents.

Rentré en Suisse (c'est un dimanche) je prends contact avec un ami technicien prothésiste dentaire pour qu'il me fasse vite une nouvelle «gueule», mais cela prend quelques jours. Lundi j'ai une consultation. Surchargé, que faire. Renvoyer tous les patients à plus tard ? Eux qui attendent déjà mon retour depuis un moment. Je décide donc de prendre le taureau par les cornes et je fixe une affiche à ma salle d'attente : «Monsieur Graber, lors d'un congrès aux USA a perdu sa prothèse dentaire dans la mer. Il aurait pu renvoyer votre rendez-vous, mais il a préféré vous recevoir tout de même.»

Et cela se passe très bien, je n'ai pas besoin d'expliquer à chacun en détail pourquoi je ne peux plus prononcer correctement le «F» et tout se termine par un large sourire, sauf que le lendemain un malin a porté l'affaire dans le journal local dans un article où il se paye ma tête. Publicité gratuite ? ...

1972 l'APO organise également un voyage d'études au Japon. Au fond nous n'avons pas les moyens, mais c'est une occasion exceptionnelle pour nous forcer à faire une telle dépense, car les japonais nous ont montré dans la presse et dans les médias des cas si performants d'appareillages des patients dysméliques, que je dois voir cela de près. Une petite vingtaine de chirurgiens orthopédistes (donc des universitaires), des techniciens orthopédistes (des gens du métier, comme moi) et des physiothérapeutes, plusieurs avec leurs épouses (comme moi) sont de la partie. Le Professeur

Baumgartner, un ami avec lequel j'ai travaillé à Genève, et son épouse, qui a un père japonais, organisent ce voyage avec un brio éclatant.

On va visiter plusieurs cliniques universitaires dans tout le pays, mais faisons aussi du tourisme, enrichi par les liens familiaux de Mme Baumgartner qui nous fait découvrir ce pays. C'est un peu l'Amérique. Il suffit de faire abstraction de la physionomie des habitants, de leur langage, ainsi que de leur culture très différente. Enfin nous arrivons dans cette clinique, dont les merveilles techniques ont fait parler d'elles dans les médias mondiaux. Nous avons vu ce petit « enfant tronc » sans membres qui fait des prodiges avec ses prothèses. D'entrée ils nous disent qu'ils n'ont pas un grand nombre de cas et que celui-ci est le sujet de recherches exceptionnelles. Nous ne verrons seulement qu'une documentation sur ce cas et l'ambiance de notre groupe tend à la déception. Du Bluff scientifique ! Heureusement, les chercheurs japonais ne comprennent pas l'allemand !

A Kobe notre surprise est grande car un médecin de la famille de Madame Baumgartner nous invite dans son cabinet qui occupe l'entresol d'une maison. Une fois que nous avons visité tout son cabinet, ce monsieur nous dit que si nous voulons voir son habitation nous n'avons qu'à monter au premier étage et il nous donne l'autorisation expresse de tout regarder et de tirer chaque tiroir si cela nous intéresse. Ce geste est tellement à l'opposé de la discrétion japonaise habituelle qui se cache toujours derrière les façades, que nous sommes enchantés de découvrir ces indices sur le vrai style de vie de ce peuple.

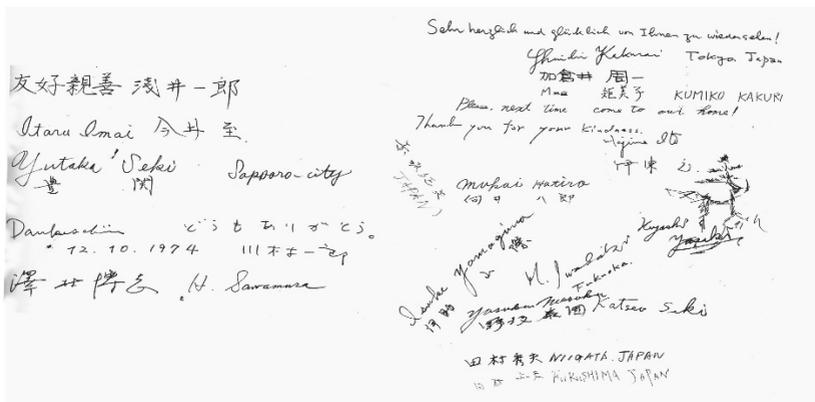
En octobre 1974, deux années plus tard le congrès APO a lieu à Montreux en Suisse où je fais partie de l'organisation. Ma surprise est immense de découvrir une importante délégation japonaise avec des visages connus, dont celui de ce médecin de Kobe, qui conduit le groupe. A tout hasard je demande s'ils seraient intéressés de voir également derrière les coulisses des Suisses, ce qui éveille chez tous spontanément un grand intérêt. Je les invite à venir demain à Nyon pour visiter ma modeste entreprise et mon habitation à Gingins. Une idée folle émise par le petit Fredi, car il s'agit d'une délégation d'au moins 15 personnes et parmi eux des spécialistes célèbres.

Mon épouse Ursula est en plein dans les vendanges et lui annoncer que pour le lendemain il faudra préparer un repas pour tout ce monde la fait trembler. Mais encore : quand on veut...

Cela se fait, et je demande à mes employés d'assurer le trajet avec deux petits bus après la visite de mon atelier, vers Gingins.

Ursula, prise au dépourvu, prépare à toute vitesse un buffet formidable pour ces invités. Habités aux queues d'attente, ils montrent une discipline étonnante. Pour le repas de midi dans notre maison ils se rangent l'un derrière l'autre pour se servir et s'asseoir ensuite à notre étonnement, en petits groupes, jambes croisés, par terre sur le tapis. Nous servons du vin blanc vaudois et les invités, plus habitués au Sacqué, en profitent un peu plus que de raison.

Subitement un professeur se lève et déclame dans un allemand parfait des textes classiques historiques, un autre se met au piano (le vieux piano de la cave de Jazz de Lausanne) en jouant du Beethoven, et un autre veut absolument que notre jolie jeune-fille au pair Esther se mette à danser sur des airs pianistiques qui nous sont étrangers. La pauvre fille du genre plutôt discret manque de tomber dans les pommes mais s'exécute du mieux qu'elle peut à faire rêver toute l'assistance. Avant de partir tout le monde veut signer le livre d'or de «la Bohême».



Plusieurs fois je fréquente la «Bundesfachschule» à Francfort pour des cours professionnels. Cette année a lieu un cours sur la nouvelle technique PTB (Patella tendon bearing) venue des USA et il dure toute une semaine.



Elle concerne des amputations tibiales, des cas assez fréquents. Cette technique est une étape marquante dans l'évolution des emboîtements tibiaux et elle permet d'abandonner l'emboîtement fémoral qui jusqu'à présent est indispensable pour une prothèse tibiale.

Nous apprenons à prendre une empreinte du moignon en chargeant le tendon sous-patellaire, d'englober latéralement les condyles du genou. Mes mains doivent apprendre une prise spéciale pour cela. Ensuite nous fabriquons un soft-socket et coulons sous vide l'emboîtement qui prendra en charge le moignon pour guider la jambe.

Nous sommes logés dans les dortoirs confortables de l'école et mangeons sur place. C'est une excellente occasion d'échanger des idées avec des collègues allemands. Encore une fois ma destinée a été bien choisie, la langue allemande m'étant offerte gratuitement dans les chaussons de mon enfance.

Nous sommes en 1968. A la fin du cours, en disant au revoir, je rencontre la femme de ménage des lieux. D'un certain âge elle ne finit pas de m'étonner. Pendant la guerre cette dame a perdu sur le front son mari et ses deux fils et malgré ces drames elle déclare avec un enthousiasme

effrayant que l'on avait lâchement trahi Adolf Hitler et que si on l'avait laissé faire, le monde serait aujourd'hui bien meilleur !!!

Je poursuis la discussion avec cette bonne dame très longtemps afin d'essayer de comprendre son attitude si étrange pour moi le petit Suisse, mais rien n'y fait. Elle attribue le drame de sa vie au monde international mais surtout pas au Führer.

En 1969 je participe aussi au 1er congrès APO aux US car l'école de Boston est en vogue. En plus du congrès on visite quelques centres d'appareillage dans le pays, combiné toujours avec un soupçon de tourisme, car les épouses sont en général de la partie. A New York nous logeons pendant deux jours dans l'hôtel Waldorf Astoria. J'ai de la peine à me situer dans cette merveille faite de dimensions surhumaines. 4 ascenseurs principaux, dont le liftier ne vous laisse même pas appuyer sur le bouton de votre étage, mais où vous êtes tenus de laisser malgré-tout un «Tip». Dans ces 4 points cardinaux, si éloignés les uns des autres et qui se ressemblent en plus, il faut réellement se concentrer pour retrouver son logement qui explose de luxe. Pour une fois, je me laisse faire et Ursula n'est pas moins fière.

Progrès à tout prix ?

Mais les progrès n'en sont pas toujours. Notre profession a remarqué à l'occasion de congrès récents les progrès de l'équipe de Boston (US) et l'APO s'est fait un devoir d'aller étudier cela sur place. En effet, autrefois lors d'une amputation (surtout tibiale) on coupait l'os en laissant les tissus un peu plus longs juste pour le couvrir et pour pouvoir fermer la plaie. La musculature, n'étant sollicitée par la prothèse que sur la pression latérale dégénérait rapidement, devenant flasque et mal irriguée. Sur ces tissus on doit ensuite baser l'emboîtement d'une prothèse qui prend en charge le poids et les sollicitations du patient, souvent une tâche difficile.

Depuis longtemps on a compris cela et une nouvelle technique est née : celle de prendre un bout d'os amputé, de l'ajuster et le fixer en travers sur les extrémités du tibia et du péroné. Ensuite on tire la musculature antérieure et postérieure par-dessus ce pont et les lions solidement. Ce

système reconstitue la musculature qui ainsi jointe peut se contracter et être étendue par l'antagoniste comme au temps du membre sain. Cette «myoplastie» est pratiquée couramment et devient essentielle pour qu'un emboîtement prothétique trouve une musculature vivante et apte à supporter des pressions provoquées par la sollicitation de l'être qui s'appuiera dessus en marchant.

Un problème subsiste cependant. Lors de l'amputation, qui est tout de même une intervention majeure, les tissus gonflent énormément et s'enflamment très vite. Une prothèse adaptée par la suite sur ce membre hypertrophié est condamnée à «flotter» après un court moment et l'emboîtement doit être refait, parfois 5-6 fois jusqu'à ce que les tissus trouvent un volume définitif. Ceci peut prendre 6 à 9 mois pendant lesquels l'emboîtement n'est jamais bien adapté. Si l'on fait des retouches tout va bien pendant un moment, mais vite il y a une perte de substance, des frottements ou un manque d'adhérence qui apparaît à nouveau. On appelle cela la période d'adaptation ou de réhabilitation.

En s'attaquant à ce problème l'université de Boston avait fait grand bruit en proclamant la technique de l'Appareillage immédiat. L'idée est la suivante : Si on ne laisse pas le temps aux tissus d'hypertrophier en les englobant fermement tout de suite après l'amputation, on économise toute cette période de réhabilitation. Les spécialistes de Boston propagent donc cette nouvelle technique et la publie aux congrès mondiaux.

Une autre année, nous sommes à Boston, une ville impressionnante avec une clinique universitaire énorme et une réputation à sa mesure. Nous allons étudier «L'appareillage immédiat». Quelques spécialistes de l'APO, dont moi en Suisse romande, en étroite collaboration avec le Professeur Taillard, très progressiste, prennent cela à cœur. Nous sommes accueillis et informés sur place.

Rentré en Suisse j'appareille trois de mes patients tibiaux exactement selon cette technique, donc en compressant les tissus immédiatement à la fin de l'opération et encore sur la table pour que les tissus n'aient pas le temps d'hypertrophier. Le patient se réveille, à son étonnement, avec une prothèse provisoire qu'il pourra charger immédiatement.

Au premier moment cela à l'air de «payer» sauf que les trois patients, malgré toutes nos précautions, nous «font» des infections, ce qui est le pire qui puisse arriver. Les trois malheureux ont perdus ainsi bien plus de temps pour former leur moignon et notre équipe a bien vite arrêté les frais. L'année après, au congrès international les gens de Boston annoncent officiellement qu'ils ont stoppé cette technique car ils ont eu trop d'infections...

La «Bohême» s'allonge

Vue l'évolution de mon entreprise nous rallongeons notre habitation la «Bohême» d'un tiers, ce qui me permet l'installation au sous-sol d'un nouvel atelier plus grand. Travaillant souvent l'Araldite je deviens allergique à cette matière. Jusqu'aux poignets mes mains sont extrêmement enflammées et me font d'immenses crevasses. Un dermatologue me dit «Vous devez changer de métier». Ce qui fait que je bannis cette matière de nos ateliers, mais les poussières stagnantes entretiennent l'allergie ce qui fait aussi que pendant 5 années je dois porter jour et nuit des gants blancs en coton au travail, mais aussi et en public !

Avec l'extension de la maison je construis une petite annexe à la maison où je loge l'aspiration et tout ce qu'il faut pour travailler et mon allergie disparaît. Pendant un de mes stages en Allemagne dans l'atelier de «la Bundesfachschule» la poussière réveille immédiatement cette histoire et je suis content quand le stage est terminé. Une alerte est même arrivée à l'occasion d'un autre voyage d'études : rien qu'en traversant des ateliers de fabrication mes mains ont recommencés à rougir et me démanger.

Quand-même, les Saints nous entendent

Après avoir «perdu» Babette si brutalement il se répand un grand vide chez nous, mais surprise : Ursula se trouve tout à coup enceinte, une grossesse est tombée du ciel Fantastique ! Sauf qu'après trois mois : Catastrophe, elle perd le bébé. Une véritable tragédie s'étend sur «La Bohême». On essaye de s'y faire et moi, optimiste, j'argumente très vite : «- si cela a joué une fois ça peut recommencer.

L'enfant nommé «Désiré»

Et, qui l'eut cru, une deuxième grossesse s'annonce trois mois plus tard et évoluera tout normalement. C'est un magnifique bébé qui vient au monde, un garçon que nous baptisons Roland-Olivier. Le ciel nous a comblés plus que d'autres couples dans ce cas, maintenant nous avons atteint tout ce que nous pouvions souhaiter dans notre vie. Rolli, comme nous appelons, cette si petite chose a soudain une importance énorme et

gagne vite la sympathie de tous nos amis. Notre vie a changé, avec le bébé nous sommes devenus des gens normaux... Les premiers mois notre fils intéresse d'avantage sa mère que moi-même. Pas que je ne sois pas sous son charme, loin de là, mais comme tous les bébés il ne fait pas beaucoup plus que manger et dormir. Cependant très vite je découvre des progrès et cela commence à devenir passionnant pour moi. Nous avons une vie sociale assez riche et recevons souvent des invités. Nous décidons, si nous sommes invités, de prendre le gosse avec nous pour le coucher sur place dans n'importe quelle chambre et dans n'importe quel lit. Rolli semble adorer ces échanges, tout de même un peu exceptionnels.

Ursula n'est pas seulement douée pour les enfants, elle excelle aussi en tant que ménagère, mais ça ne lui suffit pas. Comme moi nous cherchons les deux à nous intégrer dans le village. Avec nos nouveaux amis, Alain, commerçant dans l'ameublement à Nyon et Sylvaine Quillet son épouse, enseignante à Gingins, nous créons un jardin d'enfants dans les locaux de la cure de notre église.

Ursula fréquente la Gym-Dames et pouf ! La voilà monitrice des pupillettes, domaine où elle fait des envieux.

A Meyrin les parents d'un enfant, les Sissener, nous ont fait cadeau d'un chiot «Bonzo» collie-berger. Bien que bâtard il est très beau et très racé. Avec Bonzo, nous faisons de l'éducation canine au club cynologique de Nyon. Je me suis appliqué à éduquer sérieusement ce chien et lorsque la société a organisé l'examen annuel (c'était plutôt un concours) je veux montrer comment le chien et son maître se sont donnés mille peines pour le dressage. Mais déception, lorsque je veux inscrire Bonzo, ces amis des bêtes m'ont fait remarquer qu'un chien sans papier n'est pas admis. Punkt ! Or si vous aviez vu la noblesse et l'élégance qu'il a reçues, par son métissage, et son comportement ordonné et obéissant, vous vous poseriez sérieusement des questions. Est-ce compréhensible que j'aie perdu l'envie de continuer les leçons d'éducation et de dressage dans ce club ?

Conseil Communal de Gingins

Nous nous rendons progressivement compte que nous sommes géographiquement assez éloignés du village. Ursula a commencé à travailler à la garderie. Plusieurs fois, Alain Quillet m'a parlé du Conseil Communal de Gingins et m'a proposé de collaborer à cette représentation législative citoyenne. Les élections approchant, je suis d'accord de m'inscrire sur la liste des nouveaux candidats au Conseil Communal pour la prochaine législature de 4 ans. Le petit Fredi, sur une liste officielle en Suisse romande ! Qui l'eut cru... Et surprise, je suis élu et assermenté. Je suis très ému, car c'est M. le Préfet, en personne qui à l'occasion de l'Assermentation des Autorités, nous fait jurer sur la tête de notre mère (et de la constitution) de défendre les intérêts de notre commune.

Selon la loi 175.11 sur les communes (LC) de l'Etat de Vaud, il est stipulé que les communes de plus de 1000 habitants doivent passer d'un Conseil Général à un Conseil Communal, ce qui est le cas pour la commune de Gingins qui a dépassé ce quota. Le Conseil Communal est formé de 40 conseillers, ce barème est calculé selon le nombre d'habitants. La commune est dirigée par une Municipalité formée de 5 membres, avec à sa tête pour cette législature, le Syndic Edmond Chabloz Colonel, c'est un homme de grande qualité qui mène d'une main énergique les affaires communales.

Les séances ont lieu dans la petite salle du 1er étage à l'hôtel de la Croix Blanche et un bon nombre de Conseillers sont des agriculteurs. Alors, la petite salle de l'hôtel de la Croix Blanche change de visage le soir du Conseil. Pas que les trophées vénérables des sociétés locales brillent plus que d'habitude dans leur armoire, mais il y a comme une odeur entre sincérité, prétention et intérêt matériel dans cette salle où beaucoup de monde se serre, sous un plafond bas, qui ne répond sûrement plus aux normes actuelles. Tout le monde est poli et de loin on ne voit pas de différence entre les citoyens qui s'adorent et ceux qui se détestent. Mais c'est ici que le présent et le futur de cette petite commune est modelé démocratiquement, dans cette commune avec ses origines romaines qui fait Bourg pour les 4 Communes avoisinantes. Je comprends tout de suite : il y a les « meneurs, » souvent des anciens, il y a les Guibert, les Bally, les

Jacot et pratiquement pas de femme, quelques aristocrates et de simples gens.

L'équilibre politique dans le Conseil Communal est bien rôdé et fait ses preuves, bien que nous n'ayons pas de partis. Ensuite viennent la présentation des comptes communaux et les taxes de location des droits de superficie. Ces problèmes me touchent davantage, car je suis intéressé directement. Un nouveau sentiment m'envahit : « - voter pour les intérêts de la commune où mes intérêts personnels. Que dois-je faire pour les intérêts de mon quartier et la collectivité où nous sommes intégrés ? Question difficile.

Puis vient la première commission où je suis nommé : Là, on étudie les problèmes en détail pour ensuite présenter notre rapport devant le Conseil. Ce dernier va adopter ou refuser le projet préparé par la Municipalité. Je me sens très bien dans cette fonction. On discute, on décide en se respectant. Par exemple l'adhésion à la SAPAN de Nyon, projet gigantesque pour la région et qui va prélever de l'eau dans le Léman pour la pomper en cas d'étiage en deux modalités, d'une part aux paysans pour l'arrosage des champs et en deuxième partie suppléer au manque d'eau de consommation pour la population avec une eau de meilleure qualité. En effet l'augmentation de la population fait que nos magnifiques sources deviennent limitées. Par exemple l'autre jour nous est arrivé la plainte acerbe d'un citoyen du haut du village se plaignant que sa douche s'est arrêtée un moment.

La SAPAN nous vendra de l'eau en cas de manque et nous la raccorderons à nos réservoirs d'eau de source. En revanche quand nous sommes en période d'abondance nous vendrons notre eau de qualité à la ville de Nyon qui aura ainsi moins besoin pomper l'eau du lac.

Je fais aussi partie de la commission qui étudie la révision de nos châteaux d'eau. Voilà aussi un thème passionnant. Gingins dispose d'une eau exceptionnelle. Sur le Jura les couches rocheuses sont penchées vers l'arrière-pays et vers la France, ce qui a comme conséquence d'avoir du côté sud des prairies et forêts peu inclinées et du côté nord une face abrupte, rocheuse. Cela fait que l'eau, en suivant ces couches, est plus abondante

du côté nord, mais aussi moins pure (effet des pâturages avec du bétail), or de notre côté rocheux l'eau ne touche pas les prairies et arrive en moindre quantité mais par contre d'une pureté rare.

Une autre commission traite de l'achat des terres et la construction d'un nouveau quartier «Pré de la ferme» ou aussi de la gestion du terrain de football ou de la construction d'une nouvelle poste, ou de problèmes avec l'employé communal.

Ce soir lors d'une fête je me trouve dans la salle communale en compagnie du nouveau syndic Sontheim. On discute tranquillement. Or, vient une personne qui chuchote à son oreille. Il tourne les yeux un instant vers le plafond, réfléchit un moment et s'excuse. Trois minutes plus tard il revient et s'assied de nouveau en me disant, encore un peu énervé, «- je viens de licencier sur le champ l'employé communal. Mais il ne veut pas me dire pourquoi. Là, il n'a pas passé par la Municipalité ou par le Conseil communal car c'est dans ses compétences.

Je reste toujours un peu le «Toto» ou le «nouveau», dont ses parents ne sont «même pas» natifs de Gingins. Par mon travail (participation et organisation de congrès), par le cinéma (fédération mondiale de cinéma) et aussi par les envies de découvertes sur tous les continents. Ursula et moi avons reçu, par les nombreux voyages que nous avons eu l'occasion de faire ensemble, de riches impressions visuelles d'une bonne partie du monde. Il m'arrive de penser que notre horizon, je ne parle pas de l'intelligence, dépasse la vue parfois un peu étroite de certains de nos concitoyens locaux. Mais les contacts que je trouve en participant au Conseil Communal me conviennent toujours. Je vois qu'il se passe dans notre village une vie passionnante. Il est intéressant d'entrer en relation avec des habitants que l'on ne pourrait pas connaître autrement. Nous habitons un beau village qui se marie idéalement avec la vie, sur notre belle et extraordinaire planète.

Il m'arrive aussi d'autres tâches passionnantes comme par exemple l'extension du chauffage communal, un problème étriqué. La commission, dont je fais partie aboutit finalement à une fin intéressante.

Comme tout bon citoyen je suis entré en 1975 dans le corps des sapeurs-pompiers de Gingins. Il n'y souffle pas tout à fait le même esprit qu'au «New York City Fire Department» mais il y a des gens qui se dévouent avec un engagement respectable. Pendant mon activité j'assiste par exemple à la scène tragique-comique du commandant Auguste Guichard, paysan du Pontet, qui se trouve tellement valorisé s'il peut mettre son uniforme : «- lors d'une alerte générale pour un incendie il oublie la clé du dépôt des pompiers où se trouve tout l'équipement et les véhicules. Il doit rentrer en trombe chez lui à la ferme pour chercher la clé afin de pouvoir ouvrir le local. Enfin, la lutte contre l'incendie peut démarrer avec une perte de minutes précieuses.

Ensuite vient la période du commandant André Joly, un chapitre plus sérieux dans l'histoire des pompiers. La semaine dernière ça brûlait très sérieusement dans la ferme de Bernhard Gaumann, un paysan qui avec l'assistance de son épouse a fait évoluer sa ferme en un génial centre équestre. Une réaction habile pour lutter contre l'appauvrissement du monde paysan de notre village et de trouver ainsi un meilleur rendement de ses terres. Le monde agricole local diminue dans notre village et le nombre de fermes avec des vaches laitières baisse d'année en année.

Pendant l'incendie de la grange à Gaumann (le deuxième feu), dont le toit s'est déjà effondré, je me trouve agrippé au-dessus du mur d'enceinte et gicle avec toutes mes forces dans le brasier. Il semble que le feu s'est éteint à cet endroit et on me relève après deux heures où j'ai donné mon maximum. Pendant le court instant nécessaire pour mettre un autre pompier à ma place le brasier se réveille d'un coup et, impressionné, je mesure la force énorme des flammes, ce rôle de pompier est intéressant.

Nous organisons aussi régulièrement des exercices, d'une part pour l'entraînement et aussi pour s'initier à l'évolution des moyens techniques. C'est ainsi que nous pouvons pénétrer derrière les haies gardées, impénétrables et scellées, des grandes propriétés de certains de nos citoyens fortunés et voir le côté caché de notre village.

Parallèlement à mes activités Ursula se dévoue pour la Société de Développement de Gingins qui vient de naître et qui se dote de statuts et

d'un comité actif. Le but de cette société locale est l'organisation de fêtes, de manifestations et de rencontres. Raymond Voumard se dévoue et en sera le premier Président, Chatte Guillaud est nommée secrétaire, car elle possède une machine à écrire. Puis c'est Ursula qui devient Présidente et elle se donne corps et âme à cette tâche. C'est gratifiant aussi pour moi, car je l'assiste du mieux que je peux, surtout sur le plan technique ainsi que pour l'organisation. Plus tard je serai aussi le Président de la SDG et pendant 4 ans le contact avec les Autorités facilite bien des choses. Pour cette fin de l'hiver nous organisons un carnaval, un grand «truc», avec une Guggenmusik de Suisse allemande et un programme tous les tonnerres des Dieux, sur deux jours. Tout le monde met la main à la pâte et même le Syndic Sontheim et son épouse mettent sa maison à disposition pour accueillir et faire dormir à leur domicile deux des 24 membres de la Guggenmusik.

Le Conseil communal évolue en s'adaptant aux exigences de ce monde qui devient toujours plus mondialisé et évanescent... Quand notre syndic Chabloz se retire de sa fonction après 20 ans de bons et loyaux services, un nouveau vent souffle dans le village. Le terme de spéculation foncière vient aux lèvres des braves gens, le prix des terrains prend l'ascenseur... Il arrive de nouveaux habitants, bien à l'aise, parlant toutes les langues mais surtout l'anglais, et qui ne s'intéressent absolument pas à la vie du village. Les haies autour de leur terrain sont pour eux une condition essentielle et ils ne cherchent que le calme, l'air et l'eau pure dans leurs conduites sans oublier ce détail, le taux d'impôt très intéressant que notre village est en mesure de leur offrir. Souvent ils connaissent le monde et savent aussi que nous, les Ginginois, ne sommes pas les meilleurs sur la terre.

Pendant cette période Ursula et moi avons le plaisir de retourner pour deux mois en voyage en Australie. En circulant à l'improviste dans ce continent merveilleux je vois un jour sur la carte le nom de GINGIN. (Sans S, mais tout de même). Ce n'est pas vrai ! Nos paysans sont sûrs, que Gingins est le seul lieu au monde portant ce nom, puisqu'il prend ses racines dans l'ère romaine. Donc il n'y a aucun doute, nous sommes uniques et les meilleurs.

Curieux, comme je suis, j'arrive à décider Ursula et nos amis de dévier notre route dans cet immense Out back de Perth pour visiter GINGIN. Nous trouvons un bourg, à peu près de la taille de Gingins avec quelques petits villages autour. Je vais voir Monsieur le maire, épicier de son métier, qui est aussi fier de sa bourgade que Madame Fritsch, notre syndic est frère de la sienne, à la différence qu'ils ne sont pas unique. Je me suis déjà un peu habitué à l'accent australien et malgré mon anglais catastrophique je peux le décider pour une interview filmée. Il m'explique que le nom de GINGIN a déjà ses racines dans la culture des Aborigènes et qu'il se trouve encore 2 autres lieux du même nom en Australie.

De suite j'écris à mes amis de Gingins, y compris à la Syndic, Mme Fritsch :

«Nous ne sommes pas les seuls et les plus grands». Impressionné par ses faits le maire devient un ami et déjà j'ai derrière la tête le projet d'organiser en Australie une rencontre entre nos deux villages.

Une fois rentré au pays je forge donc un projet concret pour rencontrer ces familles australiennes, sans cependant envisager un jumelage, la distance étant tout de même trop grande. Nous trouvons deux ou trois couples qui sont intéressés. Mais pour un tel voyage il faudrait trouver au moins 10 personnes au minimum. Donc le projet est renvoyé.

Terrain à vendre

C'est inévitable, le fric dirige le monde et aussi celui de notre village. Les pâturages du château de Gingins sont en train d'être vendus par les dinosaures de l'immobilier. Toute une grande surface de prairie est «décorée» par une pancarte de la régie De Rham «Terrains à vendre 25.-Frs/m». Nous sommes en 1969 et la notion de spéculation foncière n'est pas encore entrée dans les têtes des gens honnêtes. Tout de même, un accès d'adrénaline m'assaille. Une folie de plus ? Cela fait «tilt» dans mon cerveau et déjà je propose à Ursula d'acquérir un bout de terre ginginoise, ce qui ferait de nous des propriétaires terriens, ce qui ne vaudra évidemment

jamais le privilège d'avoir des antécédents et un héritage villageois, mais au moins ça lui ressemblerait.

Oui, ce serait une folie, car il n'y a pas longtemps que j'ai démarré mon entreprise et pour une telle opération je devrais prendre l'argent sur le «cash-flow», ce qu'un entrepreneur sérieux ne ferait jamais. Un argument de poids auprès d'Ursula. Cependant ce serait mieux que de l'investir dans un bateau ou un autre truc de luxe. J'ai une épouse modèle, elle me fait confiance.

Les formalités chez le «bienfaiteur» De Rham prennent 2-3 semaines et déjà le prix est monté à 30.- Frs/m. Tant pis, nous passons à la signature de l'acte. Evidemment que l'on en parle au village et je remarque que l'image des Graber a un peu «basculé» auprès des copains de la Gym, des pompiers et du Conseil communal. Maintenant nous sommes «De Gingins». Dans notre quartier la construction va bon train et bientôt notre terrain est entouré de chouettes villas. Je vois que l'herbe pousse sur notre propriété, il faudra entretenir si l'on veut que nos voisins continuent de nous saluer. Je fais la connaissance de Monsieur Guex, ancien boucher habite non loin et adore les bêtes. Il garde plusieurs animaux autour de sa villa, entre autre un âne. Une telle bête mange beaucoup d'herbe et nous, nous en avons trop. Les américains appellent cela «Win-Win» et il ne se passe même pas une semaine que nous entourons notre terrain d'une clôture et l'âne de notre voisin peut y brouter avec bonheur. Cela va durer quelques années. Mr. Guex a dû enlever la clochette à son âne car nos chers voisins se sont plaints de ce «bruit» qui les dérange. Dommage, je les avais pourtant trouvés sympathiques !

Mis à part cela les copains insistent de plus en plus : «- tu devrais construire, tu ferais une affaire. Nous n'y pensons pas, ce terrain nous appartient pour des questions sentimentales, donc c'est non !

Néanmoins avec les années, nous mettons un peu d'eau dans notre vin avec cet argument : «- si nous construisons une grande villa et en plus une petite nous pourrions, l'âge venu, descendre au village, mettre la grande en location qui nourrirait la petite. Réflexion un peu stupide, mais tout de même, une nouvelle aventure commence.

Je demande à un copain, dessinateur architecte à Gingins de regarder ce que l'on pourrait construire sur ce coin de terre, juste pour avoir une idée. Sans avoir un quelconque mandat il m'appelle un jour et veut me voir. Il me présente le projet d'une belle villa très moderne, dessinée avec grand soin avec plein de détails et prête à être construite. Ceci, sans même nous demander notre avis. Je lui fais remarquer que ce n'est pas ce que je lui avais demandé et il me rétorque qu'il n'aime pas faire les choses à moitié. Son projet coûte un saladier, bien qu'il n'ait présenté aucun devis. Il insiste pour que je lui paye ce travail. Fâché, je lui laisse son projet dans les mains et lui paye une partie du travail qu'il exige, et surtout, nous nous adressons à quelqu'un d'autre, un vrai architecte. Celui-ci prend la peine de nous voir et de discuter pour connaître et comprendre un peu ce que nous voulons. Crayon en main, il élabore, ensuite un avant-projet de deux villas, projet que nous étudions, en faisant nos remarques. Un vrai projet est né qui va aboutir à la construction de deux villas, une grande et une petite ! Je m'implique alors de très près à leurs réalisations. Je passe souvent sur le chantier, le matin en allant travailler, à midi et le soir avant de rentrer. Nous avons tout de même déjà construit une maison de nos propres mains et avons compris une ou deux choses.

OUPS ! Une bourde

Comme d'habitude je passe vite aujourd'hui à midi pour voir où ils en sont avec les murs d'enceinte. J'arrive au moment où les maçons bétonnent le local de défense anti-aérienne obligatoire. Ils sont en train de remplir de béton les parois de 35 cm d'épaisseur. Je ne crois pas ce que je vois ! Tout amateur que je suis, je découvre que l'armature pour le béton armé a été oubliée dans les angles. Je saute en l'air et demande le contremaître. Quand il voit la catastrophe il simule presque une attaque, commence à engueuler ses ouvriers, fait tout arrêter (ils sont déjà en train de vibrer le béton) et va lui-même terminer le ferrailage oublié. Sans ma présence personne n'aurait rien vu...

Avant que les maisons ne soient finies la petite est déjà louée au Docteur Roux qui cherche à se loger dans le coin avec sa famille et leur enfant. Tant pis, bien que la maison s'appelle «Stöckli» (lieu de retraite pour

paysans dans le canton de Berne), Ursula et moi acceptons et restons dans nos propres murs.

Me voilà cinéaste

Une nouvelle passion est née pour moi. Mon frère Hans de Zürich fait du cinéma, du Double-8, un format qui vient de se faire détrôner par le Super 8 et il vend son ancienne caméra à Ursula qui me l'offre pour filmer le petit Roland qui vient de naître. Vite je prends goût et cherche à adhérer au club de cinéma amateur créé il y a une année à Nyon. Il s'agit d'apprendre à réaliser un film. Une grosse aventure si l'on prend la chose au sérieux. Yves Buvelot est le Président et je vais sur place pour m'annoncer. Je ne saurai jamais pourquoi je n'ai pas reçu les convocations pour les réunions. J'ai téléphoné et tout et tout, mais pas moyen de savoir quand ils se réunissent.

Fatigué de ces démarches, sans résultat, j'adhère au club de Zürich où mon frère Hans est membre. Les nouveaux collègues zurichois sont un peu étonnés qu'une personne d'apparence normale vienne de la Suisse romande, encore que ceux-ci n'aient aucune idée des longs trajets que je m'impose tous les 15 jours, juste pour une soirée. Je me rends trois fois de suite aux réunions de ce club prestigieux de plus de 300 membres, qui est présidé de main de maître par un banquier, Max Hänsli, lui-même très bon cinéaste. Mais à en perdre l'âme ! Je fais le voyage en voiture, en train et une fois en avion, toujours après mon travail et retour dans la nuit. Mais le diable veut que chaque fois j'arrive avec 20 minutes de retard aux séances. Pour finir j'abandonne et selon l'expression «Si tu veux tu peux» je peux enfin à entrer correctement au club de Nyon. Là je rencontre une équipe de gars passionnés où le résultat compte plus que l'effort et j'apprends à manier une caméra, la mise en scène et la postproduction (montage). J'acquière mes premières expériences avec le concours interne et le jugement d'un jury. Tout de suite je suis admis dans ce cercle et vite je me fais des amis.

Déjà je change vers le format S-8, ensuite aussi vers le 16 mm, cela fait plus «Pro» mais coûte une fortune. Ensuite ce sera longtemps le Double S-8, moins cher que le 16 mm, mais qui permet une double exposition de

la pellicule. L'animation m'intéresse et je produirai par la suite des choses surprenantes. Le S-8 est devenu très populaire et presque dans chaque famille existe une telle caméra. Environ 2 % de ces cinéastes amateurs prennent la peine de faire leurs montages de films.

Un été à la «Bohême» j'organise une fête de quartier où nous nous réunissons pour une projection en plein air pour visionner ces «œuvres» de famille. Ceci plaît, et pendant quelques années, à tour de rôle les voisins invitent tout le quartier. Nous faisons la fête avec des projections de films.

Mais avant cette période, je suis resté en contact avec Max Hänsli qui est très connu sur le plan suisse du cinéma amateur. Il est le Président du club de Zurich ZFA (plus tard il sera Président de la fédération nationale). Cette année, il organise pour son club zurichois (env. 300 membres) un stage de vacances-cours de cinéma dans un Hôtel, à Laax dans les Grisons. En compagnie d'Ursula et du petit Roland nous allons passer du bon temps tout en travaillant sérieusement le cinéma. Je suis passionné et tout à fait inexpérimenté. Inutile de préciser que j'apprends ici une tonne de choses. L'année suivante en automne un nouveau cours d'une semaine de stage est organisé et nous retournons à Laax avec Max Hänsli que tout le monde vouvoie. Il nous a dit d'apporter des films pour les visionner les analyser et les critiquer. Or, débutant, je viens de terminer avec beaucoup d'engagement une de mes premières œuvres en 16mm. C'est un documentaire sur mon métier, sur trois de mes patients dysméliques : «Siméa-Pierre-Michel». Quand mon film passe sur le modeste écran dans cet Hôtel un petit «zunami» passe aussi : Max Hänsli, ce directeur de banque, tout excité me dit : «- Monsieur Graber je sais que ce n'est pas vous qui avez fait ce film, no no, non. Je suis sidéré. «- Si, si, j'ai fait ça tout seul, pourquoi ? «- Alors il vous faut absolument le présenter au Concours National, mais pour le compte du club de Zürich (Zürcher Film Amateur) et surtout pas pour Nyon.

Je ne sais pas ce qu'est le Concours National mais je comprends vite que c'est la pointe de la pyramide qui commence aux concours des clubs locaux. Après c'est la sélection des 4 régions Suisse et pour finir, le tremplin pour l'UNICA, concours mondial du cinéma non-professionnel.

Vu que cela ne me coûte rien, j'inscris cette pellicule à Soleure où cette année le concours national a lieu. (Cela n'a rien à voir avec le célèbre festival qui viendra par la suite). Quand nous arrivons, je découvre une ambiance assez guindée, beaucoup de beau monde et Ursula et moi, pas bien habillés. Il faut dire qu'à notre époque il suffit d'être capable de projeter un film sur un mur et vous êtes déjà un «Monsieur».

Le film est projeté dans le programme du vendredi après-midi. Génial, après le générique final il me semble que le monde me regarde différemment. «Pas mal votre film, vous avez fait ça comment ?» etc.

Je tombe des nues, comme chaque cinéaste je suis sûr de produire que des chefs d'œuvres, mais j'ai déjà appris qu'en général je suis le seul à le penser - donc je me tais. Tout de même ! Ursula est d'accord de m'accompagner le samedi matin à Zürich pour acheter un complet-veston un peu moins misérable que celui que je porte sur mon dos, on ne sait jamais :

Le soir arrive : soirée de Gala. A la longue table du Club de Zürich il n'y a plus de place, alors Ursula et moi nous installons dans le voisinage avec Rainer Vogel et sa femme. Arrive la proclamation des résultats et la distribution des prix. «Tous les auteurs sur scène». Pour moi ce rassemblement d'environ 30 concurrents me fait un peu peur. Le jury annonce dignement : «Reçoivent un Diplôme». Environ 15 vainqueurs en costard sont appelés parmi le peloton, contents de recevoir une distinction ils quittent la scène. Maintenant c'est «10 Médailles de bronze». Félicités individuellement, applaudis et médaillés. Moi je ne comprends pas très bien pourquoi je suis encore là, moi un cinéaste débutant ! Le petit Fredi se réveille à nouveau en moi. «4 Médailles d'argent». 4 cinéastes sont appelés, congratulés et tout et tout. Pourquoi pas Graber ?

Ils ne restent plus que Max Hänsli et moi sur cette immense scène. Pour un Mr. Hänsli un premier prix ce n'est nullement absurde mais pour moi, une médaille d'or devant tous les autres au concours national, ce n'est pas possible! Voilà que le Président du jury s'avance, visiblement ennuyé. Il y a un grave problème dans l'air. D'un regard gêné il lance un œil à gauche, puis à droite, puis il accouche dans le micro, écrasé par la situation : «- Excusez-nous Monsieur Hänsli, une erreur nous est arrivée. Votre film

est doté d'une médaille de bronze. J'essuie le regard de mon «professeur» Hänsli qui aurait pu en tuer plus d'un. Mais je suis le seul, le meilleur...

Lors du souper de gala je commande deux verres de champagne et m'avance vers la table zurichoise. «- Monsieur Hänsli, je veux juste vous remercier, car si mon film est bien côté je le dois rien qu'à vous qui m'avez beaucoup appris dans cet art.



Mais lui, n'ayant pas encore avalé son nœud dans la gorge me répond d'une voix écrasée : «Vous savez Monsieur Graber, vous avez eu de la chance mais ce sera la dernière médaille d'or que vous gagnerez dans votre vie».

Je n'ai plus envie de vider mon verre, mais malgré sa mauvaise humeur et sa jalousie puérile il ne peut pas m'enlever la médaille d'or y compris le tableau d'un artiste connu, offert par le Conseil fédéral et aussi le fait que le film sera délégué à l'UNICA (35 nations) où il sera très bien doté et encore médaillé.



En plus mon avenir cinématographique sera heureusement moins noir que Mr. Hänsli me le prédit dans sa rage et des médailles il y en aura encore de nombreuses qui vont arriver.

Prix du conseil fédéral au meilleur film du Concours National 1973.

Entre-temps Robert Cerruti, un membre actif du club de Nyon m'a proposé comme Président de ce club pour lequel je vais investir beaucoup d'énergie. Au fond, mon temps d'éveil par jour est déjà bien rempli par ma profession et par ma famille, mais pour une passion il reste toujours un peu de potentiel pendant la nuit.

Pour nos réunions nous sommes sous-locataire de la DRAM (Société dramatique de Nyon) qui héberge à Nyon une grande activité culturelle au théâtre de l'Escalier où nous avons nos séances toutes les deux semaines. Ce local fut à l'époque le premier cinéma à Nyon. Idéal pour nous et cocasse, voir intime, avec ses 40 sièges rouges foncés bien rembourrés. Sur un demi-étage se trouve une loge minuscule et sous un crochet à vêtements contre le mur est affichée une étiquette avec l'inscription «Henri Des». Dans cette loge, c'est la place du chanteur qui sera de notoriété internationale avec ses chants pour enfants, et qui vient de faire ces débuts dans ces murs.

Juste avant mon arrivée dans notre club CCAN (Club de Cinéma Amateurs de Nyon) les copains ont creusé dans le sous-sol terreux au fond de la salle une petite échancrure de 2x2 mètres pour créer une cage de projection vitrée et insonorisée, car les projecteurs ronronnent pas mal et nos productions commencent à être sonores.

Dans ce local chaleureux nous faisons des projections, des soirées techniques, des cours et aussi un concours annuel pour les films créés par les membres, avec soin, passion et beaucoup d'énergie.

Ce soir nous avons prévu de faire un exercice de tournage. J'ai pu intéresser deux acteurs de théâtre de la région, Françoise Schneebeli et Jean Bayard, acteurs du TAP (Théâtre Amateur de Prangins). Je leur ai préparé un petit scénario avec quelques déguisements, un peu de maquillage (les visages brillent toujours) et c'est parti pour les faire jouer une scénette devant les caméras. La soirée est très sérieuse mais en plus nous nous amusons bien. A la caméra il y a Bernard Jacques (le fondateur du club) et Robert Cerruti, un génie de la technique. Au son s'affaire «la Vioge», Philippe Vioget et tous les autres membres aident à l'exercice. Le film, ainsi tourné en vitesse et plutôt fait pour apprendre à filmer et aussi à monter les films, mais pas pour atteindre le niveau d'un concours.

C'est aussi pendant cette première période qu'il arrive une surprise inexplicable. Au début, pour lancer mon entreprise, je mandate le « Journal de Nyon », auquel notre famille est aussi abonnée, pour une série de petites annonces, assez chères, mais qui me semblent nécessaires. Très vite ma petite « boîte » se développe et cette pub devient superflue. Or je constate que de temps en temps, et de manière irrégulière ces encarts apparaissent encore, mais je ne reçois plus de facture. N'étant pas en désavantage cela m'importe peu, mais un soir au club de cinéma je fais une remarque à Philippe (Vioget). Je sais qu'il est typographe et travaille au Journal. «- Oh tu sais, me dit-il, ce n'est pas une erreur, mais tu vois, quand il y a peu de matière il faut remplir les trous de l'édition, alors je fous parfois la pub d'un copain et ton petit format est si pratique.

Un drame est arrivé à Nyon : La DRAM est morte, pour un manque d'activité elle est dissoute. Donc fini ses spectacles de haute valeur

culturelle dans ces lieux magiques. Le propriétaire de la maison est habitué à percevoir une location et nous ne sommes que sous-locataires. Alors il cherche à rentabiliser ce célèbre sous-sol. Malheureusement, à tous les coups, nous trouvons le local en grand désordre.

Renseignement pris, ce sont des nouveaux locataires, des jeunes qui font de la musique, du Rock. Pourquoi pas, mais tous les 15 jours nous devons d'abord ranger les lieux pour notre séance. Nous nous plaignons au propriétaire.

Celui-ci convoque les deux locataires à une séance de concertation afin de s'entendre. Ce soir, blottis dans les fauteuils rouges se trouvent dans le théâtre environs 5-6 personnes de chaque groupe et en plus un animateur debout sur scène. Ce Monsieur est assez conscient de ses valeurs et prend la situation très au sérieux. Puis il commence à blâmer ces jeunes de manière intense et continue sans cesse de leur taper dessus. Il s'adresse en particulier à un «petit gars» d'env. 15 à 16 ans, qui semble être à la tête de cette équipe. Il est à moitié affalé sur son siège dans la rangée devant moi et écoute attentivement, mais très «relax», par rapport à ce Monsieur qui n'arrête pas de l'agresser par des méchancetés. Il y a longtemps que nous avons compris, mais l'animateur insiste encore.

Or ce «petit gars», phénomène de patience ne bouge pas. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas explosé depuis longtemps, réaction qui serait mille fois justifiée. Enfin le «petit gars» se redresse, s'assied correctement et répond très civilisé et dans un bon français qu'il veillera à ce que cela ne se reproduise plus. Basta.

L'animateur stupéfait abandonne et moi, impressionné par ce jeune je veux tout de suite savoir le nom de ce petit génie qui à son âge a déjà autant de self-control : On me dit qu'il se nomme Daniel ROSSELAT. Jamais entendu ! Ce qui ne l'empêchera pas de créer plus tard le Festival de renommée mondiale, le «Paléo», et de devenir ensuite et en plus, Syndic de Nyon.

Le métier me demande

Maintenant c'est le moment pour établir mon entreprise de manière solide et définitive, mais comment ?

A la Gym de Gingins un copain m'avait déjà signalé Gilbert, notre manoeuvre, maçon à la base, qui est devenu un collaborateur pour mon entreprise. Et c'est de nouveau sous la douche qu'on parle « affaires » avec Jean-Louis Guichard, illustre habitant de souche du village de Gingins. C'est un de ces vaillants vaudois, énergique et fondamentalement bon, chef mécanicien automobile dans un garage de Nyon, et très actif au village. Il a un grand réseau social et fut Municipal du Conseil général de la commune qui, à l'époque n'avait encore que 460 habitants. Etant remuant, imaginatif et un peu anti-conventionnel il s'était fait éjecter de manière spectaculaire de la Municipalité de Gingins par les citoyens, où les paysans dominaient dans l'ordre, dans ce lieu qui était encore le Bourg des communes avoisinantes : Chésereux, Grens, Signy-Avenex, Borex.

Jean-Louis est fortiche aux « barres parallèles » et très consciencieux. A la douche, comme je me lave à côté de lui, je lui demande : «- tu ne connaîtrais pas un local ou un magasin à louer à Nyon, car je ne connais pas bien la ville ? Il fait un pas en arrière pour ne plus être perturbé par le jet d'eau, arrête un moment la douche puis me lance : «- je crois que Galé, le boucher cherche à vendre ou à louer. Il m'explique que Monsieur René Galé à la Grand' Rue, est le fils de Albert Galé. C'est un boucher-traiteur très réputé dans la région. Il veut arrêter sa carrière et ne trouve pas de repreneur dans la profession. «- Va voir, on ne se sait jamais !

C'est juste. M. Galé cherche à remettre son magasin et son laboratoire y compris son appartement au premier étage pour prendre sa retraite à Trélex. Depuis plus de deux ans il cherche un boucher locataire sans en trouver un. Les lieux sont encore libres et comme il ne trouve pas de collègue, il est prêt à abandonner les recherches dans le métier. Son pas-de-porte reste cependant encore substantiel.

Après une visite sur place avec Ursula nous voyons que les locaux sur deux étages pourraient se prêter à nos attentes et nous décidons d'entrer

en matière. Le «pas de porte» me fait pour la deuxième fois puiser dans mon «cash-flow» mais comme je suis un tantinet inconscient, l'affaire se conclut et il s'avère que Mr. Galé est de la vieille trempe, un homme correct, et il baisse encore un peu ce montant voyant que je n'aime pas recourir à un emprunt bancaire.

D'un côté, flanqué par le joaillier prestigieux Le Coultre, de l'autre, par la Grenette, un endroit historique couvert et qui fait partie de la Place du Marché pour les vendeurs de fromage. En face un grand magasin d'alimentation et derrière, le grand Passage, magasin très en vogue. En effet notre traiteur Galé fait partie du vieux bourg.

Encore une fois, il faut oser. Un individu plus conscient que moi et dans ma situation ne se serait certainement pas lancé, car de gros travaux s'imposent et même des murs intérieurs doivent être abattus. Après, c'est encore la Commune de Nyon qui nous fait tout un plat pour une question de couleur d'un petit cadre extérieur de la vitrine.

Enfin, l'usage de ces deux étages permet à Mme Mermoud un emploi comme vendeuse à plein temps. C'est elle qui m'a toujours discrètement, incitée à ouvrir un magasin, et c'est un peu pour elle que je fais ce pas. Je lui dois beaucoup, car ce sera elle qui gèrera pratiquement ce magasin, plus tard. Les Galé libèrent leur appartement à l'étage et c'est là que sera l'atelier de couture pour les corsets, ce qui nous donne de la place pour une ou deux employées de plus.

A l'étage une chambre entière a servi à Mr. Galé pour loger une immense collection de trains en modèle-réduit, son Violon d'Ingres, ce sera Marc Van den Broeck, mon nouveau chef d'atelier qui achètera toute cette installation pour un montant ridicule.

Dans une petite cour vitrée où Mr. Galé pendait les carcasses de ses cochons, nous devons démonter de gros crochets à barrière-fond. Il les a tués comme déjà son père, pendant des décennies, dans un abattoir à Trélex. Maintenant cela est devenu un atelier pour couler des moulages de plâtre. Là où Mr. Galé coupait des membres, nous nous en rajoutons....

Madame Mermoud est contente, le lundi c'est au tour de mon épouse de s'occuper du magasin. Ursula vendeuse en Orthopédie, on aura tout vu, mais quand il y a la volonté... En dehors de notre cabinet de consultation et de l'atelier de prothèses, nous vendons maintenant des chaussures orthopédiques, des bandages, des bas de compression et des corsets. L'achat de nos collections de chaussures devient chaque fois une aventure car le commerce ne m'intéresse pas. Si bien que quand les grossistes viennent, cela fait un marchandage monumental entre eux, Madame Mermoud et Ursula. Sans formation commerciale je gère le magasin au feeling et c'est qu'après quelques années que je découvre par exemple que nous achetons pour plus d'argent de chaussures, que nous en vendons ! Pour une fois je m'occupe du magasin et ça chauffe.

Au deuxième étage, sous les toits habite le fils, François Galé avec son épouse, deux grands sportifs et nous avons une excellente relation avec ce charmant jeune couple. François est ingénieur, il travaille à Genève car il n'a pas été attiré par le métier de son père.

A Nyon sont installés 4 cabinets de médecins. Aussi il est courant que le Docteur aille encore à domicile. Par exemple le Dr. Panchaud va dans les villages du district et fait toutes les semaines une consultation publique à l'hôtel de la Croix blanche dans notre village à Gingins. Aussi le Dr. Forel, homme politique, vient pour des consultations à domicile, cependant, communiste très convaincu, il déteste les formalités administratives et encaisse de suite ses prestations d'env. 5.- Frs par visite.

Avec les années, le haut de la ville attire toujours plus de commerces, la Combe est aménagée, la maison de retraite disparaît. Voit ainsi le jour, un gros centre commercial, l'Administration Cantonale des impôts ainsi que l'école privée Moser. Dans notre quartier les clients se font rares mais cela ne concerne pas mon entreprise, vu que nous travaillons sur rendez-vous et n'avons besoin d'aucun passage, à l'exception du magasin.

Les commerçants de notre quartier sont inquiets et commencent à se serrer les coudes. Une association des commerçants se crée et je fais partie du Comité d'organisation. Michel Lecoultré, Président, cherche un nom pour cette association. Pour moi s'est tout craché, je propose

«Bourg-Château-Marché» ce qui est retenu à la majorité. Les commerçants de cette association organisent régulièrement de jolies fêtes. Ce printemps par exemple il fait beau-temps et les commerçants ont aménagé les trottoirs devant leur magasin et exposent leurs spécialités. J'ai même fait dresser un établi et nos gars travaillent en démonstration sur des prothèses devant le public.

Le Grand Passage ferme ses portes. Aussi nous vivons l'époque où la Recette de l'Etat et la Caisse nationale contre les accidents CNA, se développent. Une clinique orthopédique spécialisée s'ouvre à Bellikon, en Suisse allemande, avec un atelier orthopédique. Leurs clients accidentés sont des travailleurs et au cas où ils subissent une amputation se sont de «bons cas» à appareiller car ils sont jeunes, dynamiques et sains, à l'opposé des «cas difficiles» comme les patients gériatriques qui peuvent être victimes de problèmes circulatoires. Ces patients-là ont souvent, avant leur amputation, des ressources corporelles limitées. Si la CNA groupe ses «bons cas», il nous reste les «mauvais cas» où les performances d'une mobilité deviennent plus difficiles. Même le chirurgien, le Dr. Peter abandonne les amputations pour adresser ses patients dans les grands établissements universitaires comme à Lausanne (souvent pour raison de complications circulatoires).

Malgré cela et aussi malgré un certain non-sens d'avoir créé mon entreprise, coincée entre deux villes universitaires avec des hôpitaux où les amputés sont pris en charge par mes concurrents, mes affaires se développent bien.

C'est comme dans la nature, souvent une situation difficile crée des solutions inattendues. Je suis obligé de chercher des spécialités de niches à l'intérieur de mon domaine paraplégique avec le Professeur Rossier, Dyméliés et grand brûlés, des champs d'applications que mes collègues ne connaissent pas bien.

Au début j'ai fait deux expériences dans notre Hôpital de Nyon, l'une est cocasse et l'autre décevante.

Ce jour je dois adapter une prothèse dans une des chambres de l'hôpital de Nyon. Pour un problème mécanique j'ai besoin d'un établi et pour ne pas retourner à mon atelier je vais vite au sous-sol où je pense trouver ça. Plusieurs portes se ressemblent. J'ouvre la première et tombe à la renverse. Devant moi deux cadavres de religieuses, une blanche et une noire, soigneusement mises en bière. Sans savoir je suis tombé dans la morgue improvisée de l'hôpital...

Une autre expérience avec le nouveau chirurgien à l'hôpital de Nyon m'arrive en pleine figure. J'ai un rendez-vous pour lui montrer ce que mon entreprise peut fournir comme prestations pour ses patients. A peine après l'avoir salué et avant qu'il sache exactement de quoi il s'agit, je suis estomaqué par sa question : «- combien me payez-vous par patient que je vous adresse ? Evidemment choqué par cette attitude je me demande : «- a-t-il juré une telle chose avec le Serment d'Hippocrate ?

J'ai entendu, sans cependant pouvoir le croire, qu'à Zurich où la concurrence est rude, des «pots de vins» sont soi-disant concédés. Je réponds à ce médecin que je ne mange pas de ce pain-là et par la suite celui-ci préfère acheter lui-même au marché de gros, des bandages et des attelles de confection. Tant pis pour la qualité et l'adaptation sur le patient pourvu qu'il reste une petite obole dans sa poche. Jamais, dans ma carrière future je ne jouerai à ce jeu. Depuis là, et pendant des années je vais avoir un problème de confiance avec cet établissement qui engage des médecins de cette trempe.

Pourquoi pas d'apprentis à l'EPSIC

Je commence à engager des apprentis pour 4 ans de formation. Par exemple chez nous, c'est la première fille de Suisse, Christine, qui fera ce métier. Aucun collègue veut engager une fille, c'est un métier d'homme, assez dur et avec pas mal de travaux mécaniques. Son père me contacte pour un rendez-vous, et bon, je veux bien la rencontrer un de ces jours, car paraît-il elle a déjà contacté toutes les boîtes de Suisse romande mais... On n'engage pas une fille... !

Quand elle vient se présenter, je vois immédiatement dans les yeux de cette jeune fille blonde de 15 ans, une lueur passionnée qui me convainc immédiatement. Elle veut absolument faire ce métier, je suis sa dernière chance, et j'accepte de l'engager, même que c'est une fille. Elle travaille assidûment, aussi bien qu'un garçon et après ces 4 ans d'apprentissage, elle dépasse lors de son examen fédéral, les deux garçons de sa volée.

Pour fêter le dernier jour de sa présence dans notre atelier j'ai réussi à la convaincre de se prêter à une démonstration, soi-disant pour son avenir, d'une «toute nouvelle technique».

Pour commencer nous lui faisons une empreinte plâtrée des deux jambes, ce qui les bloque à 100%. Quand le plâtre est dur ses jambes sont liées et c'est l'occasion pour nous de l'empoigner et de la porter sur la place du Marché juste à côté, pour la tremper dans la fontaine. L'idée me vient de la tradition chez les typographes. Elle nous en veut d'abord et d'un autre côté elle sera honorée d'être présentée ainsi en public et sera même dotée d'un article dans le «Journal de Nyon».

Christine a fait ses cours pendant son apprentissage, tous les mercredis à l'EPSIC à Lausanne, avec les apprentis de toute la Suisse romande y compris du Jura et du Valsais. Tous sont rassemblés dans une seule classe. Mais cette classe n'a que le nom de «technique orthopédique» En effet les jeunes travaillent deux heures avec les mécaniciens, ensuite 1 heure avec les selliers, deux heures avec les artistes pour l'anatomie et le dessin, deux heures avec les employés de commerce pour le français et les mathématiques, 1 heure avec les carrossiers etc.

Au bout d'un moment je me rends compte qu'en vingt ans, depuis mon propre apprentissage, aucun progrès n'a été fait en Suisse pour la formation théorique et les jeunes de cette classe dispersée me font pitié.

Je prends contact avec Toni Giglio, un apprenti de Genève, et apprend que si un nombre suffisant d'apprentis est réuni on peut former une véritable classe pour un nouveau métier. Vite j'empoigne les formalités et ça marche. Je veux bien lancer l'affaire et enseigner la technique orthopédique dans cette classe, s'il le faut. Sauf que ce n'est pas si simple. Il

faut un planning de formation sérieux avec un programme des matières enseignées etc. et avec mon entreprise, mes patients et aussi ma famille je suis déjà à mes limites.

Mais encore, quand on « vœux » on peut... Et en 1977 le petit Fredi peut annoncer aux collègues l'ouverture d'une classe de techniciens en orthopédie à l'EPSIC de Lausanne avec un programme sur mesure, adapté à ce métier.

Reste plus qu'à élaborer le règlement des matières enseignées pour ce programme. Je me rappelle que l'expert à mon propre brevet fédéral d'alors, Eugen Baumgartner, chef au service concerné du Balgrist à Zürich est devenu entre-temps un collègue. Il a pris l'enseignement en main pour la Suisse allemande et enseigne depuis un certain temps à Zurich dans la seule classe de Suisse. Je m'adresse à lui pour reprendre, au moins pour commencer, ses dossiers d'enseignement. Traduire est plus facile que créer. Déception ! Quand je vais le voir à Zürich il m'explique : «- tu vois Fredi, je fais ces cours sans planning, plutôt au feeling et de ce fait je n'ai malheureusement absolument rien d'écrit.

Ainsi je vois que la jeune association professionnelle a du travail sur la planche. C'est André Bähler, un collègue visionnaire qui la préside et il œuvre beaucoup pour elle. Je fais partie du comité de cette association suisse pendant 4 ans, elle est en train de se développer progressivement. Les séances de comité ont lieu au Balgrist et les déplacements en Suisse allemande sont assez lourds pour moi.

Encore une fois j'ai pris la vie sans bien me rendre compte de ce que je faisais. Evidemment cette classe est indispensable et évidemment je commence à établir un règlement pour ces cours avec un programme d'enseignement, et évidemment ce programme est rudimentaire. Mais c'est un début et ainsi ma vie devient encore un peu plus trépidante, mais dans la nuit j'ai encore des réserves horaires. Par chance mon collègue Pierre Kern, patron junior sur la place à Lausanne, est d'accord de reprendre l'enseignement dans cette classe qui vient de naître et il va la perfectionner ainsi que le règlement d'apprentissage.

Vous avez dit Dysméliés

J'ai déjà mentionné mon inconscience commerciale pour avoir installé mon entreprise dans un couloir géographique entre la frontière française et le lac Léman. C'est une des raisons parmi d'autres qui me fait ouvrir bientôt une succursale au boulevard de la Cluse à Genève, ceci surtout pour me rapprocher de la clinique de pédiatrie. La spécialité de chirurgien orthopédiste se développe et il y a ici le célèbre professeur Willy Taillard, qui en plus de son excellente réputation est en train de se faire un nom pour les Dysméliés. Willy Taillard est le formateur de toute une génération de jeunes chirurgiens qui apprécient apparemment mon style de prothèses.



La Thalidomide ou le CONTERGAN. Ces cas, sont devenus «célèbres» et portaient le même nom que le médicament. En Suisse ils sont heureusement peu nombreux. Chez nos voisins allemands cette drogue de confort pour la femme enceinte fait scandale et lorsque ses effets secondaires sont découverts, ce médicament est interdit. Sa particularité était

de « combattre les éléments qui éliminaient les gènes malformés », d'où le problème.

Ces gènes sont contenus dans tout être vivant et de ce fait, tolèrent, provoquent des absences de parties de membres tout azimut. Cela va de l'absence d'une phalange jusqu'aux bébés troncs, qui naissent sans bras ni jambes. Leur prise en charge demande de l'imagination et souvent un sens inventif pour les solutions prothétiques. Mais aussi sans ce médicament les dysmélies apparaissent depuis des siècles par voie congénitale. L'apparition des possibilités de détecter ces déformations et de les avorter freine actuellement ces cas, lesquels cependant font toujours partie des problèmes de la médecine.



C'est aussi la raison pour laquelle nous avons plus de patients dans les cantons catholiques du (Valais et Fribourg) qui désapprouvent l'avortement pour des questions éthiques et religieuses.

Dans la littérature de technique orthopédique traditionnelle et aussi récente on trouve peu de solutions d'appareillages et nous, quelque peu inventifs, sommes devenus spécialisés et avons des patients dans toute la Suisse romande. Il faut le dire une fois : J'aime les situations compliquées.

J'adore travailler pour le prof. Taillard, un homme de cœur, car il sait élever les gens à leur propre valeur. Ainsi il a dit l'autre jour en ma présence lors d'une consultation à des parents qui venait de loin et qui présentaient leur toute petite chose sans bras : «- au fond c'est impossible de faire des prothèses à votre enfant, mais Graber va y arriver. Il ne disait pas Monsieur Graber. Pour lui je suis un phénomène spécialisé ! Que voulez-vous faire ? Vous foncez, coûte que coûte et vous trouvez une solution. Une telle provocation est plus efficace qu'un compliment. Autour de lui à la clinique de pédiatrie s'est formé une équipe hautement motivée et compétente, surtout en ergothérapie, cette nouvelle spécialité avec des noms comme Edith Teuscher, Jacqueline Wolf, Irène Huwyler et d'autres. Ces filles l'adorent et pour moi c'est une aubaine de m'intégrer dans ce milieu.

Un enfant dysmélrique, quoi que soit le degré de ses absences se trouve à l'origine normal. C'est qu'en se comparant aux autres enfants qu'il découvre progressivement ses déficits et ses limites physiques, d'autant plus que les adultes perçoivent son état comme anormal. C'est là que les spécialistes, et surtout ces filles en Ergothérapie ont un grand rôle à jouer. Moi, avec mes moyens, je peux apporter quelques compensations sous forme de prothèses, d'attelles ou même à un certain stade, des solutions esthétiques afin d'améliorer un peu les possibilités physiques de ces êtres qui sont parfaitement sains au point de vue mental et intellectuels. L'avenir montrera que certains ont abouti à des carrières exceptionnelles, même internationales, malgré leurs handicaps physiques. Là encore la vie nous enseigne «qui veut, peut ». Aussi je pense par exemple à un enfant sans jambes, Pierre, et avec uniquement des moignons huméraux, un enfant d'un père ingénieur et d'une mère lumineuse qui était promu à un riche avenir, car avec sa grande intelligence il trouve plein de compensations inattendues. Pour lui j'invente des mains actives avec des gants esthétiques ainsi que des prothèses de jambes adaptées à son cas. Malheureusement ce jeune mourra à l'âge de 9 ans d'une bête maladie infectieuse qui jette alors dans le trouble toute l'équipe autour de lui.

Parallèlement il y a des médecins qui s'occupent d'enfants paralysés, des cas de poliomyélite. Terre des Hommes me confie leurs jeunes patients pour des appareillages. L'enfant vient pour être opéré en Suisse, parfois

durant une ou deux années car il arrive qu'une chirurgie ne puisse se faire qu'en deux ou trois étapes. Il s'agit souvent d'allongements de tendons ou d'interventions sur la musculature et de tissus qui ensuite se rétractent, car la polio a paralysé leur musculature. Ceci donne des handicaps divers tous degrés confondus de la locomotion, le membre supérieur étant atteint moins souvent. Un appareillage par une orthèse devient efficace. Terre des Hommes trouve en général des familles d'accueil dont les patients ont souvent de la peine à se détacher, et vice-versa quand les gosses doivent retourner dans leur pays, souvent en Afrique du Nord et quitter leur espace luxueux.

Ces médecins nous demandent pour ce genre de patients des orthèses (appareils) et parfois des corsets. Certains chirurgiens et hôpitaux gardent pour Terre des Hommes gratuitement un ou deux lits en pédiatrie à disposition et certains chirurgiens opèrent parfois sans facturer leurs actes.

Un parmi eux est le Dr. Henchod, un chirurgien d'une grande empathie. Il sort de l'école du Professeur Thaillard qui lui a transmis son savoir et son éthique médicale exemplaire comme aussi à toute une série de jeunes médecins. Henchod est devenu médecin-chef de l'hôpital St. Loup à Pompaples, un ancien hôpital, crée en 1852 par le pasteur Louis Germond, un hôpital qui est encore géré par des Diaconesses protestantes. Le Dr. Henchod s'engage beaucoup pour les enfants de Terre des Hommes et a en permanence quelques cas de polio pour des allongements de tendons ou des interventions de restauration surtout du membre inférieur ou du rachis. Le premier but visé est toujours de les rendre à la marche pour qu'ils puissent être scolarisés, ce qui est indispensable au tiers-monde. Henchod s'est montré très ouvert lorsque le fondateur de Terre des Hommes, le bienfaiteur Edmond Kaiser (1914-2000) a réussi de remplir un avion avec des enfants handicapés venant d'Afrique du Nord et que c'est seulement pendant qu'ils survolaient la Méditerranée qu'ils ont eu le culot de lui réclamer l'autorisation d'immigration de ses protégés pour la Suisse. Un fait accompli qui humainement ne pouvait plus lui être refusé.

Nous avons appareillés un certain nombre de ces enfants de St. Loup, ils faisaient partie de notre clientèle. Un autre médecin qui collabore

étroitement avec Terre des Hommes est le professeur De Montmollin de l'hôpital Pourtalès à Neuchâtel. Il va jouer un rôle important dans notre Mission en Algérie.

Camino di COMPOSTELLA

– caméra obligée

Faire ce pèlerinage est presque devenu un «must» et maintenant, à l'âge de 67 ans, je décide de faire aussi cette expérience qui, contrairement à ce qu'on pense, aiguise davantage le mental et non le physique, bien qu'il faille se farcir ces 1500 km à pied.

Parti avec un minimum de bagages, (1/10ème de son propre poids selon la littérature), je pense que pour moi ma caméra fait partie de ce «must». Donc en plus de mon matériel de peinture aquarelle, j'embarque ma «Sonny», (en tout 3 kg), car je pressens de trouver sur ce chemin des individus originaux avec un mental exceptionnel, ce qui excitera ma curiosité et mon envie de connaître leur pensée.

Après 4-5 semaines de vie sans la domination des règles impérieuses de notre société, mon cerveau se déleste des divers blocus obligatoires (médias, métier, famille). Les 25 km sur ce chemin initiatique deviennent quotidiens. Etant pourtant protestant je profite des messes journalières des pèlerins catholiques, moments qui émeuvent pas mal mon petit cerveau.

Mon seul souci est d'avancer et de ne pas me perdre. Il suffit que l'on marche avec des copains, pour se perdre, chacun faisant inconsciemment confiance à l'autre. Rien de plus démoralisant quand on est fatigué de devoir rebrousser son chemin et de rechercher encore les marques rouges, posées par des volontaires régionaux, amis des pèlerins.

Afin d'entrer dans l'esprit de cette aventure il faut abandonner derrière soi son réseau social et partir seul. Par contre comme l'homme a besoin d'un réseau social, s'il le quitte il s'en créera obligatoirement un autre aussitôt qu'il en aura l'occasion.

Si je dépasse quelqu'un sur le chemin ou si je me fais dépasser j'échange en principe trois mots pour voir dans quelle langue il baigne. Cela peut amener à des amitiés passagères très riches, des rencontres au hasard du

chemin ou dans les dortoirs. Je côtoie tout le temps des pèlerins qui m'accompagnent parfois sur 100 m, ou même pendant 3 jours de suite. C'est ainsi que je dépasse cet après-midi deux dames, l'une d'un certain âge et l'autre, plus jeune. Elles parlent français, mais elles avancent trop lentement pour moi. Je ne fais que de les saluer et les dépasser avant d'arriver au prochain dortoir. C'est dans une petite salle très basse, bourrée d'une soixantaine de lits superposés à trois étages que j'envisage de passer la nuit. La moitié de la salle est déjà occupée et lorsque je pose mon sac sur le lit du bas, arrive la plus jeune de ces deux dames que je reconnais et qui veut occuper le lit du haut.

« - Bonjour, il est plus facile de dormir en bas, car vous pouvez ranger votre sac sous votre lit. La personne me dit qu'elle attend sa mère qui va juste arriver et elle réserve un lit du bas pour elle. Et comme prévu arrive cette dame d'une soixantaine d'années, un peu essoufflée et qui, de loin, dégage sur moi spontanément un curieux attrait.

Je me présente et on échange quelques futilités du voyage. Personne lumineuse, cette femme parle russe, hollandais, espagnol et français. De suite je ne peux m'empêcher de lui demander, si elle ne voudrait pas répondre à une ou deux de mes questions devant ma caméra. «- D'accord, mais je dois d'abord m'installer, m'inscrire avec le passeport du pèlerin, me doucher, et aller manger avec ma fille. «- Ok, je vous attends.

Quand elles reviennent il est tard, la lumière du jour tombe déjà n'importe quel cinéaste à peu près conscient n'aurait plus fait de reportage. Mais quand on veut ... Je lui rappelle sa promesse. «- Bon, alors faisons vite ça...

Le gîte est rempli de monde et il n'y a pas mal de bruit. Je l'emmène dehors où le niveau des murmures est plus faible. Je lui explique vite que je fais un petit document sur les motivations des pèlerins et si elle peut me raconter les siennes en trois phrases ...»- Je vais vous raconter mon histoire. Ouille ! Elle me fait peur car mes messages doivent être courts, mais le petit Fredi me fait remarquer qu'elle a l'air assez raisonnable. «- Bon – ça tourne – action...

Alors Larissa, comme elle s'appelle, commence à me raconter avec une sincérité émouvante qu'elle est là pour la deuxième fois. La première fois, il y a deux ans, elle accompagnait sa fille de 32 ans, atteinte d'un cancer du sein. Avant sa mort programmée elle voulait encore faire ce pèlerinage. Elles ont acheté un âne quelque part, car déjà la fille était trop faible pour porter ses bagages. Il paraît que le premier bout du chemin fut angélique.

Mais à l'endroit où nous nous trouvons ce soir, elles ont dû interrompre le voyage et rentrer d'urgence chez elles en Hollande. Avant le décès, trois semaines plus tard, la mère devait promettre de terminer ce pèlerinage en son nom. Aujourd'hui elle est là, avec sa deuxième fille, et ensemble elles accomplissent cette promesse en toute simplicité.

Larissa me raconte tout cela d'un trait, avec une clarté éblouissante, un sérieux tragique, et sans verser une seule larme. Je tombe presque à la renverse et m'accroche à ma caméra pour que ce plan soit réussi au mieux, bien que la lumière est désespérément faible. Le lendemain je quitte ce gîte, où cela ronflait pas mal, sans revoir Larissa.

Après les deux mois du pèlerinage cette séquence s'est révélée comme la meilleure de mes 70 interviews. La télévision suisse allemande avait envoyé deux fois une équipe sur le chemin pour un reportage. Aujourd'hui cette même TV m'achète tous mes rushs avec les droits d'usage. Le secret de cette réussite réside probablement dans le fait que toutes les personnes que j'ai interviewées me parlent comme à un copain, avec lequel ils ont communiqué, fêtés, soufferts, et oublie ainsi la caméra...

Mon film «Quêtes» paraîtra et donnera lieu à plusieurs conférences en Suisse et à l'étranger. Il fera un tabac sur internet. Larissa deviendra une amie et elle viendra plus tard nous trouver quelques fois à mon domicile. Comble de la tragédie; la pauvre perdra aussi sa deuxième fille trois ans plus tard : Cancer du sein !

Un écrivain allemand célèbre a édité un livre après son périple de Compostelle. Il a fait le voyage avec tout le confort, Hôtel, nobles tables, parfois transporté sans marcher. Cependant il pense être tout de même entré dans cet esprit inexplicable d'un pèlerin, ayant apparemment et

physiquement pas mal souffert. Son livre prouve qu'il ne discerne aucunement cette merveilleuse aventure qu'est le camino.

Par contre sur une page il parle d'avoir rencontré une certaine Larissa (la mienne) et cela prouve que nous étions sur le chemin au même moment.

Je pensais utile de le joindre par une lettre en lui parlant aussi du film où Larissa joue un rôle majeur, mais ce Monsieur ne m'a jamais répondu, je pense qu'il ne flairait pas d'affaires...

Le pèlerin Fredi fera une autre expérience sur le camino, cette fois pas en rapport avec sa caméra et en plein arrière-pays de la France.

Parti comme d'habitude de l'est vers l'ouest vers les 4-5 heures je vis ce moment sublime du lever du jour. La lumière naissante vient de mon dos et la campagne devant moi se réveille en parallèle avec mon esprit. Pendant des heures je la traverse, seul, pas un humain, pas une maison. Rien... Après quelques heures je rattrape une fille d'environ 20 ans qui munie d'un bâton, porte sur son sac le coquillage St. Jacques, signe typique pour le pèlerin.

“- Bonjour, ça va ? “- Yes sorry, y speak English ? “- J understand your language à little bit, don't matter. Et nous faisons un bout de chemin ensemble, en discutant aussi bien que mon mauvais anglais le permet.

Enfin une ferme au loin. En approchant apparaît un chien, un immense monstre noir, les dents battantes. C'est trop pour la fille, elle est à un doigt de tomber dans les pommes, car elle a une trouille épouvantable des chiens. Résultat : cette douce chose se cache derrière moi et s'accroche à mon dos en paniquant complètement.

La bête noire est encore assez loin, le chemin de la ferme vient de droite. Ses canines ne m'impressionnent pas trop et j'attrape la fille et la secoue un peu. «- Reprends-toi maintenant et fais semblant de ne pas avoir peur. Elle reste pendue derrière mes épaules quand le moment arrive où le chemin de la ferme croise le nôtre par la droite. Cette masse effroyable est maintenant près de nous et puisque je vais tout droit, elle risque d'arriver

derrière nous, ce qui me déplaît au plus haut point. Le petit Fredi a besoin de toutes ses ressources et décide de changer de direction et d'aller sur le chemin en direction de la ferme, chemin qui est bouché par cette bestiole sauvage, et il l'affronte de face.

Pour le pire des cas j'ai un bâton, aussi je regarde le chien droit dans les yeux, je l'hypnotise carrément, décidé de lui passer dessus. Il doit ressentir ma détermination car miracle... Tout à coup, nous sommes à un mètre, il abandonne, se tourne et fuit, la queue entre les jambes. Le petit Fredi a déployé en ce moment une force abyssale et...a vaincu.

Ma «compagne de circonstance» tombe à genoux devant mes pieds, pour elle je suis un être surhumain et je comprends que je pourrais faire d'elle ce que je voudrais, sauf que je ne veux pas...

Plus tard on me prêtera le livre du célèbre écrivain brésilien Paulo Coelho qui décrit le chemin de Compostella dans une manière quelque peu mystique (1986). Grâce à ce livre il y a beaucoup de pèlerins brésiliens sur le Camino. Je lis dans son texte qu'à un endroit sur le chemin il a rencontré le diable dans une ferme... et l'a vaincu, or celui-ci avait la forme d'un gros chien noir...

Mission – Algérie 1971 – 1981

Une aventure commence

Dans mon programme journalier je prépare généralement : dès 07.00h les essais de la journée ainsi que la consultation de podologie pour les supports plantaires qui a lieu 3 fois par semaine, l'après-midi. Les rendez-vous pour les cas plus complexes ont lieu souvent le matin. Ce matin je dois me rendre à la clinique Beau-Séjour où m'attend un patient pour la confection d'une minerve.

Mais au moment où je veux partir, arrive un appel téléphonique qui sans que je le devine va influencer lourdement mon entreprise pour 10 ans. Nous marquons l'année 1971.

«- Bonjour Monsieur, c'est Terre des Hommes. Vous avez appareillé Mohamed des deux membres inférieurs, tout va bien mais maintenant ses orthèses sont trop petites. C'est un médecin qui œuvre dans le désert algérien, le Dr. Salah Merghoub qui a pris des mesures pour un renouvellement d'orthèses. «- Pouvez-vous lui confectionner deux nouveaux appareillages d'après ces données, cela évitera de faire venir le gosse en Suisse.»

Le Dr. Merghoub, vit au M'Zab à 600 km sud d'Alger en plein désert. Issu d'une famille favorisée il a «fait médecine» à Genève. En reconnaissance, et aussi parce qu'il ne sait pas quoi faire de certains de ses patients paralysés, il envoie régulièrement des enfants, surtout des polios, en Suisse dans les mains de Terre des Hommes. Mais tout cela je l'ignore pour l'instant.

Au téléphone j'avale d'abord sec... Je réfléchis un moment avant de répondre à la bonne-dame. «- Chère Madame, prendre les mesures est une chose compliquée, il vaut mieux être spécialiste. Ensuite il faut préparer les appareils à l'état brut pour les adapter et ce n'est qu'à ce moment que l'on peut les terminer. Faire cela à distance nous donne peut-être 5 % de chance de réussite. Je m'excuse, Madame, je ne vois pas comment on peut faire. «- Oui je comprends, c'était juste une idée, saugrenue peut-être.

Bon, alors nous devons envoyer le gosse en Suisse, c'est quand-même stupide. Après tout, ne pourriez-vous pas venir une fois sur place ? «- C'est où en Afrique ? « - Dans le désert algérien. «- J'aimerais bien, Madame, mais j'ai ici une entreprise avec plein de patients, des employés, je vais dans les hôpitaux de toute la région et je m'occupe aussi des apprentis. Cela n'est pas possible.

5 minutes après avoir raccroché le téléphone je demande à l'atelier : «- Est-ce que quelqu'un voudrait une fois vivre une vraie aventure en Afrique ? On prendrait une ou deux semaines pour aller voir des patients, mais il faudrait que vous preniez la moitié sur vos vacances et je ferais aussi un gros effort en-dessous du prix coutant.

Jean Lenoir, le chef d'atelier et le manoeuvre Gilbert Dousse sont tout de suite intéressés.

«- Madame Mermoud, rappelez Terre des Hommes, et passez-moi la dame qui vient de téléphoner svp :

«- Madame, tout à l'heure vous m'avez dit en plaisantant d'aller une fois sur place en Algérie, votre remarque n'était pas aussi saugrenue que vous l'avez énoncé.

Déjà j'ai rendez-vous pour le lendemain matin à Terre des Hommes Lausanne. Cette idée me travaille et je ne dors pas beaucoup cette nuit-là. Ursula, ma femme me demande ce que j'ai de nouveau comme idée farfelue. En effet, farfelu est le terme, car durant la nuit dans l'esprit du petit Fredi est né un plan avec tout un concept qu'il a élaboré avec une stratégie assez détaillée. Elle tiendra 10 années !

Mon interlocuteur de Terre des Hommes s'appelle Michel Zahnd, un doux rêveur, mais qui, par contre me prend au sérieux, car l'idée est effectivement farfelue. On convient de deux ou trois points qui sont essentiels :

J'ai donc imaginé une Mission en deux séjours d'une à deux semaines sur place, avec un intervalle d'env. 2 mois. La première sert à l'évaluation

des cas et de leurs besoins ainsi que de la prise des mesures sur les enfants où un appareillage promet une efficacité certaine. Les empreintes seront transportées dans mon atelier. Suivra une phase de fabrication dans mon entreprise. La deuxième phase servira à l'essayage, à l'adaptation et aux finitions des orthèses.

Arrangement financier : 3 personnes seront prises en charge avec le voyage et leur entretien sur place. Les appareillages élaborés seront facturés à 60% des prix habituels. Mr. Zahnd accepte et la planification peut commencer. Devant la grande inconnue, je décide de lancer la première phase au début de l'été et la deuxième en début de l'automne. Cette période pour la fabrication tombera ainsi dans la période où mes ateliers sont un peu moins sollicités. Malheureusement je ne prévois pas, dans mon inconscience, que de travailler en juillet dans la canicule du désert devient pour nous européens une épreuve assez sportive. Mais finalement on part pour un rendement maximal et pas pour un tour de plaisance, et même il s'avèrera que les autochtones sur place vont nous prendre pour des fous-furieux, en nous voyant travailler si assidument...

1ère Mission - 1er phase

Les préparatifs sont nourris de beaucoup d'enthousiasme avec une logique fictive qui repose en bonne partie sur l'imagination et dépourvue de toute expérience pratique, car sur le moment je ne mesure pas combien de problèmes nous arriveront dessus dans le continent noir.

Salah Merghoub Salah nous reçoit en personne sur la piste. Il parle un français impeccable et nous propose d'emblée de le tutoyer. Par contre il connaît très bien l'occident, puisqu'il a fait ses études à Genève. Et ensuite il nous montre où demain commencera notre travail. Dans son cabinet se situe une salle d'attente rudimentaire, mais confortable pour les conditions locales. Ce sera notre local de consultation, de prises de mesures, notre bureau et tout et tout. Après notre question, combien d'enfants sont inscrits, nous nous rendons vite compte que pour Salah l'organisation de notre travail s'arrête là et aussi que dans ce pays en plein désert on travaille sans programme. «- Je n'ai aucune idée, on verra, mais pas mal d'enfants. «- Est-ce qu'il y a une salle d'attente ? «- Non, les gens

vous attendent dans la rue, ils vont probablement venir assez tôt. Nous décidons de commencer demain à 05h du matin pour préparer un peu nos affaires et notre matériel, espérant que le matin il fasse moins chaud, ce qui s'avèrera une erreur !

Salah nous invite ensuite pour le souper dans sa maison. Nous ne pouvons malheureusement pas voir son épouse car, musulmane stricte et à plus forte raison Mozabite, elle ne peut pas se montrer sans voile à des hommes, et dans la maison elle n'en porte pas. Mais on se parle à travers une porte semi-ouverte donc on est à quelques centimètres d'elle.

C'est une jeune femme; un de ses enfants sert un couscous succulent à notre petit monde assis par terre sur des coussins autour d'une magnifique table en laiton ciselé.



Salah est un être noble avec un esprit très vif et père de 4 enfants, dont «In Shahla» (heureusement) le dernier est un garçon. Salah est assis entre deux civilisations très contrastées. Pendant ses études à Genève il a été habitué à tous les vices possibles de notre occident. Il passe encore chaque été quelques semaines en Europe dans ce style avec ses anciens compagnons. Mais dans son pays c'est un homme très bon et franchement très apprécié qui porte haut la religion Mozabite. Je pense effectivement qu'il s'occupe des enfants paralysés de son pays en reconnaissance envers notre patrie qui lui a prodigué sa formation de médecin-généraliste. Depuis

un certain temps en collaboration avec Terre des Hommes, je le répète, il sélectionne et envoie des enfants handicapés pour leur permettre de recevoir des soins en Suisse.

Il nous parle de son peuple qui a comme haut-lieu le M'Zab dont Ghardia est le centre, à 600 km au sud d'Alger en plein désert et entouré de quelques autres Oasis, dont une Oasis sainte, toute proche, El Atteuf. Les Mozabites ont un passé turbulent et cruel. Il y a un millénaire, ce peuple venait d'Arabie Saoudite où il était menacé d'extinction. Le peuple, dans son ensemble, traversait le Sahara en cherchant dans le désert les parcours les moins hospitaliers, pour enfin s'installer dans cette vallée perdue du M'Zab. Ils échappaient ainsi à au génocide par leurs ennemis arabes. Au M'Zab, en plein désert il ne pleut de loin pas toutes les années, mais cela suffit pour remplir les sources d'eau souterraines.

Cette migration imposait à ces gens une discipline de fer car c'était une condition pour leur survie. Ce fait a modelé l'âme de cette société et a façonné la culture Mozabite. Au début ils construisirent leurs habitations en terre et fumier d'ânes et de chameaux. Pour résister à la chaleur, toutes les maisons ont des sous-sols et des terrasses pour dormir. Le résultat est une architecture très sobre, mais parfaitement étudiée, dont l'architecte Le Corbusier s'est largement inspirée. Musulmans stricts ces gens ressemblent pour moi un peu aux juifs à cause de leur grande autodiscipline, Ils sont très soignés et leur Q-I est souvent au-dessus de la moyenne. De toute manière ce sont des sémites. Salah m'explique qu'un vrai Mozabite passe sa vie en trois phases : la jeunesse au M'Zab avec une éducation religieuse (Taha son fils, va à la mosquée le matin à 05h, avant l'école). La vie d'homme se passe souvent à l'étranger, pour des études, faire un métier et voir pour faire fortune. (Aux USA par exemple il y a beaucoup de Mozabites) et ensuite il passe sa vieillesse de nouveau au M'Zab pour servir Allah.

Mais au M'Zab, vit aussi une autre population en bonne harmonie avec les Mozabites. Cette population, descendant des nomades est d'une classe inférieure et de peau foncée. Par contre les Mozabites, vivent dans les oasis, et aussi dans leurs palmeraies. Ils ne se mélangent pas volontiers avec

les non-mozabites ce qui provoque chez eux une certaine consanguinité, chose inévitable, et des conditions favorables pour la poliomyélite.

Avant d'aller dormir nous buvons encore un café très fort. Il n'est pas tard, mais nous sommes complètement épuisés et demain on va se lever aux aurores.

Consultation

Il n'est pas encore 5 heures du matin. Nous traînons nos bagages près du cabinet du Dr. Merghoub au centre de la ville de Ghardia où l'on ne connaît pas encore le goudron, nous voyons de loin dans la rue un curieux attroupement. Beaucoup d'enfants, en général assis sur le sol sableux ou dans les bras de leurs parents, beaucoup de cannes et de béquilles, parfois extrêmement rudimentaires.



B é q u i l l e s
«faites main »
par les parents
des enfants,
matériel qui
est abandonné
après l'appa-
reillage des
petits Suisses.

Ça ne peut pas être vrai... Est-ce qu'ils attendent les techniciens Suisses ou bien est-ce que nous voyons des fantômes. Sommes-nous dans un mauvais film ???

Un homme noir en blouse blanche vient d'un bon pas à notre rencontre. Souriant, mais sérieux il parle un très bon français et se présente : «- Mohammed, l'infirmier de Salah, bonjour, je vais vous aider à vous installer, dites-moi ce dont vous avez besoin. Il a l'air d'un garçon très débrouillard et ne s'inquiète pas de tout ce monde qu'il salue furtivement et nous fait entrer. L'avenir va nous montrer qu'il sera aussi disponible comme traducteur. La visite va commencer sous peu. « - Où aura lieu la consultation ? Mohammed, très décontracté, est au contraire des Mozabites assez noir de peau, nous dit : «- vous y êtes». Tout se passera dans la salle du Dr. Merghoub, que nous avons déjà vue hier en vitesse. «- Regardez et dites-moi comment vous voulez vous installer. Mais c'est vite vu, en fait il n'y a qu'une pièce des plus modeste. On peut déplier un paravent pour les jeunes qui doivent se dévêtir pour ensuite être examinés, ou pour faire des empreintes.



Mohammed, l'infirmier noir de Salah.

Premier handicap : Si je suis en Europe devant un patient que je le vois pour la première fois, il existe en principe un médecin qui me le présente et me décrit la situation (anamnèse) ou du moins, il existe une ordonnance qui décrit le handicap moteur ou qui demande un appareillage, et moi je dois trouver une solution technique. Il arrive que ce soit le médecin qui en propose une (parfois assez farfelue!). Ici cette personne n'existe tout simplement pas, donc c'est moi qui dois faire un «état des lieux», c'est-à-dire une analyse musculaire, degré des rétractions articulaires, longueur des membres, déficits musculaires, déformations de toutes sortes. Bon, je connais heureusement assez bien les paralysies poliomyélitiques par mes patients que je soigne en Suisse, mais tout de même : je n'ai pas fait des études de médecine.

En Europe, bien des médecins ne connaissent déjà plus la polio que par des livres, car depuis une génération entière et grâce aux vaccins elle a pratiquement disparu. Ici nous ne voyons pas que des polios. Ce sont souvent des enfants (et parfois des adultes) qui ne peuvent simplement pas marcher pour toutes sortes de raisons. Nous rencontrons, et c'est hautement intéressant, des maladies rares ou disparues en Europe.

«Des Suisses viennent faire des miracles». Il semble qu'apparemment dans la ville cette parole a fait le tour, car il y a foule à la consultation. Nous mesurons d'un seul coup d'œil l'évidence cruelle, nous ne pouvons pas produire des miracles. Alors, on se concentre et j'établis au mieux des diagnostics les plus précis possibles. Ceci ressemble parfois à un tri de guerre. Nous ne pouvons pas prendre en charge des gros cas comme des tétraplégiques lourds ou des infirmes moteur-cérébraux, qui demanderaient de longs et gros efforts thérapeutiques dépassant nos possibilités, car notre mission d'appareillage doit être avant tout rationnelle afin de mettre debout un maximum de patients. Les mêmes critères comptent pour des affectations mineures où la paralysie a été vaincue en grande partie par les patients eux-mêmes pendant la phase aigüe de l'infection. Ces patients présentent seulement des déficits moteurs mineurs, des raccourcissements du membre inférieur ou des boîtiers qui n'empêchent pas une vie sociale. C'est cruel car il y a de si nombreux cas avec des parents gentils, plein de confiance que nous devons décevoir et ceci me pose un grand problème moral.

Heureusement Mohammed l'infirmier est là avec ses bonnes paroles, par lesquelles il arrive en se référant souvent à Allah, à calmer les parents des enfants. C'est lui aussi qui nous aide en nous faisant comprendre de quelle manière ces gens voient la vie. Ainsi nous sélectionnons ceux qui arriveront probablement à marcher avec un appareil ou deux, ce qui dans le Bled (désert) est la condition pour une scolarisation.

Maintenant que Salah arrive dans son cabinet dans cet immense fouillis de gens pour voir comment ça va, nous nous sommes déjà un peu ressaisis du premier choc et commençons à établir des dossiers, des prescriptions pour des orthèses, prendre des mesures, et déjà nous débutons avec les prises des empreintes en plâtre.

A 13.00 h c'est comme si la vie s'arrêtait et nous avec, nous allons faire une petite sieste, la chaleur est trop écrasante. Les pauvres patients doivent attendre en bas dans la rue sans aucune alternative. C'est assez dur en partant de passer à côté d'eux et cela nous incite à revenir plus rapidement, car les habitants de cet étrange coin du monde tirent la sieste jusqu'à au moins 16.00 heures, ce qui avec cette monstrueuse chaleur est compréhensible. Je suis entré dans un état particulier. Déboussolé par les circonstances, stimulé d'une part de tant de responsabilité et d'autre part conscient de cet infiniment petit rôle que peut jouer le petit Fredi pour ces êtres qui n'ont que cette chance d'être pris en charge, et je ne peux m'empêcher de réfléchir sérieusement sur la technique que nous déployons dans cette mission. Chez nous pour une orthèse cruro-jambière (cuisse et tibia et pied) nous faisons une empreinte de la jambe entière avec des bandes plâtrées. A l'atelier cette empreinte est renforcée et remplie de plâtre ce qui nous donne une base précise pour un modèle où nous pouvons travailler dessus.

N'ayant pas prévu une telle affluence pour cette première mission, je décide de ne pas procéder selon nos habitudes et de faire que des empreintes plâtrées du pied et de la cheville (pour des questions de volume et de transport) et pour le reste du membre inférieur nous ne faisons qu'un dessin sur papier avec les mensurations inscrites. Ça peut s'avérer suffisamment précis, on verra d'après notre expérience ce que l'on fera en pratique. Pour une autre fois je me pose déjà la question, comment on pourra s'organiser pour prendre des empreintes entières.

Ainsi se poursuit la première phase de cette première mission où toutes les 5 minutes nous apprenons quelque chose de nouveau dans ce monde si loin du notre et pourtant ce ne sont que quelques 2000 km qui nous séparent et n'avons à faire ici qu'à des gens modestes, gentils reconnaissants, souvent doués et disciplinés, des gens que certains européens ignorants appellent souvent de manière vulgaire «des Arabes» en pensant «Ces sales Arabes».

Une fois le dernier enfant consulté nous rassemblons nos affaires et rentrons en Suisse dans notre civilisation, laquelle compte selon le dernier recensement 6'269 783 habitants.

Ma réceptionniste, Mme Marguerite Mermoud a passé des moments pénibles, car pendant ces dix jours mon cabinet devait tout renvoyer à plus tard. Dans un premier temps nous sommes appelés à rattraper le «boulot» négligé. Parallèlement je dois digérer le dossier «Mission» qui prend pas mal de place dans mon petit cerveau et durant la nuit je songe déjà aux moyens pour finaliser la fabrication de la trentaine d'orthèses lesquels dans 2 mois doivent être prêtes pour la 2^e phase d'adaptation et de livraison, phase qui est déjà programmée.

En proposant de mettre sur pied cette Mission, sans savoir à quoi je m'exposais, je ne comptais de loin pas avec un tel nombre de cas et avec mes employés nous craignons maintenant de ne jamais arriver à être prêts. J'engage donc sur le champ deux jeunes auxiliaires de la région, disponibles en tant que manœuvres. Pour finir et au prix de pas mal d'heures supplémentaires nous sommes tout juste prêt pour la deuxième phase.

Comme relaté plus haut, dans notre métier on construit les orthèses de maintien à l'état brut avec des bandages provisoires, et les essayons ensuite pour les modifier lors de l'adaptation. En un deuxième temps on finit et garnit le tout par des bandages un boulot considérable. Pour cette Mission j'ai dû décider de les finir d'emblée au risque de les démonter partiellement en cas de retouches, pour les rétablir ensuite. Ceci peut fonctionner mais il faut tout de même beaucoup de main d'œuvre pour cela. Mon épouse très habile, est d'accord de venir avec nous pour la deuxième phase.

2^eème phase

Fin de l'été : Jean Lenoir, Gilbert Dusse, mon épouse avec notre fils de 2 ans et demi et moi, partons avec de gros bagages qui contiennent les orthèses et un atelier ambulancier pour une nouvelle aventure : la deuxième phase.

Cette fois à l'aéroport d'Alger je ne sais pas sous quel prétexte la douane ne veut pas laisser passer notre matériel. Ils me disent de revenir demain pour dédouaner notre matériel. Le délégué du ministère de la santé qui nous accueille, pourtant un agent officiel et cravaté, mais un peu mou,

ne parvient pas non-plus à faire passer le matos. Est-ce qu'ils s'attendent à un bakchich ou est-ce une chicane ? En Europe j'ai atteint une certaine conscience de mes valeurs mais ici tout est différent, on joue avec d'autres cartes. J'ai beau leur expliquer que demain des enfants paralysés nous attendent au M^oZab pour être soigné, rien n'y fait, les douaniers s'en foutent avec des manières de supériorité. Je croyais pourtant connaître déjà un peu la mentalité nord-africaine, mais je suis loin du compte, rien n'y fait. Les palabres durent deux heures. J'ai évidemment appelé le chef de la douane et avec un grand effort je dois finalement «monter sur mes grands chevaux», ce qui ne l'impressionne pas particulièrement. Pour finir j'ai l'idée de «redescendre de mes grands chevaux» et menacer ce chef de déclencher un scandale de presse sur la place de Genève, au cas où ça ne s'arrangerait pas, car je me suis engagé dans le sud pour plein de gens.

Bizarre, Jean et Gilbert me regardent avec stupeur, ils ne me connaissent pas sous un angle aussi déterminé, voir méchant. Le chef comprendra enfin et est d'accord de nous laisser passer avec nos affaires. Apparemment Genève jouit ici d'un prestige international étoffé.

Mais les ennuis continuent. En plus, la liaison Alger-Ghardaïa n'étant pas possible en avion, nous devons faire les 600 km qu'il nous reste en bus public. Accompagné de tous nos gros bagages nous partons finalement vers la station de bus en plein centre d'Alger. En arrivant nous voulons directement prendre nos billets, mais on nous dit sur un ton détaché que le bus part que le lendemain matin à 05 heures. «- Est-ce que vous réservé ? Non ? Alors ça va être difficile. Il vous faut venir de bonne heure car il n'y a plus de place dans le bus de demain. Cette fois je me méfie du style nord-africain et décide que nous restons tous pour la nuit sur le trottoir, devant le bureau, d'où partira le bus. Tant pis pour le confort, car à Ghardaïa on nous attend. On reste serré, tout de même dans une grande ville une nuit peut réserver des surprises...



La nuit passe très, très lentement, il fait assez chaud et notre fils âgé de deux ans et demi dort décontracté sur les bagages. Dans les environs se trouve un bar où je vais acheter quelque chose à boire pour notre équipe «d'immigrés». Dorénavant nous pourrions donc dire qu'on a «fait le trottoir» à Alger !

Vers les 04 heures arrivent plein de gens et tout à coup nous ne sommes plus à l'avant de la file, car il n'y a pas de file. C'est «le bordel» et il faut se battre avec le grand nombre de nos grosses valises et notre gamin, mais j'ai décidé avec fermeté qu'on sera de parole et que l'on arrivera aujourd'hui à Ghardaïa. «- Quand il y a une volonté ...

Jean et Gilbert, les pauvres, voyagent debout, 6 ou 8 heures; moi, coincé entre je ne sais quoi. Pour Ursula j'ai trouvé une place entre deux honnêtes, grosses dames qui ne lui montrent même pas leur visage derrière leur voile...



Enfin Guerrara, un oasis, près de Ghardaïa pointe à l'horizon. Majestueux et silencieux, cette plate colline dans son voile rose-bleu. Nous arrivons à Ghardaïa dans l'après-midi dans une chaleur typique pour les lieux.

Salah est là, mais nous sommes joliment éprouvés et nous nous affaïssons presque de fatigue. Heureusement nous connaissons déjà les lieux.

Le lendemain nous commençons à nous installer dans cette température qui en cette saison est un peu plus clémente, mais seulement un tout petit peu....

Le travail d'adaptation des orthèses commence et ça ne se présente pas trop mal sur ces enfants qui passent l'un après l'autre, et nous devons fournir un grand effort pour les finitions. C'est en grande partie de la couture et vive la présence de mon épouse ! Nous voudrions avancer plus vite et de nouveau je commence à me questionner comment procéder de manière la plus optimale.

Des petites sœurs de Jésus, une mission catholique installée dans le M'Zab, ainsi que des sœurs blanches françaises ont eu vent de nos démarches. Elles se présentent et nous demandent si nous pourrions collaborer avec elles à l'avenir en prenant aussi en charge leurs enfants polios.

Mlle. Brühl se présente. C'est une sœur catholique allemande et spécialement énergique, elle vient de Biskra, un oasis à env. 50 km. Elle se dévoue comme une sainte, et elle cherche aussi une solution pour ses enfants paralysés. Elle nous demande si l'année prochaine elle pourra nous amener ses protégés polios, environs 30 gosses.

Souvent les parents de jeune patient, nous invitent le soir chez eux pour un thé. D'une part ils sont reconnaissants et d'autre part je crois que cela fait bien dans le voisinage d'avoir une quelconque alliance avec les Européens. Bizarrement, les blancs qui ont tant exploité ce pays pendant la période coloniale, ici ils ont encore la cote...

Pour moi c'est de l'or en barre, car observer les conditions de vie de ces personnes dans leur espace familial peut nettement influencer le concept de nos orthèses. Les femmes noires sont plus tolérantes au port du voile et elles se dévoilent, devant nous les hommes, que dans l'enceinte de leurs murs. Si nous trouvons le temps et l'énergie d'accepter une de ces invitations, c'est chaque fois un événement, car ainsi nous découvrons et sentons comment ces braves gens fonctionnent et pensent.



Ceci est d'autant plus intéressant, car bien quelques personnes parlent encore un peu le français (vive le colonialisme français).

L'autre soir c'était drôle, car les parents d'Abir n'ont, comme c'est l'usage, pas une seule chaise dans toute leur maison très brute. Ils vivent par terre mais ils savent que les Européens (pourtant ils n'y a pas la télévision au M'Zab), n'aiment pas s'asseoir sur le sol, et d'autant plus s'ils sont accompagnés par leur femme.

Cependant ce soir à notre arrivée, tout à coup, des jeunes font surface avec une chaise pour chacun de nous et nous sommes là, plantés en surplomb, exposés comme des bêtes curieuses ou plutôt comme des saintes statues. Le temps de boire, très formellement, un thé (ou trois) selon les rites. Ce temps passé, on nous présente à d'autres gens, tous souriants, et on nous «prête» pour une autre visite chez un voisin. Comme je l'ai mentionné, il

semble que cela fait très bien d'être vu avec des Européens dans la maison. Un thé suit l'autre, les chaises nous suivent également d'une maison à l'autre, transportées par des mains célestes. On voit du monde et avec certains nous avons des discussions intéressantes. Il est même bien vu que nous intégrions progressivement deux-trois mots en arabe. Moi, étant à la base Suisse allemand j'ai de la facilité pour prononcer ces sons qui sont assez inhumains pour les francophones, sauf que pour les retenir, c'est une autre question.

Salah Merghoub, notre bienfaiteur qui nous met à disposition ses locaux, vaque à ses consultations et nous le voyons une ou deux fois à la maison. Ma femme est invitée à entrer dans les chambres de leur domicile par Madame Merghoub et ses employées. Notre fils Roland se lie d'amitié avec Taha, le fils de Salah qui est de deux ans son aîné, ainsi qu'avec ses sœurs. Mais nous les hommes ne pouvons jamais voir Madame Merghoub qui est pourtant très curieuse de converser avec nous. C'est seulement à travers la porte entre-ouverte que nous nous parlons.

La fin des dix jours de la Mission approche et nous dressons un inventaire. Nous avons appareillé les patients prévus au mieux de nos possibilités et sans panne notable, sauf pour un garçon. Fils de nomades vivant loin dans le désert, il n'a pas réussi à atteindre Ghardaïa pendant notre présence. Néanmoins j'ai hâte de rentrer et de faire une analyse autocritique sérieuse de notre travail, analyse qui sera utile pour l'année prochaine, car si nous avons commencé cette Mission il faudra la maintenir pendant au moins dix ans, comme je l'ai dit dès le 1er jour à Mr. Zahnd de Terre des Hommes : «- avant 10 ans il sera difficile de passer le témoin dans des mains algériennes.

Au vu d'aujourd'hui il faudra en plus :

Un médecin chirurgien orthopédiste, menant la consultation avec diagnostique et prescription.

2. Une chirurgie sur place par ce médecin. (Éventuellement en

Collaboration avec un chirurgien local)

3. Entre la 1ère et la 2me phase : activité de physiothérapie, rééducation post-op et entraînement avec l'appareillage.
4. Une étude sur le type des orthèses mieux adaptées au pays et aux circonstances.
5. Intégration d'une autre entreprise (collègue) pour digérer l'augmentation de travail.

La mission de l'année prochaine va satisfaire toutes ces observations, c'est promis.

2è Mission- 1ère phase avec Werner Hägeli

Entre temps j'ai pu enflammer mon ex-chef Werner Hägeli pour la mission. J'ai compris que notre mission en croissance vertigineuse dépasse les capacités de ma «boîte» et une collaboration avec la maison Hägeli serait idéale. En plus il vient également de créer une entreprise à Zurich.

Après la 1ère Mission ma jeune entreprise à Nyon a eu des difficultés financières. Puisque c'était Terre des Hommes qui payait pendant les deux premières années les orthèses, (ils seront remboursés par le service de santé algérien) je savais que nos tarifs offerts à Terre des Hommes étaient en dessous de nos frais de reviens, et je pensais pouvoir absorber cela. Cependant la quantité inattendue de patients a surchargé la fabrication dans mes ateliers, j'ai dû engager du personnel pour deux mois. En plus, aussi pendant mes absences en Algérie j'ai négligé ma clientèle sur place. Tout cela m'a amené à faire comprendre à Terre des Hommes qu'à l'avenir nous devrions revoir nos prix.

Riche de cette expérience je peux donc proposer à Werner une collaboration saine et il est tout de suite d'accord avec une participation sur la Mission de cette deuxième année.



Technique semi-coquille

Entre-temps j'ai compris que dans ces conditions il faut adapter la technique de l'appareillage aux circonstances locales et pour cela j'ai adopté une nouvelle stratégie : Au lieu de construire des orthèses comme chez nous en acier inoxydable munies d'embrasses garnies, je propose de concevoir le tout en une semi-coque dans cette nouvelle matière thermoplastique ORTHOLEN. Elles seraient préfabriquées par la firme Teufel à Stuttgart et ensuite chaque orthèse sera d'avance terminée dans nos ateliers chez nous en Europe. L'idée est un peu «dingue», car normalement la technique comporte toujours deux temps : d'abord brut, ensuite essais et adaptation et ensuite les finitions.

Inconvénients : Les orthèses se trouveront un peu plus lourdes, mais par contre plus fiables pendant l'année de notre absence. Pour les petits

patients il faut des orthèses cruro-jambières sans articulations du genou. L'enfant obtient un membre inférieur rigide et ne peut pas le plier étant assis. S'il commence à marcher cela devient plus facile.

Une empreinte entière du membre inférieur est indispensable et le modèle en plâtre prend plus de place dans les bagages (avion).



Avantages : Possibilités d'appareiller un grand nombre de patients dans le temps qui nous est imparti. Orthèses incassables, certaine tolérance à la croissance de l'enfant. L'adaptation se fait rapidement et l'expérience nous confirmera que sur place on ne démontera les orthèses que très rarement.

Werner fait confiance à mon expérience de la première mission et il est d'accord avec cette vision. J'ai appris maintes choses par les conséquences de mon jugement inexpérimenté de la première mission. Werner et moi discutons beaucoup à ce sujet, parfois même avec des disputes et des critiques, ce qui fait évoluer notre technique vers le haut. Pendant mon apprentissage à Zürich il était tout de même mon chef et vu que notre patron ne s'occupait pas beaucoup de ses apprentis j'ai appris les bases du

métier sous son cheptel. Or aujourd'hui dans la Mission nous évoluons à un niveau égal et amical.

Je vais constater seulement bien plus tard que cette technique des demi-coques est entrée largement dans les ateliers du tiers monde et même Terre des Hommes ne se souvient plus que cette idée soit née à Gingins une nuit de claire-de-lune dans ma petite tête et après ma première Mission.

Entre temps le Professeur en Orthopédie de Neuchâtel, De Montmollin, retraité, a pu aussi être convaincu de nous accompagner. Durant toute l'année il collabore depuis Neuchâtel avec Terre des Hommes en opérant des enfants algériens à l'hôpital Pourtalès.

Il y a 3 ans, il s'est rendu au M'Zab pour Terre des Hommes pour faire une sélection des patients, car il est arrivé plusieurs fois que le Dr. Merghoub, généraliste et pas spécialiste en orthopédie, fasse transférer en Suisse des enfants avec des handicaps trop lourds, qui après de longs traitements sont retournés en Algérie avec des performances qui ne leur permettaient quand-même pas de retrouver une vie active.

Aujourd'hui nous partons pour la deuxième Mission avec le Professeur. Werner Hägeli accompagné de Silvia son épouse et de son employé sont déjà arrivés la veille et passent d'abord la nuit dans notre maison à la Bohême, le temps qu'il faut pour contrôler et compléter notre équipement. En effet nous avons décidé d'inviter nos deux épouses et ce n'est pas dans l'optique de leur offrir un séjour touristique à bon compte, mais pour qu'elles mettent la main à la pâte. Mme. De Montmollin va s'occuper de l'établissement des dossiers. Ma femme Ursula et Sylvia Hägeli aideront à l'accueil, la préparation des patients et à l'organisation des prises d'empreintes.

Mais avant tout c'est le Professeur qui mènera cette première phase en dirigeant la consultation et mettra en place un début d'activité chirurgicale avec un médecin local.

Evidemment c'est un sacré programme que nous avons préparé avec pas mal de difficultés, mais toujours selon ma devise : «S'il y a la volonté il y a aussi la solution...»

Arrivée à Alger : Avec Werner nous avons consciencieusement préparé, rationalisé et vérifié notre atelier ambulancier. Heureusement Terre des Hommes qui a une bonne presse sur place nous facilite la tâche à la douane de l'aéroport d'Alger avec toutes ces valises. Cette fois ça marche ...

Ici c'est de nouveau un représentant du Ministère de la Santé qui nous accueille avec tout le flonflon diplomatique qui est d'usage en Afrique du Nord. Un fonctionnaire, bien habillé à la française s'occupe avec amour du dédouanement de nos nombreuses valises. Tout à coup il me semble qu'il devient un peu trop copain. Lorsqu'il ne se sent pas observé, mettant sa main devant sa bouche et affichant un air carrément confidentiel, toujours en cravate, me demande «- si pour la prochaine fois je ne pourrais pas cacher dans notre matériel médical un frigo pour lui ...»

Nous passons la nuit dans un triste Hôtel mis à disposition par le ministère de la santé et le vol intérieur Alger-Ghardaïa se fera de nouveau par le bimoteur que nous connaissons déjà. Sauf que notre lourd matériel donne des sueurs froides au pilote.

A Ghardaïa nous sommes accueillis chaleureusement par le Dr. Salah Merghoub, tige pivotante et discrète de toute la Mission. Nous avons le projet de travailler 10 jours à Ghardaïa. La consultation se passera en commun, juste les techniciens qui s'occupent de faire les réadaptations et les réparations, ainsi la prise de mesures et l'équipe se rôdent rapidement. Un médecin local, le Dr. Aïssa se rend à l'hôpital pour assister en chirurgie le Professeur et ils prépareront ensemble un programme opératoire pour les cas nécessiter. En passant je remarque le soin que le Professeur consacre aux outils de chirurgie, il a pris ses outils personnels depuis Neuchâtel et les confie avec un soin tout particulier à l'assistante pour leur stérilisation. Aussi je suis étonné de l'attitude philosophique avec laquelle il accepte le niveau assez rudimentaire de la salle d'opération.

Elle donne sur l'extérieur et je vois par une fenêtre cassée la belle vue sur un palmier.

C'est en ce moment que le Professeur m'explique que malgré les conditions d'hygiène pourtant parfaites de notre civilisation. En Suisse, il y a assez souvent des infections post-opératoires, tandis qu'ici avec des moyens très rudimentaires (qui sont très discutables pour nous) les patients guérissent sans infection. Ceci vient du fait que les enfants sont habitués aux germes bactériens locaux et que chez nous on en a d'autres, dont les patients n'ont pas d'anticorps.

Avec Werner nous pouvons apprécier le travail de l'année passée et voir ce qui a réussi ou pas. Etant nouveau il a le bon rôle et nous avons des discussions approfondies sur ce que nous allons améliorer. Je remarque à ce stade que Terre des Hommes nous fait entièrement confiance et ne contrôle même pas le fruit de notre travail.



Nos deux épouses et notre fils sont de nouveau du voyage et ici on visite la petite ville Sanite de Beni Isguen, où aucun non-musulman n'a le droit d'entrer.

Le Professeur De Montmollin et son épouse n'ont plus vingt ans et pendant le repas malgré la grande fatigue du voyage et la chaleur on

commence sérieusement à s'organiser. Où faire les consultations, les réparations, les prises de mesures, les empreintes et surtout comment préparer le programme opératoire. Le jeune chirurgien dynamique local Dr. Aissa est tout-ouïe.

Un élément nouveau. Nous sommes accueillis sur place par les physiothérapeutes de la pédiatrie de Genève. Il y a Irène Huwilwer. Je lui avais parlé de notre mission et expliqué qu'une permanence sur place pendant la mission serait plus que souhaitable. Irène se débrouille avec Terre des Hommes pour organiser cela avec Mlle Wolf, la chef-physio de la pédiatrie à Genève. Irène est une fille étonnante, Suisse allemande, souriante, d'une grande empathie, elle est extrêmement efficace.

Pendant cette deuxième Mission ces deux personnes entrent en action, participent en tant que conseillères à la consultation, prodiguent leurs traitements post-opératoires et vont entraîner les enfants après l'appareillage afin de les mobiliser et les muscler encore pendant 3 semaines après la deuxième phase.

Pour nous les techniciens, l'ambiance du premier jour de consultation n'est plus une véritable surprise, sauf qu'aujourd'hui où il y a encore plus de monde le Professeur et sa femme sont passablement choqués, voir déboussolés. On ne sait d'abord pas ce que l'on doit faire, comment et où le faire, malgré les résolutions d'hier soir.

Au bout d'une heure il y a un tel «foutoir dans le poulailler», comme on dit chez nous, que le Professeur tape sur notre table branlante, et convoque Mohammed, le génial infirmier. Celui-ci, devenu depuis l'année passée notre véritable pote stoppe tout ce capharnaüm. Le Professeur improvise une sorte de briefing. Tout le monde se tait, certains parents avec leurs gosses sont renvoyés avec rendez-vous pour demain ou après-demain et la consultation peut redémarrer de manière ordonnée et à peu près correcte.

Il semble cependant que notre travail accompli l'année dernière a laissé des traces au M'Zab. De bonnes personnes sont venues en plus avec des enfants dont elles ne savent pas que faire pour les soigner. En l'occurrence il s'agit des Sœurs blanches, des Petites Sœurs de Jésus, d'autres

religieuses venant de divers foyers de petites villes ou villages du désert, dont Ghardaïa est le centre névralgique. L'année passée elles avaient déjà pris contact avec moi. Avec ces «saintes filles» toute l'organisation devient alors plus faciles, car non-seulement elles connaissent l'âme musulmane mais respirent aussi la discipline européenne.

Entre-temps est arrivée Mlle Béatrice Brühl, la religieuse de Biskra, une ville à env. 50 km. Elle a remarqué que nos efforts sont sérieux et la voilà maintenant avec une vingtaine de patients. Beatrice nous amène ses petits patients avec des degrés d'handicap qui assurent de bonnes chances de rééducation. Pour des questions de transport elle a dû dormir avec ses ouailles en plein air dans des conditions très pénibles. Habitant depuis longtemps dans le «Bled» elle connaît ce peuple avec ses particularités par cœur et pendant la première mission nous avons passé bien du temps pour échanger des idées afin de perfectionner nos démarches. L'idée est dans l'air, de mettre en place par la suite une consultation à l'hôpital de Biskra pour que Béatrice n'ait plus besoin de transporter cette troupe d'handicapés de Biskra à Ghardaïa.

Le Professeur est un homme expérimenté. Comme moi il connaît encore la poliomyélite. Chaque cas est examiné et évalué avec soin. Une discussion naît entre consultant, chirurgien, technicien et infirmier pour les questions sociales, et s'il le faut on réserve tout de suite une place dans le programme de chirurgie qui commencera dans 4-5 jours. Si nécessaire on passera directement à côté pour réparer ou adapter un ancien appareil ou pour prendre les mesures avec une empreinte en vue d'un appareillage. Souvent les deux démarches se complètent.

Sur le moment nous pouvons contrôler, réajuster et réparer les orthèses et les rencontres entre enfants parents sont constructives et chaleureuses. Aussi notre «troupe» baigne dans une bonne entente, nourrie par une volonté d'acier pour atteindre le maximum de résultats. Le terme fatigue est automatiquement effacé de notre répertoire, sans que quelqu'un n'y fasse la moindre allusion. En plus je me vois obligé de réactiver les quelques mots en arabe ou en mozabite que je connais afin d'encourager les gosses : «Em'chi chouya», «Arroua», «Sahaïti», «Chouïia» et d'autres sons sortent avec le temps de ma gorge. Je l'ai déjà dit : «- au contraire

des francophones de naissance, moi, le Suisse allemand, ainsi qu'Irène, n'éprouvons pas trop de peine avec ces mots un peu rauques, que forment la langue arabe. Aujourd'hui nous vivons une situation particulièrement tragique : Un infirmier accompagne un petit patient et ses parents qui sont arrivés d'un bled très lointain dans le désert. Cet infirmier ne peut pas retenir ses larmes et nous explique qu'il a été pourtant très consciencieux, qu'il a fait dans son périmètre tous les vaccins anti polio au jour près selon les règles et que voilà cette petite fille, une enfant de son rayon est tout de même gravement paralysée. Au nom d'Allah il en veut aux organismes de santé et à tout le monde de ne pas avoir correctement transporté et conservé les vaccins, de les avoir laissés exposés pendant des jours au soleil etc. et qu'ils les ont ainsi rendus inopérants.

Ce pauvre homme d'une quarantaine d'années est maigre et tremble d'émotion. Il faut mentionner ici qu'officiellement au Ministère de la santé à Alger on nous a affirmé sur un ton teinté de fierté diplomatique qu'en Algérie la poliomyélite est rayée du tableau et qu'il n'y a plus de nouveaux cas dans le pays... Or, nous voyons souvent le contraire. La poliomyélite est une affection qui attaque surtout la petite enfance. Pendant les premiers mois postnataux les anticorps de la maman sont encore présents et efficaces mais s'atténuent progressivement, livrant ainsi l'enfant au virus après quelques mois. Si l'enfant n'a pas formé d'anticorps pendant ce temps il est exposé à une infection, laquelle s'installe, accompagnée de fièvre. Le virus de la poliomyélite atteint la moelle épinière et détruit les nerfs moteurs en paralysant souvent le membre inférieur entre 0 et 100 %. La maladie peut passer sans séquelle, mais elle peut aussi envahir les organes vitaux et amener le patient au décès. Le vaccin est très efficace, s'il est fait assez tôt et dans les règles.

2ème Mission - 2ème phase

Le ministère de la santé algérien manquant probablement de véhicules nous attribue deux ambulances qui nous prennent en charge avec nos bagages pour les 600 km qui nous séparent du sud. Les chauffeurs sont très sérieux et méritant sur ces étroites routes. Cependant dans la traversée de la chaîne montagneuse au nord (Blida-Médéa-Tablat) les routes sous les falaises sont très dangereuses, plus tard nous devons apprendre qu'un de

nos chauffeurs, pourtant exemplaire s'est tué ici dans une collision frontale avec un camion. Dans ce pays subsistent encore pas mal de traces de la colonisation française, aussi la langue française est encore pratiquée par plus d'un, en particulier par les fonctionnaires et pour bien des Algériens, l'Européen est encore vu comme un maître. Cependant lors d'une de nos prochaines Mission nous constaterons que la langue française a été bannie d'un coup, même sur les indicateurs de rues à Alger qui ont été changés en arabe. Plus tard, cette mesure sera à nouveau anéantie.

La deuxième phase se passe bien et comme prévu nous passons maintenant quelques jours à Biskra pour appareiller les enfants de la région. Pour cela nous finissons le soir à Ghardaïa et commençons le lendemain à Biskra, ce qui demande à nos troupes un immense effort car le transport au moyen des deux ambulances doit se faire entre les deux consultations.

Biskra nous accueille gorgée de soleil. On trouve sur place Béatrice qui a tout prévu à la perfection allemande dans le petit hôpital où l'on s'installe, pour les consultations.

Nous sommes logés dans un hôtel carrément moderne qui vient d'ouvrir. Tout est neuf. Le type à la réception est gentil et attentionné, mais on voit de loin qu'il ne connaît pas le style qui va avec la classe que les architectes ont voulu donner à cet édifice. Cependant on y trouve un confort qui est bon à prendre car cela contraste avec certaines oasis où nous avons été logés presque dans des poulaillers. Dans deux ans nous serons logés dans ce même hôtel et constaterons qu'il est complètement négligé, pratiquement abandonné. Dans l'élégante salle de réception est érigé un mur en briques et la réception demeure improvisée dans un coin, comme un bar à glaces. Ce terrible laisser-aller fait miroiter le pire : l'année d'après, l'hôtellerie est fermée. Personne ne peut nous dire pourquoi un tel gâchis. D'où viennent les fonds de cette belle réalisation, sont-ce des subsides du monde capitaliste européen ?

Les physiothérapeutes sont restées sur place entre nos 2 séjours et se sont considérablement intégrées dans la population. Notre collaboration fonctionne très bien et les interventions chirurgicales d'il y a deux mois ont presque toutes réussi. Pas d'infection ! Les enfants sont prêts

pour l'appareillage et commencent à marcher et Irène bafouille déjà bien l'arabe. Tous les jours nous trouvons de petits détails que nous cherchons à améliorer au fur et à mesure.

Notre prochain souci sera le transfert progressif de la Mission dans des mains de techniciens algériens, mais vu les circonstances cela demandera encore quelques années.

Réception de Mariage.

Ce soir nous sommes invités à un mariage dans la famille aisée d'un petit patient. Une vraie merveille et une chance, car jamais un touriste de passage n'aura cette faveur. Cela se passe sur les terrasses des toits des maisons de la palmeraie de Beni-Isguen. Une palmeraie au bord des oasis à cheval sur une rivière jadis une zone de jardins et d'agriculture. Cette zone située dans la grande vallée du M'Zab reçoit en moyenne une fois tous les dix ans un très gros déferlement de l'oued qui déborde et alimente une nappe souterraine. Depuis l'arrivée des Ibadhites, env. 1000 ans après J.C. dans la vallée du M'Zab, qui deviendront ensuite des Mozabites, ces gens ont progressivement compris comment remonter cette manne liquide à la surface pour irriguer leur palmeraie et leurs potagers, indispensables à la vie. Encore aujourd'hui cela se fait par des pompes actionnées à la force d'un âne tournant en rond. Depuis le règne du Cheikh EL HADJ MOHAMMED BEN YOUSSEF ATFYECH dans les années 1930, les oasis deviennent de plus en plus habités pendant l'été.

Sur les terrasses et selon l'usage, les hommes sont séparés des femmes. Nous sommes les seuls non-musulmans et tout le monde est assis sur des coussins en rond autour de nombreuses belles tables basses en laiton richement ciselées.

Ursula et Sylvia, par une grande exception, ont le droit d'être avec nous les hommes. Un groupe de chanteurs, des enseignants mozabites, chantent et jouent des airs traditionnels magnifiques qui sont écoutés avec attention par l'assistance. La télévision n'est pas encore arrivée au M'Zab et les gens savent encore se concentrer sur un événement et écouter avec attention.

Pour le petit Fredi cela ressemble à un conte des mille et une nuits. C'est vraiment inénarrable, la nuit tombe, on est sous les palmiers dans la pénombre à quelques mètres du sol, le thé de menthe rituel est servi et le couscous arrive avec du poulet et des légumes dont je ne connais pas le nom. On mange avec les doigts de la main gauche, car la droite est considérée comme impropre car elle sert à l'hygiène journalière, ce qui m'arrange étant gaucher et il plane un calme étrange sur la centaine d'invités.

Mon voisin un vieillard, ôte tout naturellement sa prothèse dentaire pour manger et la pose sans faux complexe sur le tapis du sol entre nous-deux, à côté de ma main ... Moi je préfère, à tout prendre, garder la mienne dans la bouche...

Arrivée de la TV au M'Zab

Lors de la 5 ou 6me mission et d'une année à l'autre, la Télévision est entrée d'un seul coup dans cette région dans beaucoup de ménages. C'est surtout les femmes qui ont découvert la vie américaine ou européenne dans les films, ce qui les a rendues envieuses et mécontentes de leur situation matérielle. Elles comparent leur confort, qui jusqu'à ce jour les satisfaisait avec celui sur les écrans. J'ai remarqué subitement, une certaine tristesse chez ces dames.

Du renfort - passage à une Super Mission

Terre des Hommes va élargir notre Mission. Elle recrute pour cela un autre orthopédiste, notre jeune collègue Pierre Kern de Lausanne, un copain avec lequel nous avons de très bons rapports. Pierre a hérité la «boîte» de son père et étant un très bon gestionnaire, l'a développée de main de maître. Bien que Werner et moi soyons plus âgés on se complète magnifiquement et Pierre amène en plus un de ses employés pour nous aider dans cette mission qui grandit chaque année. Cet employé est en fait un apprenti de 3è année, Daniel Robert, qui va jouer dans ma vie un rôle déterminant. Les deux s'intègrent bien dans notre équipe, et chacun donne tout son possible. Ils sont parfois étonnés du style que l'orthopédie applique sous ces latitudes. Leur entreprise fait du bon «boulot».

En plus Pierre apporte un esprit jeune dans ce travail souvent très dur et auprès des infirmières de Salah Merghoub il fait un malheur. Une parmi elles, qui m'avait d'abord fait du charme deviendra plus tard son épouse.

Nous, les Suisses aimons bien rigoler, surtout si nous sommes surmenés par le travail. Si bien que lors de notre dernière Mission notre collègue Kern nous demande expressément qu'une de ses valises trouve une place dans un frigo médical. D'abord il refuse de nous dire pourquoi, mais vite il doit avouer qu'il a pris avec lui caché parmi le matériel technique, toute une valise remplie de bières et ceci dans un pays musulman !!! Moi, n'aimant pas particulièrement la bière et réprouvant une telle manœuvre, je me fais attraper une ou deux fois en buvant de ce breuvage, ma désapprobation étant vaincue par la grosse chaleur.

Un seigneur investit la Mission

Un jour apparaît sur place un Monsieur un peu chétif, assez âgé, et qui, par modestie, ne sait à peine comment se présenter. Nous tombons à la renverse quand nous apprenons qu'il s'agit de Mr. Edmond Kaiser en personne.



Edmond Kaiser est un homme tranquille qui n'aime pas être mis en vedette et ne reste pas longtemps à Ghardaïa. Il regarde un peu partout

d'un œil vif, observe attentivement, mais curieusement s'intéresse peu à notre travail.

Il disparaît, comme il est venu, discrètement comme le ferait un esprit... L'esprit de Terre des Hommes.

La mission n'arrête pas de grandir. Entre-temps nous faisons halte et pratiquons dans 5 villes. A Ghardaïa, Biskra, Touggourt, Laghouat et Ouargla. La structure des deux phases de traitement sur place fait toujours ses preuves et le concept des appareils fonctionne parfaitement.

A notre 6^{me} mission, c'est Terre des Hommes Lausanne qui introduit encore une grosse entreprise belge dans notre travail. Terre des Hommes a trouvé peut-être de meilleurs prix. Nos patients représentent maintenant 1'700 cas env. que nous suivons chaque année. Sont compris les nomades que nous ne voyons parfois que tous les deux ans et nous constatons que l'état algérien fait tout pour les sédentariser. On dit que c'est pour récupérer à terme leurs impôts.

Cette nouvelle entreprise est représentée par un collègue belge, Etienne Martens qui devient vite un ami rigolo mais sérieux. La collaboration avec les belges devient un peu compliquée et la Mission perd un «tantinet» de sa force de frappe. Malgré que nous ayons simplifié notre technique nous l'appliquons avec une grande précision, ce que les Belges n'ont pas encore tout à fait compris. Aussi, nous les Suisses n'avons pas que le rendement financier en tête pour la Mission, chose qui semble intéresser d'avantage nos nouveaux amis. Malgré tout, nous collaborons très bien et passons parfois de bons moments ensemble.

A l'arrivée à Alger ce sont deux collègues algériens qui nous reçoivent, responsables de deux ateliers orthopédiques à Alger. Ils nous proposent de nous montrer gentiment leurs ateliers, de taille respectable et apparemment non démunis de moyens. Les deux techniciens ont fait des stages de formation en France auprès des «Anciens combattants» pour se perfectionner. Ensuite on visite des patients dans un hôpital à Alger. Nous sommes frappés par une ambiance sinistre dans des pièces immenses avec un tas de lits, dans une obscurité macabre.

Dans les petits hôpitaux du M'Zab la perfection technique est certainement moins grande et il y a de plus en plus d'improvisation concernant l'ordre, par contre l'ambiance de ces petits établissements est bien meilleure et plus lumineuse et les enfants sont plus à l'aise.

Lors de ma visite initiale chez M. Zahnd à Terre des Hommes Lausanne je lui avais dit que si nous commençons une Mission de ce genre on ne pourrait pas s'arrêter avant dix ans, ce qui arrive maintenant. A notre 8^{me} Mission, l'état algérien, a délégué sur notre insistance deux collègues techniciens sortant de deux ateliers d'Alger pour suivre notre Mission. Ils sont jeunes et sympathiques, formés aussi en France par les ateliers des «Anciens combattants». Cette immense institution d'état vit encore sur le passé avec des bases d'avant-guerre et produit des appareillages parfaits, mais sur des techniques dépassées ne tenant pas compte des matières modernes.

Ce qui nous étonne surtout nos collègues Nord-algériens, c'est qu'ils semblent ignorer les conditions particulières du désert de leur propre pays. Leurs appareils sont de petits chefs d'œuvres faits pour l'Europe, comme j'ai appris à les construire dans ma jeunesse, mais impossible à adapter à ce pays. A les entendre leur administration est sclérosée et incongrue et je ne les suis pas à 100 % car nos collègues ont des grosses difficultés. Ainsi ils nous racontent qu'ils ont fait une mission «polio» dans le sud du pays où ils ont consultés 200 enfants, dont ils ont pris les mesures et les empreintes afin de fabriquer les orthèses. Or, ces plâtres attendent dans un local à Alger depuis deux ans, car il est prévu que les patients viennent à Alger par leurs propres moyens pour l'adaptation des orthèses. Mais ces enfants, évidemment, tous de conditions modestes, n'ont pas les moyens de faire ce voyage aussi long que coûteux. Entre-temps c'est l'évidence que tout le travail est perdu, les mesures sont dépassées par le temps et les appareils vont finir à la décharge. Dommage, on a donné à ces gosses de l'espoir pour rien. En plus nous avons l'impression que ces deux gars certainement doués, mais très conscients de leur valeur, regrettent leur séjour en France et auraient préférés d'y rester au lieu de s'user avec les instances algériennes.

Collègues algériens - le futur a commencé ?

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui nous attendons encore la visite de deux techniciens orthopédistes, d'un centre d'appareillage à Alger. Ils nous expliquent qu'eux aussi, ont été formés en France (Anciens combattants). Et aussi nos deux gars appliquent la technique sophistiquée française de l'époque.

On leur explique en détail comment la technique s'est développée pour cette mission et comment nous l'avons adaptée et simplifiée. Il nous semble qu'ils ont compris et on leur propose de collaborer avec nous en leur attribuant dans la première phase au hasard quelques patients à appareiller.

Mais lors de la deuxième phase quelle surprise : ils se ramènent avec des orthèses du genre «avant-guerre», compliquées comme nous l'avons fait tout au début de la mission.

On veut leur montrer mais au lieu de nous observer et nous imiter, ils tiennent à appliquer un appareillage selon leurs habitudes, lourd et inapproprié. Rien ne joue, ils restent un jour sur un cas, pendant que nous en appareillons 20-30 pendant la même durée. Si bien que les patients font tout pour les éviter et cela jette nos pauvres collègues dans une terrible frustration et pire : ils commencent à nous détester. Je vois noir pour l'avenir des patients dans le désert algérien.

Et comme c'était prévu dans les étoiles : la Mission va durer exactement 10 ans et meurt ensuite sans que nous puissions transmettre le bâton à des suivants, le Ministère de la Santé ne jugeant plus utile que nous nous occupions des env. 1700 cas en permanence.

Pour le Ministère de la santé, la polio est de toutes manières extirpée depuis longtemps dans leur pays sauf que nous pouvons prouver le contraire..!

Enfin ça vole.

Le rêve est la réalisation du désir (Sigmund Freud)

Dans mon enfance je vivais une longue période pendant laquelle je volais dans mes rêves - j'en étais certain - et de manière très simple, appuyé sur mes mains que j'écartais à angle droit.

Et encore aujourd'hui ce bonheur de voler est resté dans mon subconscient comme il est présent dans chaque homme qui observe le vol des oiseaux, et lorsque des copains de Gingins m'ont dit qu'ils ont commencé à voler cela m'a intrigué de suite. Le Deltaplane (Hangglider) vient d'être inventé par les Américains et évidemment on en parle chez nous. Ce mode de voler vient des recherches de la NASA et était loin d'être prévu pour créer un nouveau sport.

Michel Nicoud, instituteur à Grens s'est intéressé au deltaplane dès le début de ce sport. Il a acheté sa 1ère aile chez Etienne Rythner à Monthey, c'était une « hirondelle » et a passé son brevet en 1974 à Aminona en Valais avec Marcel Lachat de Genève. Il a été le pionnier et 1er deltiste à voler depuis le massif de la Dôle. Tout d'abord depuis la grande coupe «des Balandes » dans les forêts de la Dôle et ensuite depuis les sommets de la Dôle et de la Barillette.

Une petite équipe a vu le jour et se retrouve régulièrement pour voler dans ces lieux. Il y a Kurt Hauswirth Bernard Berger, son fils Gérard, Roland Jäggi, Fred Graber, et d'autres qui viendront de Genève.

Ce dimanche de juin 1978 des casse-cous, Bernard Berger, son fils Gérard, Kurt Hauswirth et Roland Jäggi veulent faire avec leurs ailes Delta un vol de démonstration à la Dôle. Décollage la Dole 1'672 m et atterrissage vers le stand de tir (580 m). Inutile de préciser : je me place en première loge pour observer cela. Enfin dans l'après-midi ils arrivent comme des

oiseaux et posent gracieusement dans le pré vers le stand du tir. Du coup c'est clair et pas de doute, ce truc est pour le petit Fredi.

Je me renseigne et progressivement je trouve une école de Delta celle de Etienne Rithner à Champoussin et encore cette année Gilbert Castricone, son collaborateur devient mon moniteur. Il semble assez content de son élève. Voler n'est pas difficile, mais il faut assumer c'est tout de même de l'aviation. Le temps de mon premier «grand vol» approche et je peux enfin mesurer cette sensation de liberté qui ressemble à celle du vol d'un oiseau.



Je suis couché, rien devant, rien sous moi, la maîtrise de l'aile se fait par la force musculaire comme les oiseaux ! Et je paye comptant, avec mon propre corps de 42 ans. Impossible de faire porter une erreur éventuelle par une autre personne. Je crois que c'est ça qu'on appelle «liberté totale». Je sais maintenant à peu-près décoller et atterrir et le premier vol ne réussit pas trop mal. Evidemment il faut apprendre à calculer hauteur, longueur, temps, évaluer le vent pour poser précis, mais tout cela viendra

avec l'entraînement. Chaque fois je monte un peu plus haut et les vols s'allongent.

Le 18 novembre 1979 c'est le brevet fédéral et le déroulement de l'examen est facile, un peu improvisé. Très vite se réveille l'envie d'exploiter les deux types d'ascendances car la seule chose que je ne peux pas faire comme l'oiseau, c'est d'accélérer le vol par ma musculature et donc de monter. Si je veux voler longtemps ou loin il faut donc que je trouve des ascendances. Ce sont les mêmes lois physiques comme pour le vol à voile, donc rien de nouveau.

Quant à la maîtrise de voler je pense que j'ai tout compris, mais je me rendrais compte seulement bien plus tard que mon niveau actuel est zéro. Cependant je m'aperçois que de voler en delta peut rendre dépendant et créer une addiction lourde, je connais des pilotes qui oublient tout dans leur vie, leur couple, leur travail.



A Gingins nous nous groupons pour aller voler ensemble. L'enthousiasme de cette douzaine de copains est immense et l'idée de créer un club local vient se faufiler dans nos discussions. Je commence à faire les démarches nécessaires avec la Commune de Gingins qui est d'accord de nous attribuer un terrain de décollage aux Ballandes, bien au-dessus du village, cet endroit dans la forêt se prête bien au décollage, car il faut être sérieux. Nous pouvons nous arranger avec un paysan pour un terrain d'atterrissage officiel qui sera à la «Planète».

Le service des forêts, donne son feu vert avec quelques restrictions et déjà nous avons un décollage dans cette friche fraîchement replantée, nécessitant pratiquement aucun aménagement particulier. Nous préparons des statuts, siégeons lors d'une assemblée générale de constitution, inscrivons le club auprès de la commune et le «Delta Club de la Dôle» est né.

Nous créons un comité et je suis nommé Président. On me donne même le sobriquet «broussaille». Ceci juste parce que j'ai une fois atterri un peu dans de la verdure non prévue pour cela. Des amitiés profondes entre les pilotes naissent et un concours annuel est décidé.

Chacun a installé sur sa voiture un support pour charger son aile, car quand-même, ces engins, même pliés, font encore 6 mètres de longueur.

Toute notre reconnaissance va à nos chères épouses qui non seulement redescendent nos voitures mais nous préparent encore un petit stand de boissons et de gâteaux. Quelques années plus tard, la technique et les performances du Deltaplane le permettant et selon les conditions, les deltistes pourront se reposer à leur point de départ (mais pas sur tous les sites) et de ce fait il sera moins nécessaire de trouver des chauffeurs ou chauffeuses pour redescendre les voitures après chaque vol.

La maîtrise des pilotes est en augmentation, le site de la Dôle se révèle comme assez performant, ce n'est pas rare que de belles thermiques se développent et que nous nous trouvons largement au-dessus du niveau d'envol. Il m'est arrivé une fois lors d'une belle journée de me trouver à 2'400 m d'altitude au-dessus de la coupole du Radar de la Dôle. Elle est toute petite et tout à coup je vois passer (je ne l'ai pas entendu venir) un

Boeing 747 à peine un km devant et environs 100 m en dessous de moi. Décollant de Genève il a viré, contrairement au règlement, avant la Dôle pour aller sur Lyon. Cela m'a quand-même fait réfléchir car je venais de prendre mon ascendance au moment où il passait, mais pour avoir peur c'est trop tard.

Nous cherchons aussi le contact avec la fédération suisse de vol libre FSVL et en devenons membre. Nous suivons les assemblées et les concours. Tout cela est très stimulant. Dans le club nous avons aussi Jean-Claude Lachavanne et Lucien Malacarne, deux très bons pilotes de compétition, des genevois, qui aiment notre site.

Maintenant on essaye de faire des vols de distance ou des trajets aller-retour. Les américains et les Australiens sont déjà à 300 km de distance ! Ensuite ça évolue vers des concours en triangle ou on vole forcément une fois contre le vent. Pour prouver d'avoir bien contourné les balises, des photos argentiques sont déterminantes. Pour tous les grands championnats suisses et internationaux les organisateurs sont organisés pour «développer» les pellicules des pilotes performants sur place afin de contrôler les résultats annoncés avec les balises, avant de d'annoncer le classement définitif.

Ce sport, qui est d'avantage une métaphore avec l'oiseau, vit un développement fulgurant et si l'on veut rester quelque peu compétitif il faut remplacer assez souvent son matériel volant.

Ainsi je me tiens à jour avec mon équipement :

Ecolage avec un Dragon (1979), mais il est vite dépassé

1985 - avril un TGV fourni par mon école (Rithner) 2'960. Frs

1986 - mai TGV vendu 1'800.-Frs.

1986 - mai Saphir 17 4'500.- Frs (reprise du TGV 1'800 Frs).

1986 - février harnet Intégral Keller

1988 - septembre vendu Saphir 8'000 Frs F (2'000 CHF).

1988 - acheté combinaison 1000 Frs

1988 - septembre Zephyr 3'200.- une occasion *

1988 - vendu Sierra 1000 FF à St.Hiller

1989 - février nouveau cocon de Keller VS,

1990 - juillet Zephir CX 3800.- FF de Jaques Valente

1992 - Zephir vendu

1995 - novembre parachute 350.-Frs

1996 - juillet Cocon Air Hill 700.- DM = 580.- CHF par Emil

* acheté avec 50 vols d'Eric Knöpfel, le grand champion genevois.

Ce weekend nous participons au championnat suisse des clubs en Valais avec une équipe de 4 pilotes du DC Dôle (Malacarne, Lachavanne, où je peux briser mon record de distance avec 82 km. Parti au-dessus du lac de Chermignon sur Crans VS (env. 100 pilotes suisses) je plonge d'abord et me torture une heure autour des tours de Cran, pour ne pas aller au tapis. Je perds mon groupe et me bats comme un diable pour enfin trouver le thermique qui me hisse au-dessus des alpes (max. 2'900m). Je traverse la vallée de Lötschen, Riederalp, longe le glacier de Fiesch, tourne sur Fiesch avec photo de la bouée de retour, et reviens contre un fort vent de vallée jusque dans un champ où je me vache à Raron. Pour le retour triomphal je peux compter sur des copains qui me ramènent.

Le 24 août 1988 je peux traverser une partie des Alpes du sud avec également 82 km, d'Aspres à Briançon en suivant mes amis deltistes de Gap.

Plus tard apparaissent tout à coup des gars avec des chiffons (on appelle cela des Parapentes) qui s'aventurent dans notre trajectoire de vol. Au début (des écoles de parapente n'existent pas encore) ces nouveaux pilotes ne savent guère voler, bon Dieu qu'ils nous embêtent car ils ne se rendent pas compte des vitesses différentes et de leur taux de chute lamentable qui est encore très différent de nos ailes.

Des Suisses illustres.

Le DCD, Delta Club Dôle club vole souvent au Salève avec les genevois ou, aujourd'hui avec les Lausannois. C'est dimanche et une fois de plus, nous montons ensemble avec le petit train rouge aux Rocher de Naye. Pour 10.50 Frs nous avons des billets spéciaux pour pilotes delta Montreux-Rocher de Naye et ils accrochent un wagon qui prend nos

ailes encombrantes. A côté de moi est assis Bertrand Piccard, membre du DC Lausanne qui doit avoir 16 ans. Bertrand descend d'une filière de scientifiques impressionnants. Il sera promu à un avenir lumineux. Nous discutons de tout et surtout je lui explique un peu les lois de l'art cinématographique que je pratique depuis quelques années. Bertrand m'impressionne car il est très ouvert et a un potentiel d'écoute avec une attention remarquable.

Une fois au décollage je me lance avant lui et le thermique me hisse bien au-dessus de la crête, qui est à 2000 m, ce qui me permet d'observer ce qui se passe en dessous au décollage.

D'un coup je vois le Fledge de Bertrand qui décolle. Son aile rigide et très performante est le modèle dernier cri qui possède un très bon taux de chute, et aussi un prix d'achat très performant. Bertrand décolle correctement, mais qu'est-ce qu'il fout, bon Dieu ! Au lieu de voler contre le vent et monter au-dessus il s'est mis en tête de poser derrière la crête, derrière le vent dans les rouleaux. Est-ce qu'il veut tenter un atterrissage en haut pour profiter d'un deuxième décollage ? D'après toutes les règles de l'aviation et aussi selon ma propre expérience c'est un non-sens complet et en effet, Bertrand ne manque pas le crache. Heureusement il n'a abimé que son aile mais le pauvre doit descendre de nouveau en train, chargé d'un lourd potentiel d'expérience, mais ça peut toujours servir ... je cite encore une fois Barack Obama: « Je n'ai jamais perdu, où j'ai gagné, où j'ai appris quelque chose ».

La nature travaille contre nous ...

Notre décollage chez nous aux Ballandes pose problème. Sur la surface de cette friche les arbres plantés pour le reboisement ont poussés et on ne peut bientôt plus décoller sans les effleurer. La commune nous a prêté ce terrain tant que le reboisement le permette.

La seule solution est la construction d'une rampe de décollage et le club, avec un peu d'argent de sa caisse, associe ses efforts pour construire cette rampe. Un des membres a un filon pour obtenir des poutres, un autre membre amène des planches et déjà la rampe prend du caractère.



du sol et permet une accélération confortable sur environ 12 mètres. Ce qui fait que lorsque nous quittons la rampe avec 28 km/h, de vitesse minimale et pour que ça vole, nous nous trouvons à environ 2,5 mètres du sol, un décollage en toute sécurité. Une petite fête avec nos femmes et nos amis a lieu le 25 mai 1986 pour l'inauguration de la rampe.

Toute notre reconnaissance va à nos chères épouses qui non seulement redescendent nos voitures mais nous préparent encore un petit stand de boissons et de gâteaux. Quelques années plus tard, la technique et les performances du Deltaplane le permettant et selon les conditions, les deltistes pourront se reposer à leur point de départ (mais pas sur tous les sites) et de ce fait il sera moins nécessaire de trouver des chauffeurs ou chauffeuses pour redescendre les voitures après chaque vol.

Notre club se porte bien et nous nouons des contacts avec des vélideltistes dans le midi. Nous commençons à organiser des sorties de 2-3- jours (souvent les jours fériés) pour nous rendre avec épouses et enfants dans le midi vers les alpes de Provence (p. ex. à Laragne) où des thermiques célestes nous attendent.

Deux à trois sorties mémorables nous amènent vers le gîte d'Aimé. Charles un deltiste de la première époque qui vient du pays de Gex s'est établi dans la région de Gap et nous a trouvé ce lieu où nous sommes accueillis comme des papes. Aimé, soixante ans bien sonnés, nous gâte par de succulents repas provinciaux. Chaque soirée passée chez lui devient automatiquement une fête, et pour dormir il y a tout ce qu'il faut.

En plus, l'endroit est près de la montagne de Chabre où les conditions thermiques sont souvent superbes. C'est là-bas que j'ai par chance, pu égaliser mon record de distance de 82 km. Aussi sommes-nous presque jumelés avec le Club de Gap (Hautes alpes françaises) et une fois nous les invitons pour une réunion mémorable à Gingins.

C'est donc ce samedi qu'une équipe d'environ 15 couples arrive directement de Gap sur la place de la grande salle de Gingins où nous les attendons. Ils sont arrivés en bus où est accrochée une grande pancarte «Gap salue Gingins» et ils sont suivis d'une majestueuse colonne de voitures qui klaxonne pour annoncer les retrouvailles chaleureuses de nos deux clubs.

Pour l'après-midi est prévu un vol commun à la Dôle, or le Dieux Eole, peut-être jaloux, ne semble pas apprécier les visites des gens du midi car il nous offre une météo déplorable. Optimistes, les «Dôliens» ainsi que toute l'équipe invitée se déplace au décollage des «Ballandes» et attend le vent de face. Mais les conditions ne sont pas supers et ce n'est pas raisonnable de tenter un vol. Finalement ce ne sont que Jean-Claude Lachavanne et moi (les plus téméraires) qui osent un décollage pour la forme. Heureusement ça passe tout juste, mais ça passe. C'est ça la vie des hommes volants... Quand on veut... on peut.

Ce qui n'empêche pas la bonne humeur dans cette joyeuse troupe, qui est invitée à dormir aux domiciles des membres du DCDôle. Nous entamons un souper absolument extraordinaire dans la grande salle de Gingins. J'ai même réussi à enflammer notre syndique, Madame Marianne Fritsch qui se joint à nous et, cerise sur le gâteau, nous fait un magnifique discours.

Une autre fois, pour une grande manifestation de la Société de Développement en faveur des nouveaux habitants, moi «broussaille», ai l'idée de décorer la grande salle avec mon aile Delta. Je la suspends au plafond, aux anneaux de gymnastique. Jusqu'à ce jour je m'entendais assez bien avec notre nouveau pasteur, mais combien je me suis trompé et me fait changer d'avis. Comme un diable il me tombe dessus et me traite comme un pestiféré. D'abord je ne «pige» pas et enfin au moment où il retrouve de nouveau ses mots, il juge cette action complètement

déplacée : «- cela tente les gens, à transgresser leur nature et à voler de cette manière si dangereuse, ce devrait être interdit. Seulement c'est trop tard, la fête commence et je dois faire mon discours, et cette aile majestueuse au plafond est admirée par tous, tout du long.

Les thermiques d'Ibiza

Une autre occasion de voler singulièrement se présente pour nous lorsque je fais la connaissance de Henry Bayard, un soi-disant moniteur de Delta. Il est neuchâtelois et à l'air un peu rebelle. Il vit le plus clair de son temps à Ibiza et me promet que sur cette île on vole aisément en hiver avec les thermiques. Avec Gérard Berger, 25 ans fils de Bernard, un camarade du DC Dôle, nous décidons de lui rendre visite pendant une semaine. Notre séjour a lieu du 15 au 23 janvier 1980. Gérard et moi descendons avec mon bus Renault et nos deux ailes et rejoignons l'île par le bac. Henry nous prend en charge et nous constatons qu'il n'y a pas grand monde en janvier sur cette île, nous allons pouvoir tester les airs. La météo est mitigée et en plus les conditions sont particulières. Nous ne ferons qu'un seul grand vol en ascendance dynamique, ce que nous appelons «soaring». Super, de voler ainsi au-dessus cette belle île.



Mais Henry, à notre étonnement, ne veut pas prendre l'envol et vient à la fin nous chercher à l'atterrissage. J'écris ensuite dans mon carnet : vol de

60 minutes, gain 600 m, atterrissage forcé à cause de la croissance de la force du vent qui atteint 50 km/h, ce qui est énorme pour poser en delta (on pose presque en reculant).

Aujourd'hui nous voulons décoller de la falaise sur la mer. Il y a un dénivelé d'une centaine de mètres. Un bon vent de face dynamique nous invite. Sauf que si l'ascendance ne joue pas il n'y a pas d'alternative pour atterrir, la falaise verticale entre directement dans la mer profonde. Donc on est condamné soit à ascender au-dessus de l'île où soit de se noyer directement dans la mer. Tout en bas se trouve un minuscule replat avec une belle maison, peut-être que nous pourrions nous poser là en détresse ... Nous sommes en train d'évaluer la situation et voilà qu'Henry arrive en se fichant lourdement de moi. Tout d'abord je ne comprends pas, enfin il m'explique d'une manière narquoise que si je devais atterrir à cet endroit je serais peut-être bien reçu. Car la maison appartient à Ursula Andress, l'actrice helvético-américaine du premier James Bond, et à Jean-Paul Belmondo.

Et voilà : Bof, je fais le rapprochement : A Gingins, vu que je vole en delta sitôt que le travail me le permet, je reconnais avoir négligé quelque peu mon épouse.



Pour me faire pardonner, j'ai peint son prénom sur mon aile en grandes lettres rouges. Or ma femme s'appelant URSULA je n'ose pas imaginer

la réaction d'Ursula Andress et surtout de Jean Paul, s'il me voit voler au-dessus de leur maison et encore pire, poser à côté.

Au vu de toutes ces circonstances nous nous passons de vol. Le reste du temps nous visitons l'île. Henry a beaucoup d'amis et aujourd'hui il nous invite à une action secrète qui doit se passer seulement quand le jour commence à baisser. Nous partons en bagnole (il possède une caisse qui mérite bien ce nom) vers le bord de mer et nous nous arrêtons juste à cent mètres au-dessus de l'eau. Nous descendons un taillis rocheux très raide et voyons au bord de cette falaise un attroupement de gars un peu douteux qui accueille amicalement leur copain Henry. Il nous présente et nous sommes invités à mettre la main à la pâte. Au milieu d'eux se trouve une grosse voiture américaine qui semble-t-il a bien vécu. Je n'ose pas le croire mais l'action visée consiste à se débarrasser de cette vieille carcasse en la projetant à travers les buissons vers la mer où elle devrait être engloutie. Quelle honte pour des Suisses ! Le désastre écologique n'est pas encore entré dans le vocabulaire du monde, mais nous ne pouvons pas changer le cours des choses et lâchement, nous aidons à pousser la « chose » dans le vide. Avec fracas elle tombe, se renversant plusieurs fois pour finir par se bloquer dans les taillis, sans arriver dans l'eau. Nos amis paraissent satisfaits de leur exploit et on va arroser cette action qui devra rester « top secret » dans un des nombreux bars de l'île. Il y a de la place et beaucoup à boire mais il y a peu de clients à cette saison.

Un autre jour Henry veut absolument nous emmener au Casino où il semble être un client des plus habitué. Il nous montre comment on joue à la roulette et surprise je gagne du premier coup 200.- Frs. Henry est excité comme une guêpe qui cherche un partenaire et m'ordonne de continuer : «- nom de Dieu, c'est ton jour de chance etc. etc. tu dois absolument continuer. Moi étant peu enthousiaste et ayant comme tout le monde entendu pas mal d'histoires sur les casinos, je ne me laisse pas entraîner sur cette lancée et refuse de remettre la somme en jeu. Gérard semble m'approuver, mais Henry est hors de lui et inconsolable. Les gens frappé d'addiction au jeu ne peuvent absolument pas comprendre une telle attitude. Pour essayer de le calmer j'invite les deux compères à un bon repas... Cependant j'ose espérer que le casino ne me considèrera pas comme un bon client.

La météo ne s'améliore pas sur l'île, la promesse d'Henry de trouver des bons thermiques en hiver prend de l'air et nous n'avons pu faire qu'un seul vol à Ibiza. Mais l'amitié entre Gérard et moi s'est beaucoup consolidée pendant cette semaine.

Récidive

Depuis cette escapade hivernale il s'est passé une demi-année et déjà nous sommes de nouveau sur l'île, mais cette fois en juillet, dans la bonne saison et avec deux bus et une partie du DCDôle. Il y a Ursula, notre fils Roland, notre champion Michel, avec Edith et ses enfants, Dédé et Hubert avec leurs épouses.

Henry Bayard n'est pas sur l'île et c'est moi que l'on envoie comme éclaireur. Nous logeons dans une somptueuse villa au bord de la mer, prêtée par un copain fortuné d'Henry. Et là, ce sont des vraies vacances. Les conditions de vol sont assez rudes, et je risque 2ou 3 fois ma vie.

La 1ère fois et le premier jour je veux répéter le super-vol que j'avais fait en hiver. Pour le décollage sur l'île, il y a un petit vent de face et je pense que l'ascendance va jouer. Je pars le premier, or je perds vite de la hauteur et je dois fuir devant la longue falaise verticale qui finit 100 mètres en dessous de manière abrupte dans les vagues avec aucune chance de se poser et noyade assurée. Je n'y comprends plus rien, il y a du vent et donc cela doit monter en dynamique. Désespérément je cherche une ascendance mais c'est de pire en pire. Déjà j'arrive en dessous du bord supérieur de la falaise. J'ai 2 secondes pour décider et c'est dans ces moments où le refus de panique devient plus fort que l'intelligence. N'ayant plus de hauteur je m'engage droit contre la pente et trouve encore une petite pente fortement inclinée couverte d'herbe et de buissons. Sans n'avoir jamais appris cette technique je décide d'un atterrissage en «contre-pente» car c'est la dernière occasion d'éviter de sombrer dans la mer. J'arrive juste à virer, cela réussit, je pose bien, un peu dur, car la pente est très inclinée, et déjà les copains accourent, descendent dans cette caillasse et m'aident à me libérer, car j'ai posé dans des petits buissons qui m'ont retenus et m'ont fait éviter la chute dans la paroi verticale qui commence à 2 mètres en dessous.

La 2ème fois je dois me poser dans la mer. Je perds de l'altitude et je compte sur une ascendance dynamique, mais elle ne vient pas. Donc je dois poser en bas, au bas de la paroi verticale où il y a 10 mètres de sable et où les copains sont en train de se baigner. Je perds vite de l'altitude et déjà un virage n'est plus possible. J'arrive de justesse à approcher le devant de la rive et à poser dans l'eau qui n'a plus que 1.5 m de profondeur. Cela suffit pour se noyer car on est à plat ventre et emballé dans le cocon et attaché, et ce n'est que grâce aux copains que je peux encore vous raconter cette histoire.

La 3ème fois, j'observe des nonnes qui passent en dessous de moi en revenant de leur chapelle et qui se demandent peut-être ce que ce gros oiseau cherche à 200 m au-dessus de leurs têtes. Je vole ici pour tester un atterrissage un peu dans «les rouleaux» et à l'atterrissage je suis plaqué par une turbulence «dur-dur» sur le sol et attrape juste un caillou sous la poitrine. Ça devait faire drôle aux nonnes, car normalement elles portent leur regard au ciel et voient le bon Dieu, or je ne mérite de loin pas cette comparaison. Lorsque je me réveille je vois dans mon champ visuel quatre à cinq visages de nonnes inclinées en avant se souciant de moi, car je me suis évanoui. Il me semble être dans un film du moyen-âge. J'ai la respiration arrêtée, le souffle coupé. L'air ne veut pas entrer dans mes poumons, quelque chose est bloqué et au bout d'un gros effort semi-inconscient cela commence à passer. Lentement la respiration reprend, je me réveille entièrement et enfin je peux remercier ces braves filles de Dieu pour leur secours. Le petit Fredi se demande si elles n'ont pas prié en silence pour que je m'en sorte, car c'était tout près !

Elles passent souvent au moment où les deltistes atterrissent, et alors émerveillées, comme si des anges descendent du ciel, lèvent les bras en scandant un cantique très rythmé et tapent des mains de tout leur cœur : «- Miguel, Miguel, Miguel ! Mais surtout depuis ces deux atterrissages difficiles et qui auraient pu mal finir, prudentes, elles prennent toujours avec elles une pharmacie de secours blanche à croix rouge quand elles se rendent à la chapelle. On ne sait jamais... au cas où elles en auraient besoin...

Pour le reste des vacances tout se passe merveilleusement bien, nous ne faisons que quelques beaux vols qui plaisent à Michel et aux autres, et avec nos familles on célèbre une fête après l'autre sur cette Île magnifique.

Nudité - une leçon ?

Des amis nous ont parlé de naturisme (non de nudisme) et Ursula et moi sommes intéressés d'approcher la philosophie de ce mouvement. Pour cela nous nous rendons au camp de la Thièle en Suisse où cette pensée a pris naissance. On nous a dit que là ce sont les purs et durs qui se rassemblent sur ce terrain, là où la nudité n'est qu'un des facteurs parmi la pensée naturiste. Cette façon de vivre comporte une discipline, des règles de la vie naturelle : on se lève de bonne heure, faisons une demi-heure de gymnastique commune et passons la journée en respectant la nature. Cela comprend une nourriture saine, des activités culturelles et sportives de toutes sortes avec des conférences culturelles, philosophiques etc.

Par mon métier j'ai l'habitude de la nudité de mes patients. En plus j'ai fréquenté longtemps des cours de dessin académique et je pensais que d'exposer mon propre corps ne me poserait pas de problème d'ordre déontologique.

Mais lorsque à la réception du camp de la Thièle on nous demande en attendant de nous inscrire, d'ôter tout naturellement nos vêtements, il faudra pour Ursula et moi faire un sacré effort, pour constater après deux minutes que notre corps n'intéresse personne, qu'on regarde avant tout notre visage, qu'on cherche le contact avec nos yeux, et rapidement nous retrouvons notre aisance. Par contre l'ambiance à la Thièle nous semble un peu trop rigoureuse et là on nous parle de cette vallée dans l'Ardèche comme solution idéale de vacances et c'est ainsi que notre famille passe donc depuis quelques années ses vacances d'été dans la vallée de la Zèze dans un camp naturiste.

C'est donc cet été dans l'Ardèche où souvent des vacanciers passionnés font une démonstration de leurs hobbies, que je décide de faire de même avec mon aile delta. J'ai programmé une présentation de ce sport tout nouveau et encore peu connu par le public.

Accompagné de ma famille je déploie soigneusement mon aile sur la place centrale devant un assez grand public intéressé. Joint à des explications savantes j'enfile le harnais que porte le pilote à l'horizontale comme dans un hamac. Une fois que l'aile a décollé le pilote change de main, se jette en avant, se laisse tomber dans le harnais, en fermant rapidement du bas en haut la robuste fermeture éclair qui est placée dessous. Pour faire vrai, je mime la scène en pratique, je fais semblant de courir et pose l'aile en me jetant en avant. Simultanément je tire la longue fermeture du bas en haut ... Sauf que j'oublie que je suis nu. Mon cri strident accompagne cette presque auto émascultation et le nombreux public assemblé autour de moi se tord d'un rire entre amusement et gêne. C'est juste ma famille et mon fils qui ne savent pas quelle attitude afficher devant autant de bêtise. Encore le petit Fredi a failli...

Histoire de guêpe qui finit en Côte d'Yvoire...

En 1984 mon destin veut que je gagne à Gex en France le 1er prix au concours d'une compétition de vol déguisé. A l'arrivée j'ai survolé le jury dans un virage «un peu serré» juste avant de poser de manière élégante. Le jury semble apprécier et m'attribue le premier prix. Un vol pour Abidjan, Côte d'Yvoire ...!

Un copain deltiste Jean-Loup du club de Gex, copilote d'une compagnie aérienne française a pu obtenir de celle-ci de faire le don de ce vol pour cette compétition. Son ami Jacques Bachetta, un autre deltiste et ingénieur français qui dirige un bureau de constructions à Abidjan va offrir le gîte, mais désire d'abord connaître le lauréat. Si la bouille lui convient il l'invitera chez lui à Abidjan.



Subito, Ursula et moi l'invitons avec son épouse pour un repas dans notre famille afin de faire connaissance, car après-demain les Bachetta retournent en Côte d'Ivoire.

Apparemment on leur convient et ils désirent nous recevoir. J'achète vite un deuxième billet pour Ursula et ainsi nous allons passer 2 semaines formidables chez eux, des gens adorables qui mettent à notre disposition la chambre de leurs enfants.

Nous faisons un vol mémorable Genève-Abidjan dans l'avion de ligne français ATA, piloté par Jean-Loup comme copilote. A l'entrée de l'avion celui-ci nous attend et d'un geste impératif nous dirige à gauche, donc pas avec les passagers communs. Il nous ordonne de nous asseoir en première classe. «- Hé, mais nous avons des billets de deuxième. Très réservé dans la vie privée, il prend ici un air de chef, fait semblant de ne pas nous entendre et nous pousse dans nos sièges à côté d'une femme noire, majestueuse et énorme qui déborde de son siège. Tout d'un coup il disparaît dans la cabine de pilotage. Plus tard, nous apprendrons que cette matrone dans son habit léger de pin-up est la sœur du Président Félix Houphouët-Boigny. Elle fait régulièrement des achats de luxe à Genève, ceci juste pour se passer le temps.



Après 5 minutes la porte du cockpit s'ouvre un peu et une main nous fait signe d'approcher et d'entrer vers les pilotes. La place est calculée, car Jean-Loup auparavant a déjà logé sa grand-mère octogénaire. J'explose de joie car nous pouvons assister de tout près au décollage. Le chef-pilote, un Français absolument déraisonnable fait le clown en nous accueillant. Suivent les checklists habituels et Jean-Loup décolle avec ses 200 passagers.

Pendant le vol ce chef-pilote est excité et je me demande sérieusement s'il est de sang froid ! Il nous explique le vol comme à des sous-développés. Là, nous baissons d'altitude et plongeons dans d'épais nuages. Il tape sur les épaules de Jean-Loup concentré aux commandes, qui, comme nous, ne voit devant lui que du brouillard. Il crie : «- regardez, ça y est, c'est Marseille, là on va toucher la piste. On ne voit rien jusqu'au dernier moment et comme dans un Best-seller, enfin, à quelques mètres au-dessous de nous apparaît du béton avec des traces noires. Au micro on entend des gens qui applaudissent... Habitude connue, mais combien stupide.

Plus tard, après cet atterrissage intermédiaire à Marseille, il ordonne à Jean-Loup d'arrêter l'avion pendant au moins 5 minutes sur la piste de roulement, malgré le trafic intense et me commande :



«- Il faut filmer ça, car c'est exceptionnel. Nous n'avons jamais vu de la neige sur le «tarmac» à Marseille. Il me le dit et me le redit et je retiens Jean-Loup à démarrer avant que j'arrête de filmer. Or il y a longtemps que j'ai fait mes plans en suffisance.

C'est vrai, le vol est exceptionnel et en passant sur le Sahara algérien il ordonne à Jean-Loup : «- arrête cette radio débile (radio qui sert à la sécurité entre les avions), ils nous font chier, on s'arrange entre pilotes pour éviter les collisions. Dans ces pays leur surveillance ne sert uniquement qu'à faire du fric et de toute manière ils ne bossent pas sérieusement. Jean-Loup lui jette un regard hésitant, accompagné d'anxiété et pousse sur un des nombreux boutons pour arrêter la communication avec la surveillance aérienne...

Arrive à Abidjan Jean-Loup fait une approche parfaite et pose les roues, très concentré, avec ses 200 passagers dans son dos. A peine que nous touchons le sol (nous sommes encore à 230 k/h) Jean-Loup cherche à bien centrer le zinc, le pilote-chef, théâtralement, lui tape violemment sur les épaules, à le faire presque tomber du siège. «- Bravo Jean-Loup tu es un chef. Je vois de derrière comment Jean-Loup transpire à cause de la bêtise de son chef qui s'imagine que cela nous fait rire

Abidjan. Sur place nous passons deux semaines mémorables dans la famille française de Jacques et son épouse et leurs deux garçons. Nous ne sommes pas encore très éloignés de la période de colonisation (Indépendance en 1960) et les Français sont encore très présents dans le monde des affaires en grande croissance dans le pays.

Aujourd'hui Jacques me fait visiter son bureau d'ingénieur qui bourdonne. Je lui demande : «- comment fais-tu pour que ces 6 dessinateurs-techniques noirs t'obéissent, à toi qui es blanc ? » - Il y a un truc, tu dois seulement leur demander : «- tu me fais cela CHEF ? » - Et ils obéissent toujours ? «- Oui, parce qu'ils doivent me répondre : «- Oui PATRON...



Jacques nous promène durant deux semaines dans tout le pays et nous fait visiter la future capitale Yamoussoukro qui est en pleine construction et en particulier la gigantesque basilique avec ses folles dimensions, et qui va bientôt être terminée.



J'ai même l'occasion de faire un vol aux commandes d'une aile delta motorisée, d'un copain de Jacques. Dans ce pays on peut faire des choses exceptionnelles : je vole sans avoir appris à piloter...

La mort nous guette au DCD.

Nous avons à déplorer deux accidents fatals au club.

Des témoins racontent que notre ami Richard Tecon, encore débutant, (il n'avait pas encore 20 vols) se trouve au décollage des Ballandes dans des conditions de vent très moyennes. Juste après l'envol il part en perte de vitesse. Ça arrive si, au décollage on pousse trop tôt, avant d'avoir la vitesse d'environ 27 km/h. C'est la pire faute qui puisse arriver à un pilote, car on perd tout contrôle de son aile qui décroche. Notre décollage n'est pas dangereux, c'est en pleine forêt. Normalement il aurait dû tomber dans les arbres, ce qui n'aurait pas été si grave, mais la malchance a voulu qu'il décroche juste sur le petit chemin d'accès du site. Dans sa chute sa tête a heurté une grosse pierre qui se trouvait là. La mort l'a rejoint immédiatement.

Ensuite c'est Michel Nicoud, notre pilote de référence, qui aimait toujours décoller de la Dôle, avec son décollage falaise et sa paroi verticale de 300m.

Ce 30 octobre la petite équipe est motivée pour monter à la Dôle. Bernard, Kurt, Gérard et moi. Depuis le chalet de la Dôle les techniciens de la station météo qui font un tournus de 4 jours de travail, nous permettent de charger les ailes sur leur petit téléphérique. Les personnes ne sont pas autorisées à l'emprunter car il n'est pas assuré par la RC. Nous montons à pied pendant 30 minutes jusqu'au sommet de la Dôle. Il fait beau et une centaine de personnes attend avec curiosité notre décollage. Michel déteste les spectateurs qui, impatients d'attendre, nous poussent moralement à décoller, même si les conditions ne sont pas optimales. Il a monté son aile à côté du téléphérique où il y a plus de place pour accélérer au départ avec l'aile. L'inconvénient est que parfois par surprise des petits vents arrière risquent de nous pousser en avant vers la paroi verticale, au moment du décollage.

Les deux autres pilotes sont derrière moi avant le départ falaise où il faut sauter à la verticale pour que l'aile prenne de la vitesse et commence à porter avant d'être dirigée. Lorsque nous sommes alignés et prêts au décollage, Michel reçoit un coup de vent arrière et change d'avis. Il déplace son aile et vient s'aligner derrière nous. Il s'approche encore vers moi et, mécaniquement, il contrôle mon équipement. Je décolle, ça porte bien, mais c'est un vol sans ascendance.

Au moment où je me trouve au-dessus de la plaine j'entends à la radio : «- voilà l'hélicoptère qui arrive. Un regard en arrière et j'aperçois en haut de la Dôle dans la falaise un triangle rouge. L'aile de Michel. J'atterris en catastrophe devant notre maison, j'attrape notre deuxième voiture et fonce en haut. En arrivant sous la falaise, Edith, l'épouse de Michel qui assistait à l'atterrissage cette fois-là est remontée de 300 m. et constate le décès de son mari. Elle vient à ma rencontre et me dit : «- il est mort.

Au pied de la falaise Michel est déjà sur une civière, que l'hélicoptère a déposée sans pouvoir atterrir sur ce terrain en pente. Voyant ça, comme fou je me précipite vers Michel car je ne comprends pas pourquoi il est là, 300 m. plus bas que son aile. Je sais que le mousqueton d'attache supporte 1200 kg et je veux le voir. Hypnotisé, devant le cadavre de mon copain, mais maître de moi, je suis sous le choc, un choc épouvantable. Je l'empoigne et le retourne. Je veux voir son mousqueton, mais il est

intact. Alors je veux voir l'état de la lanière qui reçoit la carabine, mais elle est sous l'aile à 300 m dans la falaise. Fou de chagrin je ne connais plus le danger et j'escalade ces rochers verticaux pour arriver enfin vers l'aile qui gît en haut de la falaise. Jamais dans un état normal j'aurais réussi un tel exploit. La sangle est intacte. Donc pas de doute Michel ne s'est pas accroché à son aile et surtout il n'a pas fait le check élémentaire :

1. Est-ce que je suis attaché ?
2. Est-ce que j'ai du vent de face ?
3. Est-ce que la voie est libre ?

Il prend son élan, accélère et au moment de se lancer dans son harnais se projette dans le vide. Il accroche avec sa barre de trapèze un piquet en bordure de pâturage se trouvant un peu plus bas. Avec la force de l'élan il est arraché de sa barre et de son aile pour être projeté contre les rochers. Le parachute s'est frotté contre les pierres, s'est ouvert et s'est mis en torche. Michel a culbuté de rocher en rocher jusqu'au pied de la Dôle. Selon les médecins il est mort sur le coup. Par distraction parce que le temps pressait et que ce jour-là il y avait du brouillard en plaine et que le terrain d'atterrissage rétrécissait à vue d'œil et surtout parce qu'il y avait beaucoup trop de monde autour de lui pour regarder ce dernier départ. Il a pris soin d'assurer les départs de ces copains deltistes et dans la précipitation du moment a oublié de s'accrocher.

Pire on ne peut pas faire. Alors le cas est clair et nous en avons la preuve : Donc même le meilleur peut se tromper. Le jour même j'écris 4 pages en détail sur les faits exacts et 4 pages sur mes déductions subjectives afin de fixer à jamais les circonstances de ce drame. Traumatisé je me jure que si avant la nouvelle année je n'ai pas volé à nouveau je vais arrêter cette passion. Le 31 décembre je prends mon aile et mes affaires et je vais faire un vol au Salève.

Mes patients me parleront souvent de l'accident de Michel, qui était aimé dans toute la région et souvent on en a discuté. Après quelques années je tombe sur ces pages et constate avec effroi que des détails de l'accident ont changé dans mon cerveau, à force d'en parler aux autres. Je connais avec précision tous les éléments du drame, mais dans mon manuscrit ils sont décrits un peu différemment. Pour moi c'est une lourde découverte :

mon cerveau a modifié des certitudes, sous l'émotion il a perdu sa stabilité. Et je pense à certains procès juridiques où l'on fait parler des témoins et que sur cette base on condamne des accusés !

Mon dernier vol a eu lieu à Aspres le 18 septembre 2000. Ainsi j'ai côtoyé les airs pendant 21 ans. Pendant ce temps j'ai perdu 6 bons copains dans des accidents, tous dus à l'erreur humaine. A chaque drame je me disais que cela ne pouvait pas m'arriver, car j'étais meilleur et plus intelligent qu'eux et que je ne paniquais pas dans une situation critique. C'est seulement, bien plus tard que j'ai compris la folie de cette prétention, dont un psychiatre affirmerait certainement avec force que c'était juste une excuse inventée par mon pauvre cerveau pour me donner la force de continuer à voler. Aussi cela est faux. La seule vérité est que j'ai seulement eu plus de chance...

Destin ou Chance ? Encore la providence ?

Nous sommes en 1981 et juste 3 mois avant la deuxième phase de la dernière mission en Algérie. A Genève, en pédiatrie je dois attendre un moment pendant la consultation. Je m'introduis dans le bureau des radiographies. Une dame, apparemment médecin, dans la quarantaine attend aussi et on commence à discuter. On se présente : «- Graber. «- Doctresse Claude Lecoultre de Rolle. C'est une chirurgienne, qui rentre juste de Cincinnati USA dans l'Ohio. Elle me demande ce que je fais ici et je lui explique mon job qui consiste d'appareiller des patients. «- Alors, ne pourriez-vous pas prendre en charge mes enfants brûlés que je soigne ici ? «- Humm, pour l'instant Docteur je suis occupé avec une mission en Algérie, mais dans trois mois, peut-être. En fait, que voulez-vous que je fasse pour vous ? J'ai de très, très, très vagues notions que l'on comprime la peau des grands brûlés après une chirurgie plastique de l'épiderme.

Elle m'explique qu'elle a travaillé pendant trois ans à Cincinnati dans l'Ohio et qu'elle aurait dû prendre la relève du Professeur qui dirige cet immense hôpital très spécialisé pour les enfants brûlés. Mais déçue et frustrée de ne pas avoir pu obtenir un permis de travail aux USA est revenue au pays. «- Vous savez Dr. je n'y connais rien dans les brûlures, mais cela m'intéresse, si vous pensez... «- OK, je retourne régulièrement

aux USA. Pendant une semaine je vais participer à un congrès et après je passe une semaine à Cincinnati dans ma clinique pour ne pas perdre la main. Si vous voulez vous pouvez vous joindre à moi pour apprendre les techniques de cet établissement. Il s'agit du Shriners Children Burns Hospital, une des 3 plus grandes cliniques pour enfants brûlés aux USA. Il se situe sur deux étages, un pour les cas infectés, le deuxième pour des cas propres.

Très enthousiaste j'accepte et nous prenons rendez-vous pour dans trois mois. Entre-temps je me renseigne et je comprends que personne en Suisse ne connaît véritablement le domaine moderne du traitement des grands-brûlés, sauf à Balgrist, à Zurich où ils commencent à bouger dans cette spécialité. A notre époque les USA déploient une grande activité dans tous les domaines, c'est encore un peu le pays des possibilités illimitées malgré leurs guerres au Vietnam et en Corée et leur immiscions guerrières dans le monde, ce qui a terni son image en Europe.

Cincinnati (Ohio) est immense. On n'y parle pas français, ni allemand. Heureusement, au début de mon séjour à Genève chez Thuillard, sur un coup de tête j'ai suivi pendant un temps des leçons d'anglais chez une vieille dame, mais ça s'est passé comme avec mon français scolaire, à Cincinnati j'ai tout oublié, et en plus je remarque que l'anglais de l'Ohio n'est pas de l'anglais, mais un horrible américain incompréhensible.

Surprenant : Albert Einstein, décédé il n'y a pas longtemps (en 1971) ne parlait que difficilement jusqu'à ses neuf ans et il a dit plus tard : «Heureusement que j'avais une mauvaise mémoire dans ma vie». Comme c'est aussi mon cas je me sens presque interpellé. Selon lui, les êtres dotés d'une bonne mémoire ont de la facilité pendant leurs études. Ils n'ont pas besoin de comprendre, ils retiennent et de ce fait savent tout. Or, sans avoir cette faculté bénie, il faut toujours rester créatifs et rechercher toujours de nouvelles choses, ce qui nous rend curieux et inventifs ce qui peut aboutir à des trouvailles inespérées. Depuis longtemps j'ai construit ma vie de cette manière.

Or à Cincinnati je dois tout reprendre à partir de la base et pour l'anglais je fais de mon mieux et lorsque la Doctoresse Claude Lecoultre me

présente au vieux Professeur qu'elle aurait dû remplacer et avec lequel elle a d'excellents rapports amicaux, je fais semblant de comprendre ce qu'il me dit, et par retour, je déforme au maximum les quelques bribes d'anglais qui me sont restées et surprise, le Professeur me comprend, ou peut-être fait-il semblant, comme moi... Dans quelle galère s'est mise le petit Fredi !

D'emblée il me refile à sa secrétaire de direction, qui va régler mes petits problèmes d'intégration dans la grande crew des chirurgiens, anesthésistes, infirmiers/ères et immédiatement je peux assister au grand briefing journalier et commun du matin à 07:00 h, précise comme une horloge suisse. Ceci est d'un intérêt décoiffant pour moi, car un cas après l'autre de ce grand nombre d'enfants brûlés graves est analysé, discuté et les stratégies de traitement élaborées avec beaucoup de sérieux. L'hôpital est conçu pour 3 grands états : Ohio, Pennsylvanie, et Indianapolis. De ce fait il reçoit un grand nombre de brûlés graves, certains vont même mourir.

Je suis donc introduit et présenté par le patron, je peux bouger librement dans ces lieux et observer mille choses. Le lendemain le Professeur me dit que je peux venir dormir à partir de la semaine prochaine dans sa propre maison où il me propose d'occuper la chambre à côté de celle qu'il partage avec son épouse ! Quelle hospitalité ! Je ne connaissais pas l'Amérique sous cet angle. Déjà assez âgé, il souffre de diabète et marche avec une canne et je suppose même qu'il porte une prothèse tibiale.

Mais surtout il me présente à un ami, un technicien, spécialiste et entrepreneur indépendant du nom de James, qui possède un atelier dans un autre coin de la ville. Là sont élaborés les moyens de compression de l'épiderme et le Shreiners Hospital semble être son business principal. James me traite en collègue et m'invite à venir la

2ème semaine chez lui pour apprendre à faire des masques faciaux et surtout des vêtements compressifs. Quelle bonne fée m'a prise dans ses bras, tellement occupé que je ne me rends pas compte avec quelle richesse le destin me gâte en m'offrant de me faire découvrir une spécialisation

de pointe, inespérée et qui peut m'introduire très loin dans mon propre pays.

Une amitié est aussi née avec John, chef physiothérapeute qui m'emmène dans le vaste domaine de sa spécialisation. Ce soir il m'invite à une fête et me dit : «- tu viendras, n'est-ce pas.

A cette réception beaucoup de ses collègues sont présents et je me rends compte seulement sur place qu'elle est organisée en l'honneur de ce petit Suisse venant d'un pays, pour eux apparemment exotique ! Ces américains ont de la classe, ils ne craignent pas de mettre une cravate pour cette occasion et les femmes se mettent sur leur 31 en affichant beaucoup de chaleur humaine. Seulement je souffre extrêmement à cause de mon anglais primitif et il ne se trouve pas une seule personne qui pourrait me traduire un peu leur charabia dans une langue plus civilisée. Plus tard en Suisse une jeune «lady» infirmière se réfère à ce moment précis passé, elle est une amie de John, mais avec tout ce monde je ne la situe plus du tout. Cependant elle viendra avec son mari et ses fils une semaine chez nous à Gingins en vacances, une super-expérience...

Dans l'entreprise de James je peux m'entraîner librement dans le domaine «planification et concept» mais surtout dans la couture des vêtements de compression. Il m'introduit dans sa boîte avec une dizaine d'employés et me présente entre autres à une couturière, Hortense. Souriante, elle est noire et pèse au bas mot 120 kg. Je vois qu'elle m'a tout de suite à la bonne en m'expliquant longuement comment prendre des mesures, comment élaborer des patrons pour des vêtements de compression et comment coudre ces vêtements dans ce tissu stretch, couleur peau, qui nous échappe continuellement et qui est horriblement difficile à dompter, surtout pour la confection de petits gants d'enfants, et tout et tout. Elle est extrêmement experte et si la Suisse n'était pas aussi loin J'aurais pu lui proposer un job, payé en «suisse francs». Maintenant que je fais tous les jours des progrès en anglais sous la dure pression de la nécessité et évidemment toujours avec ma motivation monstrueuse. Qui veut peut...

Aussitôt qu'une machine à coudre est libre je m'assieds devant et m'entraîne à copier ces femmes tellement douées et qui me font des sourires malicieux.

Mais le nombre de machines est plus petit que celui des couturières, lesquelles sont très «occupied». En voyant cela le patron James me donne la clef de son établissement à 18 heures. "You can stay here and work, but you have to close seriously the door when you have finished". Devant tant de confiance, je suis tout seul dans cette entreprise. Je recommence le même gant 8 fois et ce n'est qu'à 23.00h que ça colle enfin et que je peux prendre le chemin du retour à travers ce quartier de Cincinnati en oubliant de manger et en oubliant ma fatigue.

Sur le chemin je passe devant un club de Jazz et je ne peux m'empêcher d'y entrer un moment. Je suis soufflé, car dans ce petit local avec si peu de public je trouve un Big-Band dans le style de Quincy Jones qui joue avec une perfection et un swing absolument décoiffant.

Cette nuit, inutile de préciser que je ne dors pas beaucoup mais comme on dit : on ne vit qu'une fois.

Domage, je dois quitter tout ce monde si excitant, maintenant que je commence à comprendre leur langue, en tout cas ce qu'on appelle ainsi dans l'Ohio.

Ce séjour américain fut des plus fructifiant à différents niveaux et de retour en Suisse je peux instruire mes deux couturières Isabelle et Nieves et chercher les matières spécifiques pour la réalisation et le lancement de cette spécialité. Très vite je suis secondé par mes collaboratrices, surtout Isabelle qui prendra de nouvelles responsabilités car elle sait très bien traiter avec les patients, ce qui demande pas mal de sensibilité et de diplomatie. Je peux introduire cette technique (p.ex. au Balgrist à Zürich) et même au très réputé Centre des brûlés à Lyon où l'on me demande de faire une conférence d'un jour.

Je prends aussi le temps d'appliquer la technique des masques de compressions faciales que j'ai apprise, en adaptant à mes propres concepts et en tenant compte des matières que l'on trouve en Europe.

Cependant le contraste entre l'esprit des USA et celui de notre Suisse est affligeant et va se confirmer aussitôt que je prends contact avec le Professeur N. du service des brûlés du CHUV à Lausanne. A la place de profiter de l'arrivée d'un nouveau savoir incontestable en la matière, il leur faudra encore deux ans pour accepter ma collaboration, pendant lesquels ils bricolent avec des fournisseurs français qui livrent par correspondance des vêtements pré confectionnés en série, très chers et largement moins efficaces. Enfin ma méthode que nous développerons continuellement y trouvera grâce et nous pouvons aussi soigner les patients de ce célèbre CHUV, comme nous le faisons depuis longtemps à la clinique de pédiatrie à Genève. Je suis reconnaissant pour cette opportunité dont j'ai pu profiter.

Concernant ces techniques, nous organisons un cours de 2 jours à Nyon en 1982 et en 1983. Nous échangeons nos expériences avec les participants qui sont de 4 nationalités différentes.

Ce sera également de mon entreprise qui sortira la première liste de prix détaillée pour les vêtements et les masques de compression pour la fédération suisse des techniciens orthopédistes SVOP.

Changements - hasard ou évolution ?

Notre entreprise se porte bien. Jean Lenoir montre des envies d'indépendance et souhaite à terme s'établir à son compte. Sauf que cela ne m'arrange pas, car Jean est un élément très valable dans notre entreprise. Comme il ne se plaît pas trop dans son appartement j'ai l'occasion de louer un chalet dans notre quartier. Celui-ci appartient à Mr et Mme Kolb, l'ancien tenancier du restaurant de la Croix-Blanche. La famille Lenoir y emménage avec leurs deux garçons. Ils se plaisent bien dans notre commune.

Après une ou deux années les Kolb désirent habiter dans leur propre maison et je dois trouver une solution. Alors, par un heureux hasard nous pouvons acheter un terrain à Duilier et faire construire un chalet confortable par un charpentier du lieu, Mr. Annen.

Sitôt que la bâtisse est habitable les Lenoir vont l'occuper, et Jean continue à travailler dans mon atelier. Malgré que cette famille s'y plaise Jean va s'associer tout de même une année plus tard avec Michel Laeser à Genève au boulevard de la Cluse. Michel était déjà notre apprenti chez Thuillard à Genève et a travaillé pendant une année dans mon entreprise à Nyon.

Pendant quelques années le Docteur Bornand, un chirurgien orthopédiste très valable, associé dans un cabinet commun avec un autre orthopédiste, le Docteur Rippstein, me sollicite pour prendre en charge ses patients dans son cabinet pour ses cas de podologie. Cette consultation hebdomadaire donne une collaboration très fructueuse.

Marc Van den Broeck est marié avec un enfant. C'est le responsable de mon atelier, entreprenant, il s'intègre bien dans notre affaire. Citoyen belge il a travaillé auparavant à Zürich. Il a une part de mérite dans le concept du système SMN, une orthèse du genou, que nous mettons au point pour palier à ces orthèses que l'on fait couramment sur mesures selon une empreinte individuelle en plâtre. Leur utilisation trouve place dans des cas post opératoires ou des lésions du genou. Sauf que leur fabrication individuelle sur mesure en carbone est assez onéreuse. Le secret de notre orthèse réside dans l'introduction de couches de fibres de verre entre celles de carbone dans la résine acrylique. Jusque-là on utilisait que de la fibre de carbone, évidemment très légère et rigide, pour une fonction parfaite de l'orthèse. Mais elle avait l'inconvénient qu'aucune modification thermoplastique n'était possible et à l'échauffement les couches de carbone se séparaient et la structure cassait. Mes essais de combiner carbone et verre permettent un glissement des couches et une modification de la structure devient possible. La voie d'une préfabrication en série avec une adaptation individuelle précise sur le patient est ainsi ouverte.

Nous fabriquons ces orthèses en trois grandeurs, gauche et droite et pouvons même les fournir à certains de nos collègues pour l'adaptation sur leurs patients.

Marc et sa famille loue notre maison à Duillier et travaille bien, si bien, qu'à un certain moment, et pour pouvoir le garder au service de l'entreprise nous nous associons.

Seulement Marc digère mal cette «ascension sociale» qu'il a mal comprise car il pense être devenu d'un coup le patron d'une grande société avec un standing de vie en rapport avec sa nouvelle fonction. Après 6 mois nos relations se refroidissent et je crois qu'il a réfléchi. Avant que la «boîte» entre dans des difficultés financières il est d'accord de dissoudre de nouveau notre association.

Génération usée ?

L'entreprise reprend son cours et se développe de nouveau. Comme secrétaire très dévouée nous avons Madame Grand pendant des années. Nous travaillons de manière intensive et commençons le travail de bonheur le matin.

C'est précisément ce matin qu'un jeune-homme a pris rendez-vous pour discuter de choses sérieuses. Daniel Robert a collaboré dans ma Mission en Algérie, lorsqu'il était à la fin de sa troisième année d'apprentissage dans la maison Kern.

Je ne comprends pas tout de suite ce qu'il veut car il me dessine une situation futuriste. Notre fils Roland qui a choisi le métier d'informaticien ne veut donc pas reprendre mon entreprise. Or, Daniel à 27 ans dégage une forte ambition et veut voler de ses propres ailes. Il aimerait fonder une entreprise. Aussi il m'explique sans trop d'ambages que je suis vieux et qu'il pourrait reprendre la maison Technique Orthopédique Moderne. Je tombe d'un étage car à 54 ans c'est le premier qui articule à mon égard un tel euphémisme qui me range dans la catégorie des dinosaures. Parallèlement il faut l'avouer, j'ai connu des gens qui ont tiré leur carrière jusqu'au moment où ils ne pouvaient plus assurer sainement leur rôle et

que leur affaire finissait lamentablement. Mais quand-même à 54 ans ! Je suis en pleine forme et mes affaires sont florissantes.

Daniel insiste, il a le sens des affaires, et me propose de venir comme employé pendant 2 ans, mais en signant tout de suite un contrat de reprise de mon entreprise. J'aime bien Daniel mais une telle chose me semble surréaliste. Nous nous quittons avec la promesse d'y réfléchir et de nous revoir prochainement.

Ursula n'est pas contente. Elle ne voit pas les choses à ma manière et nous en discutons longuement et à plusieurs reprises.

Au bout de deux mois Daniel revient à la charge. Entre-temps j'ai eu le temps de faire une introspective et constaté que je ne cours tout de même plus aussi vite que lorsque j'avais 20 ans. Je lui dis ne pas être opposé au principe. Mais avec un contrat de reprise dans deux ans, je ne serais plus maître à bord et une entreprise a besoin d'une tête qui décide rapidement les choses. Je lui propose donc de reprendre la «boîte» tout de suite. On conviendrait d'un prix, il payerait et serait le patron. Cette fois c'est lui qui tombe de la chaise car à 27 ans il commence seulement à être expérimenté et voit ce rôle avec un peu d'anxiété. Il se gratte la raie sur ses cheveux et me dit : «- OK, mais tu devras rester au moins 3 ans dans l'entreprise, bien sûr à condition qu'on s'entende. «- Parole d'honneur. «- Parole d'honneur. Je continue à adorer mon métier et si je peux le poursuivre il m'importe peu d'être patron ou employé. Je pense que Daniel en est capable et s'il devait faire faillite, ce serait son problème.

Ursula n'est de nouveau pas contente. Ses arguments sont : «- avant qu'il se passe trois mois tu seras dans un asile psychiatrique, tu as commandé une entreprise pendant 32 ans et ensuite tu veux obéir à un (jeune) patron et faire comme il veut...»

Mais comme c'est moi qui ai décidé sans contrainte, je pense que cela peut aller. Et en effet, Daniel commence à chercher de l'argent et je le recommande auprès de ma banque. Là les choses ont changé. C'est maintenant l'UBS et le «spécialiste» qui traite le dossier n'y comprend rien à notre situation. On lui explique pourtant que le demandeur du crédit (en

l'occurrence Daniel Robert) apporte une garantie sur l'entreprise, dont la banque suit la situation financière plus que saine depuis 32 ans, et que le seul risque qu'ils courent est sur la tête du nouveau propriétaire. Le «spécialiste» financier n'en démord pas et exige que je reste avec au moins un tiers des finances dans l'entreprise, donc exactement l'opposé de ce que nous voulons. Notre «spécialiste» a environs l'âge de Daniel et sort probablement juste d'une école de manager de St. Gall où on lui a appris à obéir d'avantage au règlement, que de réfléchir à la logique.

Toujours est-il que Daniel s'approche d'une banque concurrente qui prendra les deux risques (valeur de l'entreprise et compétence du preneur du crédit). Daniel va payer un max d'intérêts (plus de 11 %), mais qui heureusement va s'estomper rapidement en vue des résultats escomptés.

Ainsi Daniel paye et devient patron, remplaçant le même jour le nom sur la façade, ce qui me froisse tout de même un peu. Il aurait pu mettre «Successeur de...» C'eut été plus intelligent pour l'entreprise, mais évidemment moins pour l'ego de Daniel.

Nos relations sont excellentes, autant au boulot qu'en privé. Daniel, au contraire de moi, a fait quelques cours commerciaux et avec sagesse il comprend qu'en me laissant faire il peut reprendre les affaires en fondu enchaîné, une situation que l'on ne peut souhaiter que meilleure. Devenu collègue de mes employés je continue à m'occuper de mes anciens patients pendant que Daniel songe à une modernisation progressive.

Au bout de trois ans nous nous consultons sur le thème : «- as-tu encore besoin de moi ? Et «- as-tu encore besoin de moi ? Nous décidons de continuer la collaboration avec un horaire sans le vendredi, sans promesse aucune et cela va encore durer 4 ans de plus. Jusqu'à ce que lors d'un retour d'un congrès dans la voiture je lui dis : «- Daniel, peut-être qu'il te faudrait maintenant t'habituer à la période «post-Graber». Il prend cela pour une bonne idée et l'on s'organisera en conséquence.

1000 Sabords – une aventure de plus

Nous sommes en 2002 et le Club Ciné Vidéo Nyon se porte bien, il a suivi l'évolution vers la digitalisation avec quelques grincements et sous la présidence actuelle de Klaus Schöttker il se situe comme un des meilleurs clubs de Suisse. Parmi nos membres nous comptons même des Genevois et des Lausannois.

Ce soir, chose rare, un Monsieur nous rend visite et demande à adhérer au club. Il a l'air enthousiaste et après le déroulement de notre séance il se présente :

Jean-Claude Fleuret de Céligny, environs 50 ans, est une personne passionnée qui a enseigné pendant 20 ans dans son village. Il souhaite se familiariser avec le cinéma amateur car, fan de voile, il a créé en 1999 un projet de voyage avec des adolescents pour un tour dans l'Atlantique-nord et il est prêt pour son troisième voyage qui durera environs 6 mois. Après la séance nous avons une longue discussion et subitement la question entre dans la discussion : «- ne voudriez-vous pas venir à bord pour faire un reportage ? Plutôt inattendu pour moi. On prend rendez-vous chez moi pour le lendemain.

Ses aventures ont été couvertes par certains médias locaux y compris la Télévision romande et maintenant il me propose d'accompagner la troisième volée de «1000 Sabords à bord du voilier Drisard I. Sans encore savoir en détail de quoi il s'agit, l'idée me plaît et nous convenons que je les accompagne sur un bout du trajet aux Caraïbes. Ils partiront en fin d'année et descendront jusqu'au Cap Vert pour entamer le transatlantique voyage de trois à quatre semaines qui les amènera en Guyane. A Trinidad est prévue une révision du bateau et en début mars il prévoit être sur l'île Espagnole qui englobe la République Dominicaine et Haïti. Ses indications sont tout autre que précises et la mer est immense, mais cela sent fortement l'aventure. Exactement ce qu'il faut au petit Fredi...

En ce moment il est en train de constituer le reste de son équipe : 9 ados de 12 à 15 ans de la Suisse romande, filles, garçons et niveaux sociaux mélangés. Il négocie avec leurs enseignants respectifs un congé de 6 mois et leur demande de leur préparer un programme pour étudier à bord afin, qu'une fois rentrés, les jeunes puissent réintégrer leur classe sans perdre l'année. En plus ils doivent promettre d'étudier en moyenne deux heures par jour, ne pas fumer, pas d'alcool ni drogues, et pas de flirts à bord. Plus de la moitié du temps se passera sur terre ferme ou sur des îles. Les ados vont s'occuper de la navigation par tranches d'une heure à tour de rôle, des travaux d'entretien du bateau, de la cuisine et du moteur. C'est le troisième voyage et pour Fleuret le modèle est déjà bien rôdé, sauf les imprévus qui arrivent en grand nombre dans une entreprise de ce genre. Fleuret a formé un petit comité à terre qui s'occupe des questions administratives, des contacts avec les parents etc.

Le financement de cette évasion coûte 2000.- Fr. mois, un lourd pécule pour certains jeunes. En majeure partie les parents ne peuvent pas financer le voyage, alors c'est toute la famille qui contribue, oncle tantes, grands-parents. Abir, une genevoise de 13 ans veut absolument participer au voyage, mais les parents lui ont dit : «- nous n'avons pas les moyens, tu as des frères et sœurs et nous ne pouvons pas te privilégier à ce point. Du coup cette jeune-fille qui n'a pas froid aux yeux, déclenche sur la place de Genève une collecte gigantesque, en écrivant à 100 entreprises une lettre et qui l'eut cru à réunir ainsi les 12'000 francs !

D'autres se font avancer le montant par les parents en promettant d'aller travailler, une fois rentrés, et de rembourser l'argent.

Ainsi, ce 4 janvier 2003 je me trouve à l'aéroport au milieu de 9 ados pour faire connaissance, mais aussi avec les parents, grands-parents, ainsi que les frères et sœurs qui, pour six mois prennent congé de leur jeune progéniture, certains en larmes, d'autres entourés d'un petit parfum de vedettes et déjà ils se groupent autour de leur chef.

3 adultes sont du voyage, Jean-Claude, un navigateur (obligatoire) et une personne soutenant le travail scolaire, car Jean-Claude est occupé à

surveiller la navigation. Aussi je le soupçonne de penser avoir assez enseigné dans sa vie.



Après leur disparition au contrôle de sécurité je me dis : «- et moi ? Qu'est-ce que fout là le petit Fredi parmi ces jeunes ? En même temps je me sens abandonné, tellement ces quelques instants ont suffi à m'attacher à l'équipe et d'entrer dans leur jeu.

Deux mois plus tard je quitte la Suisse en bluejeans et sans bijou comme un touriste, mais surtout muni de mon matériel de tournage cinématographique.

L'organisation de Jean-Claude m'a aidé et je réserve le vol pour Puerto Plata. En descendant de l'avion après 10 heures de vol, je reçois d'abord une bouffée d'air chaud, qui ne va plus me quitter pendant toute l'aventure.



Marc



Caroline



Charlotte



Hélène



Marine



Cleantis



Jonathan



Raphael



Robin



Tristan

1000 Sabords 11

Une poignée de jeunes bronzés et souriants me reçoit sur une petite butte d'herbe à l'extérieur de ce petit air port qui fait un peu amateur. Je sens de loin que l'alchimie a déjà joué chez ces jeunes et qu'elle les a lié. Ils ont déjà vécu ensemble bien des épreuves, serait-ce que la traversée transatlantique, et il m'apparaît de suite que c'est une équipe complètement soudée qui a déjà appris à prendre les choses comme elles viennent.

Deux heures en camionnette et nous sommes sur le bateau dans le port minable de Luperon. Eux, ils reprennent de suite leurs habitudes et moi, on me laisse quelque part dans un petit coin avec un matelas, ce sera

ma place à bord. Je savais d'avance que je ne pars pas pour une croisière de luxe et les jeunes ne sont pas mieux lotis. Dans le DRISAR I qui ne mesure que 16 mètres de long, ils sont 5 par cabine pour dormir dans des conditions extrêmement exigües avec juste un petit casier pour un peu de bagage. On leur a demandé d'amener un tissu pourvu de quelques poches, pour le suspendre sur la paroi au-dessus de leur matelas. Bon, il m'est arrivé de loger dans le Waldorf Astoria, New York mais je peux aussi très bien me contenter de ce petit confort.



Pour tous ces jeunes cette expérience est extraordinairement enrichissante. Ils doivent s'adapter à leurs copains. La place est si chère, qu'ils ont déjà fait l'expérience que cela ne vaut pas la peine de se chamailler, car après un confit on ne peut pas quitter l'autre, on doit continuer d'être ensemble.



A peine arrivé sur le bateau j'écris déjà à mon épouse ce petit mot :

«Salut Ursula - Bien arrivé - Gosses adorables - mes plans déjà chamboulés : On reste que 10 jours en Rép. Dom. – après on décolle – on verra au fur et à mesure – tout vieux rafiot, mais sympa - suis seul dans petite cambuse de 1.20 mètre de haut, prévue aussi pour le skipper (qui a travaillé sur la coque d'Allinghi). Il n'aime pas l'exiguïté, crèche sur le pont – donc suis seul dans ma boîte à carton - mon genou fraîchement opéré tient bon - déjà donné premier cours de cinéma, brainstorming afin de chercher un thème pour un scénario avec l'équipe -la bouffe est ce qu'elle est, on mange sur les genoux avec une cuillère - je verrai quand et comment je rentre – grosses bises...»



Ici dans le port nous sommes amarrés en deuxième position à un gros bateau à moteur d'une équipe scientifique d'observation française très sympathique et pour arriver à terre nous devons traverser leur pont. Après un jour d'adaptation et visite de la petite ville, plutôt un village nous partons avec notre ami Jean-Claude, Dimi, 60 ans, belge, ancien soldat qui a vaillamment combattu en Afrique. C'est un gaillard extrêmement gentil et correct, toujours d'accord de rendre service à ces jeunes, dont il a tendrement le «béguin», mais en fait je pense qu'il fait tout ça pour «payer» un passé pas très glorieux et mettre sa conscience à jour. D'ailleurs il m'a dit par allusions qu'il est fiché et doit faire attention pour ne pas être arrêté et aller en tôle... et en république Dominicaine, la tôle ne doit pas être drôle.

Dimi est là de bonne heure le matin avec une camionnette. Jean-Claude, malgré la chaleur nous a ordonné de préparer des habits chauds et des chaussures tout-terrain car nous allons nous attaquer à la montagne la plus élevée de l'île, le Pico Duarte, pour des Suisses une plaisanterie, sauf qu'ici nous sommes à 0 mètres et le Pico Duarte à 3'200m et il fera froid durant la nuit...

Dimi nous aide à charger nos affaires, il a préparé la subsistance pour la troupe, qui sera portée à dos de mulets. Dieux sait ! Je remarque que les jeunes «Disardiens» sont habitués au style de Jean-Claude. Celui-ci n'a pas envie de commander de manière précise. Les horaires sont toujours de l'à-peu-près. Or, normalement avec un groupe d'une dizaine de personnes les rassemblements demandent une certaine discipline dans l'organisation. Jean-Claude n'aime pas, et que vous le vouliez ou non ça marche très bien. Le parcours en voiture est long et fini dans une forêt dans le massif du Pico Duarte où on nous amène des mulets. Nous faisons une promenade un peu difficile pour visiter le terrain encore assez plat. Ensuite nous déchargeons et préparons un super repas autour d'une cabane, où Dimi avec ses aides ont monté une cuisine avec broche et tout et tout. J'ai de la peine à comprendre qui décide et qui fait quoi, mais ça fonctionne. Ces jeunes, après 2 mois et demi, se sont adaptés au style improvisé. Ils ont réussi à quitter nos habitudes de vie européennes avec tous ces besoins superflus et ils sont comme des poissons dans l'eau.

Le lendemain avant que le jour se lève nous chargeons les mulets et c'est le départ. Vu mon âge et mon état d'entraînement très relatif (je sors d'une opération du genou), Dimi m'assure qu'il a prévu une bête pour moi qui pourrait me porter si cela devient nécessaire ! Mais je le soupçonne d'avoir aussi pensé à lui-même. Il est tout de même assez ventripotent pour ses 60 ans...

Progressivement le chemin devient toujours plus raide et nous ne rencontrons pas âme qui vive. Dimi, sans parler beaucoup, est un excellent guide. De temps en temps nous faisons des arrêts. C'est l'occasion de côtoyer certains garçons qui sont partis à fond la caisse et qui maintenant commencent à parler. La montée est dure et je sens sérieusement la fatigue. C'est là que je peux profiter d'un mulet qui va me porter pendant deux heures sur son dos. Dimi fait de même et ce n'est pas sans risque que nous avançons. Le chemin longe parfois des pentes très abruptes où nos charmantes bêtes n'ont qu'au maximum 20 cm de largeur pour placer leurs sabots. Mais je vois que mon mulet «Arcasson» est habitué au terrain, il a le sens de l'équilibre comme au cirque. Aussi mon poids de 80 kg n'a pas l'air de le déranger du tout et pourtant qu'est-ce que ça monte...

Malgré tout je suis soulagé d'avoir à nouveau la force de marcher. Est-ce par ce que mon mulet me fait un peu pitié ou est-ce que c'est l'effet d'une peur discrète que je ne veux pas avouer ? Toujours est-il que nous arrivons vers le soir devant une baraque en bois à 2'950 mètres d'altitude. J'admire la maîtrise à l'effort d ces jeunes garçons et jeunes filles.

Avec l'arrivée de la nuit la température a chuté pas très loin des 0 °. Dimi est de nouveau en forme et prend les choses en main. Avec nos dernières forces nous préparons un dîner encore une fois très improvisé. Chacun se sert et ensuite nous nous couchons sur le sol en bois de la baraque, emmitoufflé dans une couverture ou dans tout objet souple disponible. Le degré de sommeil de tout ce monde est léger et le mien, malgré la fatigue, n'est pas au top non-plu.

Tôt le matin une équipe de garçons part pour gravir les derniers 250 mètres, moi je préfère aider à replier le camp et entamer la descente. Tard dans la nuit, Dimi, notre chauffeur réussit à nous transporter encore pendant ces quelques heures de route vers le port de Luperon où nous attend notre Drisard.

Pendant ces trois jours j'ai cherché de filmer en style «reportage» un maximum d'événements et comme d'habitude je ne suis pas satisfait de mes images. Les conditions étant souvent très dures.

Aujourd'hui c'est un jour de rattrapage pour les devoirs scolaires car demain nous avons un autre projet. Sur le bateau dans tous les coins, les jeunes sont en train de travailler avec livres et cahiers. Certains n'insistent cependant pas trop...

Pablo, un ami de Jean-Claude, paysan, possède à Luperon un domaine avec quelques chevaux. Il en trouve encore quelques-uns de plus pour notre équipe et tôt le matin nous voilà parti pour une bonne heure d'équitation. Mais il faut tout d'abord les équiper de selles etc. Je crois être le seul qui n'ai encore jamais mis mon derrière sur un cheval. On me confie une bête indulgente, douce, mais tout de même... Nous montons 3 heures à travers buissons et rivières pour faire un pique-nique. Pour moi ce serait déjà bien assez mais maintenant c'est encore la descente par

d'autres chemins, voir par beaucoup de petites rivières. Dans les cours d'eau les terrains sont praticables mais les chevaux cherchent toujours à marcher un minimum dans l'eau et nous traînent sur le bord à ras les buissons, ce qui fait que nous avons toujours de méchants fouets dans le visage. Sur le plat les jeunes se mettent à galoper et mon cheval, évidemment suit le mouvement. Crevé, je n'en peux plus. A un autre endroit nous devons traverser une rivière où les chevaux doivent nager un bout. Le patron sait que c'est risqué et se pose en plein centre dans la rivière, juste là où son cheval a encore pied. Ceci pour parer au pire si un jeune serait en péril. Et en effet, celui de Firmin se met à paniquer et le garçon tombe à l'eau. Ça se passe finalement encore bien. Le soir, une fois remis les chevaux à leur propriétaire, il faut encore marcher une demi-heure à travers Luperon pour arriver au bateau. Nous sommes absolument épuisés et pour moi il me faut ma dernière volonté et le dernier reste de mes ressources pour pouvoir marcher jusqu'au bateau et c'est juré, je n'oublierais jamais ma première leçon d'équitation.



De nouveau un jour de repos et de travail scolaire s'intercale et déjà nous avons un autre projet. Nous partons à pied à travers Luperon au restaurant El Belga chez Francis et Carmen, encore des amis de Jean-Claude. Lui, un belge a marié une fille du coin, la belle Carmen, 30 ans plus jeune et les deux ont passé deux ans en Belgique. Rentré à Luperon ils

ont construit ce petit restaurant en dehors de la ville et vivent surtout des clients Européens et Américains, lesquels habitent dans les parages et qui viennent profiter des excellents dons culinaires de Carmen.

Aujourd'hui ils invitent le groupe de Jean-Claude pour leurs faire connaître la vie dominicaine. D'abord c'est Carmen qui va avec eux visiter la ville et acheter chez les marchands de Luperon tout ce qu'il faut pour un repas. Ensuite, derrière le restaurant Carmen nous montre comment cela se passe ici à la campagne. Par exemple, tuer des poules et les apprêter. Les jeunes sont tout excités en travaillant dans cette grande cuisine à moitié à ciel ouvert. Ils préparent le repas pour toute la compagnie, tout ça dans la tradition du pays. Les jeunes et surtout les filles sont subjugués par cette expérience et se félicitent tous les jours d'avoir adhéré à 1000 Sabords.



Dajabon- l'horreur -

Jean-Claude prévoit une nouvelle excursion d'un jour : Le marché de Dajabon. C'est encore Dimi qui nous transporte en camionnette pour 3 heures de route. Il existe plein d'autres solutions pour voyager avec plus de sécurité. Nous nous installons tout de même comme on peut sur le pont en nous y agrippant avec beaucoup d'émotion. Heureusement que tous ces jeunes, sont souples et ont de bons réflexes.

C'est clair qu'en Europe on ne pourrait jamais voyager dans de telles conditions.

Dajabon se trouve sur la frontière entre la République Dominicaine et Haïti. Le fleuve qui porte son nom à moitié desséché est traversé par un pont en béton qui fait frontière entre ces deux pays. Il y a foule, car le jeudi c'est jour de marché et nous trouvons ce marché très contestable car complètement surdimensionné par les affaires des Haïtiens (pays le plus pauvre au monde) et les Dominicains. Dimi connaît bien la situation. Etant blancs, nous arrivons à braver facilement les douaniers et les soldats placés ici en grand nombre et arrivons au milieu du pont. Dimi nous rassemble et nous apporte un témoignage émouvant et tragique de la situation. Nous voyons en dessous de nous cette rivière qui fait frontière. Les conditions de vies à Haïti sont tellement désespérées et dures que continuellement de nombreux citoyens cherchent à fuir vers la République Dominicaine pour trouver un niveau de survie acceptable.

Alors en dehors du jeudi, jour de marché, beaucoup d'Haïtiens traversent le fleuve et fuient leur pays pendant la nuit pour essayer d'entrer en République Dominicaine. Pour empêcher cela des soldats dominicains les abattent régulièrement en les tirants comme du gibier. Ceux qui ont la chance de passer inaperçus font partie des 12 % d'immigrés Haïtiens qui vivent ici de manière illégale. Mais l'Etat ne les expulse pas car c'est de la main-d'œuvre presque gratuite. Ces pauvres gens sont traités comme des animaux, sauf qu'ici ils trouvent au moins à manger. Sauf que le jeudi c'est l'exception. Beaucoup de petits marchands viennent souvent de très loin, faisant parfois des heures de marche, chargés comme des mulets pour négocier leur marchandise à des prix insignifiants, mais toujours meilleurs que chez eux. Et ils ont le droit de rester à Dajabon (seulement au marché) jusqu'à 17.00 h, dernière limite. Pour «nettoyer» les lieux la police vient et les chasse avec des fouets pour qu'à 17.00h la ville soit de nouveau «clean».

Immobilisés au milieu du pont et très impressionnés, nos jeunes ont de nouveau entrevu une facette de notre monde et ne se plaignent pas de faire plusieurs heures agrippés sur le pont d'une camionnette pour retrouver ensuite leur étroit matelas, sans confort sur le Drisard I.

Adieu la République Dominicaine.

Jean-Claude veut poursuivre le voyage, sinon dans 4 mois ils ne seront pas rentrés en Suisse. Pendant deux jours nous préparons le bateau.

Deux filles sont responsables du moteur et sous l'œil sévère de Jean-Claude elles font toutes sortes de contrôles. Hier c'est la responsable du ravitaillement qui est partie en ville avec deux camarades pour s'approvisionner et acheter les denrées pour tenir deux semaines en mer.



Ça a l'air facile mais ne l'est pas, car une fois de plus, les schémas de ces jeunes doivent être révisés, car Jean-Claude ne veut pas de frigo à bord. Pourtant il fait chaud. Il trouve que c'est du luxe... Avec raison ?



Nous sommes prêts et le bateau est détaché. Il fait beau et doux dans cette baie bien protégée et avant de partir définitivement je suis resté à terre avec ma caméra pour filmer mon sujet en «vrai», lors d'un départ simulé

Le bateau fait un 360° et part une deuxième fois, et... maintenant je peux monter à bord. Nous filons à moteur direction Nord, la nuit tombe et la lune se reflète toute grande dans les douces vagues. Je penche ma caméra par-dessus bord et obtiens en contre-jour des effets magiques de la quille qui sépare les flots.





Le Drisard ronronne doucement, étant toujours dans la baie c'est Jean-Claude qui assure la barre et toute l'équipe est électrisée dans cette ambiance que la nature nous offre pour cette nouvelle étape. Au bout d'une heure nous sortons de la baie et là, surprise, c'est drôle car Jean-Claude donne l'ordre de monter la voile. Les 3 responsables s'exécutent et je vois qu'ils sont bien rodés à la manœuvre. Et comme si Jean-Claude, ce marin expérimenté le savait d'avance la mer commence à s'agiter, une brise apparaît et nous virons maintenant vers le N.-E.



Je n'ai rien à faire et profite de ses instants magiques. Belles, ces vagues, mais non de bleu, elles sont en train de forcir et déjà je ne tiens plus debout sans m'accrocher. Je m'étonne, les jeunes trouvent ça normal. Je vois qu'ils se sont faits à la mer. Ça devient difficile de tenir la caméra, car ce passage, il faut le filmer. La mer monte de plus en plus. Pas grave j'ai un matelas. Seulement le matelas bouge aussi avec le bateau. Pourtant habitué à voler en Delta dans de fortes turbulences je commence à me sentir mal. Serait-ce le mal de mer ? Par prudence je monte de nouveau sur le pont où je trouve Jeanne, l'enseignante qui assure les études des jeunes. Elle s'agrippe et elle est en train de vomir. Il ne me fallait pas plus pour que cela me prenne aussi.

Enfin quand un pot est vide vous ne pouvez pas le vider d'avantage... Donc mon état commence à se calmer et je peux de nouveau essayer de me coucher. La nuit est agitée, et je ne dors pas des masses. Le petit Fredi se «réveille» de nouveau. «- Si seulement je pouvais encore voler comme dans mes rêves d'enfant.

Entre temps je vais voir la fille qui fait son heure à la barre. C'est Charlotte, tranquille, et elle est assistée par Robin le suivant qui va prendre les commandes dès la prochaine heure, et ainsi de suite. Jean- Claude a fait le planning avec des directives précises. En plus il vient de temps à autre à la barre pour contrôler la bonne tenue de la trajectoire.

Le matin arrive, et Turks Island et l'île de Caïcos sont en vue. Nous approchons, la mer s'est calmée. Sur une toute petite île nous trouvons encore

«des amis de Jean-Claude» et après quelques formalités nous cherchons une place pour lancer l'ancre. Ici la mer n'est pas profonde. Le bateau est doté d'un radar qui permet de voir le fond y compris les poissons, mais et aussi les obstacles éventuels.

Nous accostons sur cette île. Formalités. Il a choisi cette île car le lendemain nous partons avec un bateau à moteur très «speed». Toujours et encore un «amigo» de Jean-Claude ! Tout le monde vient et les jeunes mettent les caleçons de bain et préparent les snorkels. Le bateau possède un hors-bord monstrueux et pendant une petite heure nous sommes secoués comme des pruniers, le skipper étant un vrai fou ! Le bateau s'arrête en pleine mer, nous sommes arrivés. Jean-Claude nous explique que nous nous trouvons au-dessus d'une vraie épave et que nous pouvons aller l'explorer. Et en effet, nous n'avons pas beaucoup à plonger, à 3-5 mètres de profondeur nous trouvons un très grand et vieux bateau plein de secrets. Ce sont surtout les garçons que cela intéresse et on ne peut plus les contrôler, les filles sont déjà en train de se baigner à la surface.

Cuba

En fait, l'île de Caïcos n'est qu'une étape sur le chemin vers le royaume de Fidel Castro et nous naviguons deux jours N-E.



Le port minuscule de Baracoa est cependant bien gardé et les douaniers (ou est-ce des policiers ou même des soldats ?) sont loin d'être arrangeants. Jean-Claude, stoïque, transpirant juste un peu plus que d'habitude, a de la peine à obtenir les autorisations pour aller à terre et de rester ici avec son petit monde. Il court longtemps avec plein de papiers administratifs,

tient de longs discours et finalement nous pouvons toucher terre, en étant fouillés chacun individuellement. Est-ce ça le monde libre communiste de Cuba ?

Groupés, nous entrons dans un village vétuste, avec une grande église qui est en train de s'effondrer. Quelques boutiques. Pas très loin nous arrivons vers une grande bâtisse où nous reçoit encore un «ami» de Jean-Claude. C'est le pasteur d'une église libre (secte), affichant une certaine aisance matérielle, qui nous accueille en anglais et en français. C'est un personnage étonnant, cachant très mal son mal être il est un peu mal à l'aise, car à Cuba il est interdit d'accueillir des étrangers chez soi. Il paraît qu'il a été en prison, mais dans ce pays cela peut arriver à tout le monde, il suffit qu'on vous soupçonne de ne pas suivre les préceptes politiques.

Avec l'aide de ses fils, il nous prépare un magnifique repas qui nous est servi dans son jardin.

Pour demain il nous organise la visite d'une énorme plantation. Nous sommes guidés par le propriétaire, encore un ami de Jean-Claude, qui est subjugué par ces jeunes gens et surtout jeunes-filles ! Très curieux, nous allons passer une journée entière à étudier les plantes de cultures locales telles que manioc, maïs, dattes, noix de coco, ainsi que des variétés encore inconnues. Une chance pour nos jeunes, car le touriste n'est pas connu dans cette partie du pays (Est de Cuba). Ce pays qui se veut libertaire nous étonne, il nous semble qu'il y ait des limites pour les habitants qui n'osent pas s'exprimer librement.

Sur le quai nous rencontrons des hommes contents de discuter avec des gens venant d'un autre monde (capitaliste) qu'ils ne peuvent pas atteindre puisqu'il est interdit à tout cubain de quitter son pays. C'est du pain béni pour ma caméra. Par exemple un type tout excité me raconte en assez bon anglais, combien de temps il a passé en prison sur une petite île devant la côte, pour rien du tout, simplement parce que quelqu'un l'a dénoncé pour son opinion un peu critique, envers le régime.

Un autre jour, couchant toujours sur notre bateau, nous partons visiter une immense forteresse dans une vallée perdue. Sur place Jean-Claude

affronte les guides et doit marchander longtemps pour avoir l'autorisation de s'y rendre. Pour finir il abandonne et engage un guide pour entrer dans cette très vieille bâtisse qui témoigne d'une très ancienne culture.

Le moment est venu de quitter 1000 Sabords. Si je voulais vous raconter toutes les difficultés que j'ai rencontrées pour trouver un aéroport pour rentrer en Suisse, j'aurais besoin d'entamer un nouveau livre...

Journée noire pour Drisard I. Le 30 déc. 2005 arrive un accident majeur, sans que je sois à bord. En pleine nuit le bateau quitte le Cap Vert pour entamer la transatlantique direction La Guyane. C'est un itinéraire classique pour 1000 Sabords et comme d'autres fois deux jeunes assurent la navigation, une fille étant aux commandes. Ils longent une petite île avancée et sont concentrés sur leur trajet, la transatlantique d'environ 4 semaines va commencer. Mais le bateau suit une île un peu trop près et tout à coup touche le fond et se bloque. Jean Claude accourt et ils essayent désespérément de libérer le bateau qui commence à se coucher. La marée est descendante et l'équipage doit décider de quitter le navire, la rive n'est pas loin. En pleine nuit ils prennent ce qu'ils peuvent sur eux et rejoignent la terre à la nage, restant rassemblés au mieux, car la vue est très limitée. Heureusement tous les Disardiens savent nager, mais il fait froid et sur la rive ils rencontrent un désert total où ils finissent la nuit, mouillés et grelottant. Mais tout le monde est là ce qui est le principal.

L'aube se dessine et par chance un bateau de pêcheurs arrive sur les lieux. Ils essayent de tirer le bateau dans les eaux plus profondes pour le libérer mais il est maintenant couché, il n'y plus rien à faire. Selon les règles maritimes ils doivent abandonner le vaisseau avec tout ce qu'il contient à cet équipage de pêcheurs et ceux-ci vont commencer à se servir de tout ce qu'ils veulent.

Ensuite les rescapés doivent marcher des heures pour trouver un petit village où depuis là ils peuvent s'organiser pour rentrer en Suisse. Ceci va leur prendre 2-3 jours et coûter un saladier et c'est là que je les retrouve à l'aéroport de Genève, affichant grises mines, mais tous vivants...

Ne voulant surtout pas abandonner son projet, il faut à Jean-Claude un mois et demi pour trouver un autre bateau, Drisard II. Celui-ci mesure 20 mètres et est stationné de l'autre côté de l'Europe. J'admire tous les parents, qui ont le courage de laisser repartir leur progéniture pour continuer le voyage et c'est fin février qu'ils repartent de Cointrin, doté d'une expérience extraordinaire qui les aura marqués à vie.

Une année après, c'est l'équipage suivant qui va passer au Cap Vert dans les abords de l'accident et constatera avec amertume que du Drisard I ne reste plus qu'une malheureuse épave, à moitié ensevelie dans le sable.

J'ai la chance de suivre cette magique aventure de 1000 Sabords pendant 5 autres années avec chaque fois un équipage de jeunes, différents, toujours aussi sympathiques, et chaque fois le résultat de ma présence va aboutir sur un film pour Jean-Claude.

Retraite ?

Arrivé à la fin de mon activité professionnelle je ne conçois pas la vie en retraite, j'ai préparé un studio de production de cinéma. Cela devient maintenant mon occupation principale. C'est alors que je me rends compte que ce métier est semé d'embûches et que c'est difficile d'en vivre, car il faut investir beaucoup de moyens et surtout beaucoup d'énergie pour trouver des mandats. Et c'est ce côté de la médaille qui ne convient pas beaucoup au petit Fredi. Le destin a prévu autre chose pour lui. Evidemment j'ai trouvé tout de même plein de mandats, selon la formule «Si l'on veut, on peut».

Par exemple :

- Schenk vins, Commune de Prangins, Commune de Gingins,
- Formation en pharmacie
- Festival Vision du Réel
- Reportage au Rwanda

- Reportage en Sierra Leone... et bien d'autres, mais force est de constater que des mandats pour des films à message sont très exigeants à réaliser et aussi sont plus difficiles à trouver.

L'imagination est plus importante que le savoir

Fredi reste toujours marqué par cette immense météorite, qui s'est incrustée dans son petit cerveau et il cherche toujours ce mystère qui le guide dans le délicat équilibre entre «le destin» et «le propre génie qui habite chaque être», facteurs qui sont à la base de tous les succès et de tous les échecs de sa vie mouvementée.



Les psychologues et philosophes du monde entier se posent cette même question depuis des siècles. Quant à moi je suis sûr que dans la vie cet équilibre est variable et change selon l'urgence et la gravité des décisions à prendre ... et au cas où vous auriez une réponse précise, sachez que je suis preneur...

Edition: Texte et dessins : Fred Graber, 2007-2014

Correction de texte: Edith Nicoud, Guy Ferro

Mise en page : Roland Graber

Impression : PIXEL CREATION, Rolle VD